Les plus déserts Lieux

PHI

Philosophie critique

Philosophie poétique

Sur la Noblesse

Sur l'Art

L'Éthique

La Mystique

Objets du Doute

L'Intelligence

L'Ironie

Regards poétiques

L'Enthousiasme

La Mélancolie

Sur la Politique

Les Uniques

Personnel

Hermann ILINE

2018

Sommaire

Avant-Propos I

L'Humilité dans la Vie 3

L'Incertitude dans l'Action 47

Le Ton dans l'Art 71

La Méthode de l'Intelligence 101

Le Vague du Sentiment 151

L'insaisissable Ailleurs 199

Le Remède de l'Ironie 247

Index des Auteurs 275

Avant-Propos

Ce qui est certain me permet de m'entendre avec les autres ; ce qui est incertain - de m'entendre moi-même. Les sceptiques, qui ne s'intéressaient qu'à l'incertain, étaient peut-être les meilleurs spécialistes du soi.

Le scepticisme n'est justifié que dans l'espoir d'un progrès éthique ; en mystique, il est une pose intenable, puisque tout recoin de l'univers regorge d'éléments fascinants ; enfin, en esthétique, il est une posture trop facile, l'enthousiasme exigeant un talent autrement plus délicat.

Le scepticisme est un manque de sensibilité ou d'imagination ou d'humilité. Leur débordement, provoqué par un soi inconnu, s'appelle nihilisme, créatif et narcissique.

Je parviens à imaginer, que je reste moi-même, privé de tous mes sens, sauf le toucher, ce symbole même de la caresse. Et même les autres sens, à leurs sommets respectifs, culminent aux caresses : la beauté – pour les yeux, la musique – pour les oreilles, l'arôme – pour le nez, la saveur – pour la langue. Et l'intelligence – caresse de l'esprit, comme l'amour – caresse de l'âme.

L'angoisse, sans disparaître, se met à parler espérance ; le doute, sans perdre l'acuité de son problème, se mue en apaisant mystère, - c'est ainsi que je verrais la grâce. La grâce, c'est la caresse des fins et des commencements, des résignations et des révoltes. Caresse, le contraire de possession ou de maîtrise. Caresse, dans laquelle Socrate ne voyait qu'un compagnon du sensible et de l'intelligible, tandis que les hédonistes

(*Philèbe*), plus sensibles peut-être que lui, tout en étant moins intelligibles, en faisaient un principe.

Dans l'écriture, trois exigences : la forme (envelopper les commencements), la contrainte (ne pas développer les perles), le fond (échapper au désespoir de l'espace présent, espérer dans l'intemporalité). *De tout, il restera trois choses. La certitude que tout était en train de commencer. La certitude qu'il fallait continuer. La certitude que tout serait interrompu avant d'être terminé* - F.Pessõa – ces certitudes devraient s'appeler, respectivement, - *intuition, illusion, avertissement*.

On est plus près de soi-même dans l'hésitation qu'en certitude. Le soi est entouré d'une muraille d'indéterminations et d'incompréhensions ; celui qui la gravit ne découvre au-dedans qu'un vide primordial, que seule ton imagination endeuillée peut investir.

Curieusement, plus je doute de moi-même, plus ferme devient mon mot. Une raison de plus de me débarrasser de mes duveteuses certitudes.

Mon soi est le seul contact direct avec Dieu ; et comme Lui, il reste inaccessible et incompréhensible ; je reconnais sa présence par le besoin de chanter (et non seulement de parler), de danser (et non seulement de marcher), de poétiser (et non seulement de narrer), bref - de prier, de ne pas m'attendre à une réponse et même de renoncer à poser des questions ; comme Dieu, on ne peut vénérer que le soi inconnu, sans se faire d'illusions : *Un poème est toujours une quête du moi* - G.Benn - *Ein Gedicht ist immer die Frage nach dem Ich*.

Ce que j'ai de meilleur procède de mes faiblesses. Pour un recalé des certitudes, paumé des doutes et nostalgique des défaites, c'est une raison de plus pour m'y attacher. Confucius, n'a-t-il pas mis *homme* et *faiblesse* dans le blason de son école, le *jou* ? À moins que l'oxymore du nom de Lao Tseu, *vieil enfant*, ne renforce mon goût du paradoxe.

Mes mots portent les stigmates de leur première croix, plantée en Russie, au temps de ma jeunesse. J'ai beau traiter les écorchures françaises, les organes déficients ajoutent à la bile - de l'encre trouble. Il paraît que le mot est français, s'il est clair ; or, le mot n'acquiert sa russitude que s'il renonce à ses attaches visibles.

J'use de mon français, comme j'use de mon algèbre ; des Bourbaki littéraires relèveront des bizarreries dans la notation de mes opérandes, mais ils devront s'incliner devant mes opérateurs aux singularités mieux dessinées que les leurs.

À première vue le Russe semble être ravagé par de grands doutes, et le Français – vautré dans de grandes certitudes. Mais, vu de plus près, on comprend, que le Russe patauge dans de petites certitudes, et le Français progresse selon de petits doutes.

On est loin, en Russie, du doute cartésien. Les méthodes et les principes y prennent systématiquement la forme d'états d'âme, oscillant entre une lumière aveuglante et d'impénétrables ténèbres. La satisfaction dans la clarté comme signe distinctif des sots, tel est le regard du Russe sur les motifs du doute instructif. Le doute n'est bon que constructif, sur le chantier des ombres.

Le bien et le mal se pétrifient, par un fanatisme ou par un souci de clarté, dans une justice normative des hommes. Le Russe, étranger au fanatisme et ennemi de la clarté, reste à l'écart de cette rigidité salutaire.

L'esprit traduit bien la force de notre santé, mais nos souffrances et nos faiblesses ne se confessent qu'à notre âme, d'où l'exubérance maladive des lettres russes, dominées par l'âme. L'Européen moyen voit chez un Dostoïevsky une littérature de cabanon, de malades, résignés et fatalistes, à ne pas lire, par hygiène intellectuelle. Le cabanon, appelé ailleurs caverne, terrier, sous-sol ou maison des morts, n'attira jamais ceux qui s'attardent dans des salons, antichambres ou chaires. Débordante de santé, de résistance et de clarté, leur littérature, en général, est tout-à-fait hygiénique.

Ne pas savoir ce qu'on vint à faire dans ce monde, ce qu'on vaut ou ce qu'on vise, et de s'en accommoder, telle est l'attitude russe. Ce qui est trop net ne peut pas être de la vie : *Le Russe a raison de se contenter de son néant, au lieu de se vouer à une détermination minable* - Bélinsky - *Русский хорошо делает, довольствуясь пока ничем, вместо того, чтобы закабалиться в какую-нибудь дрянную определённость*. Les fantômes peuvent bien se passer de miroirs, d'échos et d'ombres, mais les châteaux à hanter, il faut bien les bâtir.

La liberté, pour des raisons obscures, produit, dans les cerveaux affranchis, deux néfastes certitudes : celle d'un bien transparent et facile, qu'on porte au monde, et celle d'un mal opaque et étranger, dont on est immune.

Personne ne se rend mieux compte de la petitesse et de l'immensité des mots, de leurs messages cristallins ou indéchiffrables, de leur inutilité et leur vitalité que le poète, qui est le seul à ne fréquenter que leurs recoins extrêmes.

L'apport de la philosophie à l'action, à la connaissance, à la pensée est nul et non avenu ; sa première fonction est la création et la garde de la frontière du sacré, où sont exilés, désarmés et incertains, l'amour, le rêve et la musique : préserver un doute pulsionnel, plutôt que consolider des certitudes impassibles.

En mathématique, on part du défini ; en musique, on vise l'infini. En mathématique, on prouve ; en musique, on éprouve. En mathématique, on est universel ; en musique, on est individuel.

L'inexistence du dieu himalayen, sinaïque, galiléen ou saoudien compromet la mystique superstitieuse, mais ne favorise aucune mystique

sérieuse. En revanche, l'inexistence du Dieu philosophique est la meilleure source de la vraie mystique, celle qui s'articule autour de la honte, de la beauté, du langage, c'est-à-dire autour de la Trinité, sacrée car incompréhensible, – le Bien, le Beau, le Vrai.

L'art et la science, dans leurs racines et leurs aspirations vers le haut, sont chargés du doute, mais on ne les apprécie que pour la certitude de leurs fruits attirés vers le bas. Toute clarté, dans l'art, est de l'impuissance, de l'incapacité de s'ouvrir à d'autres langages ou d'atteindre une autre altitude, un arrêt au milieu de son temps.

La partie créative de la vie est dans les va-et-vient entre la réalité et ses représentations ; l'esprit scientifique est dans la recherche d'une adéquation entre ces séjours, et plus convaincante est celle-ci, plus grand est le talent. L'âme d'artiste est dans l'affirmation d'autonomie des représentations, et la distance, ainsi créée, maintenue, maîtrisée, reflète le *même* talent ; c'est celui-ci qui est le *même*, dans l'éternel retour nietzschéen, il est le contenu créatif du devenir – la répétition de la différence, plutôt que celle de l'identité.

Le rêve est un chant, né de l'attirance de mon âme pour l'inaccessible ; ce qui est accessible à mes sens constitue la réalité. La représentation du rêve s'appelle l'art ; la représentation de la réalité s'appelle le savoir, dont le contenu le plus rigoureux s'appelle la science. Dans tous les cas, la représentation relève entièrement de l'intelligible et non pas du sensible comme le pensent Aristote et Kant : *Un jeu aveugle des représentations, c'est-à-dire moins qu'un rêve* - *Ein blindes Spiel der Vorstellungen, d. h. weniger als ein Traum*.

Qu'attends-tu de tes idées ? - un savoir touchant au mystère ? une clarté rassurante ? une beauté exaltante ? Et tu t'ancreras à la profondeur, te contenteras de la platitude, te dévoueras à la hauteur.

Le scientifique passe le plus clair de sont temps au milieu des questions (auxquelles on associera, tôt ou tard, des réponses uniques, communes) ; l'artiste exhibe surtout des réponses (auxquelles chacun cherchera à associer sa propre question).

Il y a un devenir naturel, fatal et dévastateur, et un devenir humain, créateur et intense. Le scientifique perçoit dans le premier des manifestations de l'Être quasi-éternel, qu'il modélise, objectivement, - la science est ontologique. L'artiste poétise, subjectivement, cet Être, pour constituer le flux de son devenir esthétique – l'art est poétique. Et puisque toute ontologie se réduit aux nombres, *pour faciliter la conversion de l'âme du Devenir au vrai Être, rien ne vaut la contemplation de la nature des nombres* - Platon. L'âme ainsi convertie s'appellera esprit.

La matière, la vie, le moi sont inséparables et se trouvent fusionnés dans ma conscience – mon corps-esprit qui sait, mon cœur qui sent, mon âme qui crée, et qui occupent le même centre de mes soucis. Y placer une seule de ces parties-substances est absurde, puisque l'absence des autres parties priverait de sens le tout.

Tous nos doutes et certitudes sont marqués par probabilités, datations, durées. En bâtissant nos représentations (dans l'espace), nous nous appuyons surtout sur nos certitudes ; en élaborant nos interprétations (dans le temps), nous comptons sur l'imagination de nos doutes. Une synthèse des concepts ou une analyse des images.

Avec l'âge, les croyances gagnent en solidité, et les certitudes en perdent. Dans ta jeunesse, les choses vont de soi ; à l'âge mûr, elles vont de toi-même et/ou à travers toi-même. Et tu te découvres porteur des ombres plutôt que des lumières.

Dans ses exercices d'illumination, l'esprit sensible cherche la complicité du cœur ; mais pour l'âme, dont la fonction première est la

projection de ses ombres, la lumière de l'esprit ne sert que d'instrument, de source sans message propre. Le cœur est voué aux ténèbres d'inaction, de silence, de résignation, qui couvrent ou complètent l'assurance de l'esprit. *Le cœur expie les lumières de l'esprit* – Cioran.

Le sentiment s'entendra toujours, implicitement ou explicitement, avec la raison ; le vrai contraire de la raison est la folie. Celle-ci peut être : la mystique (discours philosophique ou religieux sur le mystère de la matière, de la vie, du temps), l'éthique (l'énigme du sacré, du sacrifice, de la fidélité), l'esthétique (le goût et l'émotion face au Beau, l'inspiration, l'imagination), la poétique (la créativité verbale ou musicale), l'érotique (la sensibilité du corps, verbale ou gestuelle). Toutes ces folies se réduisent aux caresses irrationnelles, opposées aux actes rationnels.

S.Weil : *Le besoin de vérité est plus sacré qu'aucun autre* - y est bien bête. Oui, avec une représentation figée, le sacré, comme la vérité, sont ce qui n'admet pas de doute. Mais les langages et les représentations changent en permanence, et le véridique et l'idolâtre peuvent se séparer sans retour. Mais le plus important, c'est que la vérité est totalement dépourvu de l'essentiel du sacré – de la sensibilité du cœur et de l'élévation de l'âme.

Dans l'obscurité du doute, la vérité naît comme une éclaircie, pour devenir une blanche lumière, dont profite la beauté, pour projeter ses ombres bariolées.

Trois démarches intellectuelles dominantes : visant une thèse, une antithèse ou une synthèse. Je leur préfère celle qui voile, humblement et pudiquement, la source de la thèse et la conclusion de l'antithèse, et au lieu d'un bond dialectique prend forme d'une immobilité métaphorique.

J'aime cette indétermination d'échelle de la profondeur-hauteur de Zarathoustra, du savoir-pouvoir des Cahiers de Valéry, du jouir-vomir de Cioran. Cette lecture fait de vous fabricant de balances, inventeur d'altimètres ou de tortures.

Hermann Iline,

Provence,

février 2018

L'Humilité dans la Vie

La vraie connaissance de soi consiste à savoir creuser dans les motifs de nos gestes jusqu'à en mettre à nu le fond honteux. *Il est difficile d'être bon, quand on est clairvoyant* - J.Renard - toutefois, la difficulté est dans le *faire* et non pas dans l'*être*. Celui qui s'ignore et vit de son épiderme, c'est bien l'amoureux : *Il est facile d'être bon, quand on est amoureux* - C.Pavese - *E facile di essere buono, se sei amoroso*.

Quand, sur les chemins de l'action, de la contemplation ou du calcul, je suspends mes pas, pour n'entendre que l'appel du bon, du beau ou du vrai, appel obscur, troublant et irrésistible, je donnerai à cette écoute immobile, faute de mieux, - le nom ironique de chemin vers soi.

Réaliser la vie, c'est réussir à donner du prix à ses meilleures sensations, tâche dont seul est capable l'art. Pour être un peu plus précis : donner de la valeur et non pas du prix ; leurs chances se trouvent partout, où n'est pas encore mort l'étonnement, dont la création n'est qu'une variation ; rêver la vie est plus noble que la réaliser. *L'artiste doit aimer la vie et nous montrer qu'elle est belle. Sans lui, nous en douterions* - A.France.

Quand tu trouves, que le monde n'est plus ni fécond ni bien entretenu, demande-toi si ce n'est pas ta propre stérilité et ton laisser-aller. Le monde est toujours plus sain, plus complet, plus droit que toutes tes recherches de plénitude.

Marcher, c'est ne pas être sûr de l'immobilité de l'essentiel : *Il y a un but, mais pas de chemin ; ce que nous nommons chemin est hésitation* - Kafka - *Es gibt ein Ziel, aber keinen Weg ; was wir Weg nennen, ist Zögern*. Avec un peu

d'assurance, on se dit, qu'*il y a des contraintes, mais pas de buts ; ce que nous nommons buts est arrogance*.

La pensée antique fut atemporelle, elle se tournait vers les commencements – principes ou éléments – sans se soucier des fins, consciente de l'inertie et du hasard des parcours. Le christianisme eut la mauvaise idée de nous projeter vers l'au-delà - salut final ou piété de parcours ; l'avenir radieux des communistes reprit la même eschatologie déviante ; dans les deux cas – l'endormissement par de fausses certitudes, l'hostilité face au doute et à l'ironie.

La fidélité et le sacrifice, la pitié et l'ironie, la passion et le génie, l'humilité et l'outrecuidance, la foi et le doute, la justice et l'intimité, le héros ou l'ermite, le nihilisme et l'acquiescement : *On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais en touchant les deux à la fois et en remplissant tout l'entre-deux* - Pascal. On peut toucher aux oasis opposées et mirifiques des mots-mirages, sans remplir le désert de la narration. Tout remplissage des bas-fonds rabaisse les sommets. Ce dont rêvait Pascal fut accompli par Nietzsche !

Un stoïcien : *doute du malheur, croie en bonheur*. Un cynique : *un petit doute tue un grand bonheur*.

Les frontières entre l'actuel et le virtuel s'estomperont dans le siècle à venir. Dans un musée, on vous fera voir des idées, des mots ou des images, que cultivaient des siècles bornés par la souffrance, le doute et l'arbre. La transaction et l'interaction évinceront définitivement le vol et le don, le poing et la larme.

Un genre des plus dérisoires, la confession. On sait, que l'inavouable est autant source d'ennui que l'avoué. L'écriture devrait se vouer à la hauteur

plutôt qu'à l'étalage ; mais en hauteur, ce n'est pas *sa* vie, qu'on aura peinte, mais une vie inventée ; dans l'étendue, on n'exhibe que de la platitude, aux lumières et idées interchangeables. Le genre enviable est celui de poème des mots, renvoyant élégamment au modèle gracieux des fantômes.

Dieu serait ou cachottier ou bien amuseur public : *La nature nous cèle le meilleur, afin que nous ayons recours à l'art* - B.Gracián - *Déjanos comúnmente a lo mejor la naturaleza, acojámonos al arte*. Il faut choisir son angle de vue sur les desseins du Créateur ludique. Ce qui est certain, c'est que l'art de la nature et la nature de l'art n'ont pas grand-chose à apprendre l'un sur, ou à, l'autre. L'art est à l'opposé de la nature ; il est l'instrument de la culture, pour créer des ouvertures de l'homme sur le monde.

Le goût est la conscience du beau, comme la conscience est le goût du bon - J.de Maistre. L'aberration du français : le même mot désigne la conscience végétale, la clarté rassurante, et la conscience charnelle, le doute mortificateur. Je ne suis pas sûr, que les Français comprennent Rabelais et Rousseau : *Conscience ! Juge infaillible du bien et du mal* - est-ce le rouge au front ou le gris de la cervelle ?

La simplicité est le début de la science et la fin de l'art. *Seigneur, donnez-moi la simplicité du style !* - L.Tolstoï - *Дай мне, Боже, простоту стиля !* Paradoxalement, avec la simplicité, non seulement on m'entendra plus, mais on me comprendra mieux. La simplicité embellit mes obscurités, au lieu de les occulter ou effacer.

On me juge le mieux, lorsque je me donne ; mais dans ce que je donne, c'est-à-dire dans mon offrande en tant qu'œuvre, on ne perçoit que la *direction* vers moi, ou mon soi déjà articulé, jamais mon soi inconnu, celui qui me poussait à me donner - un cercle vicieux, c'est ce que voulaient dire Nietzsche ou Sartre : *On se perd en se donnant*.

Peut-on être caressant, le ventre creux ? Il y a plus de chances de tomber sur un tendre chez les affamés que chez les rassasiés. Tous les pieux appels de remplir les estomacs avant les têtes, pour améliorer l'humanité, donnent à l'estomac rempli un poids démesuré et vident la tête de tout doute impondérable.

La logique rend limpides nos rapports avec le vrai ; le goût justifie nos enthousiasmes face au beau ; mais rien ne calme nos hontes et nos doutes devant l'énigme du bon - ni la volonté ni l'humilité ni la justice ne peuvent y être juges. Et la philosophie, au lieu des litanies pseudo-logiques à la gloire de la vérité et des sermons pseudo-esthétiques pour la défense de la beauté, devrait se pencher, avant tout, sur les prières balbutiantes au nom du Bien.

L'unification, au sein d'un même homme, de la pureté et de la honte, de l'ange et de la bête, est le mystère central de la morale et qui rendait Pascal - ironique, Dostoïevsky - perplexe, et Nietzsche – lucide.

Oui, nous sommes, tous, sortis de la tragédie grecque ; mais les lignes d'héritage divergèrent : de la *culpabilité innocente* d'Œdipe ou de Prométhée, les uns s'accrochent à l'innocence, décrétée par une loi extérieure, d'autres se morfondent dans la culpabilité, né d'un chaos intérieur. On est livré au robot ou à l'aigle. Au feu prométhéen, le robot d'aujourd'hui préfère les saloperies œdipiennes, face à ses parents, ou les exploits œdipiens, face aux Sphinx mécaniques.

Tous nos organes ont leur fonction et leur objet ; il est facile de juger de leur état de marche. Sauf le cœur, cette source de doute sur tout : le bonheur, la douleur, l'honneur. *Là où il n'y a pas de différence entre bonheur et malheur, souffrance ou volupté, là il n'y a pas non plus de différence entre le Bien et le*

mal - L.Feuerbach - *Wo kein Unterschied zwischen Glück und Unglück, zwischen Wohl und Wehe, da ist auch kein Unterschied zwischen Gut und Böse* - au contraire, cette perplexité est un symptôme de présence du Bien dans le cœur. Le mal vient si souvent de la netteté de ces frontières.

L'angoisse et le fanatisme s'associent mieux avec la vertu que le courage et la paix d'âme. Ce sont des scélérats qui disent, que *la vertu est sans peur et la bonté - sans crainte* - Shakespeare - *virtue is bold and goodness never fearful*. Le mal, lui, se fait, le plus souvent, dans la sérénité, justifiée par une raison sans faille et accompli par une main sans crainte.

Le fond de ma liberté est dans l'écoute du Bien, et sa forme se présente en musique de fidélités ou de sacrifices, dont aucune loi, aucune causalité, aucune partition ne prédétermine l'exécution. *L'obéissance à la loi, qu'on s'est prescrite, est liberté* - Rousseau – non, la liberté serait plutôt une révolte inconsciente qu'une obéissance sereine !

Depuis Kant, on a tort d'opposer la causalité mécanique à la liberté de l'organique. Quand une *unité centrale* (l'esprit animal ou le calculateur informatique) peut passer des instructions à ses *périphériques*, ceci ne viole en rien la phénoménalité naturelle. La seule liberté mystérieuse est la liberté éthique : une voix inexplicable, une interprétation impossible, une universalité indéniable.

À 40 ans je n'avais plus aucun doute. À 50, je connaissais la volonté du Ciel. À 60, j'avais l'ouïe si fine que je pouvais distinguer le Bien du mal, et le vrai du faux. À 70, j'étais capable de suivre les vœux de mon cœur – Confucius. Chez nous, les certitudes s'installent à 10 ans, à 20 on oublie la dernière illusion, et à 30 on est indiscernable de la machine. À 60 on retourne à quelques illusions, à cause de leur vrai sentimental ; à 80 on en reprend à cause de leur faux vital.

Aujourd'hui des forfaits impossibles sous les Néron se commettent, sans qu'on puisse accuser personne - L.Tolstoï - *Злодейства, невозможные при Нероне, совершаются нынче, а обвинить некого*. Le mal est de plus en plus anonyme, le faux bien est couvert de noms criards.

La réponse tient dans cet X, qu'il suffit de redresser et qui devient la croix – F.Mauriac. Ce redressement du doute apporte plutôt une piètre addition de certitudes, où ne pourra plus se glisser la moindre variable. La croix, contrairement au gibet, est un *plus*, qui, au lieu de nous exprimer en superlatif, nous plonge dans le comparatif.

Tout paraît être monolithique, dans une tyrannie, - qu'une aiguille de doute fait dégonfler en quelques jours. Tout paraît être bancal, dans une démocratie, mais tout s'y tient grâce au solide doute, dont l'affectent les citoyens.

La démocratie n'est pas la peste ; au contraire, elle administre de saines vaccinations contre contamination par le doute essentiel ou par les certitudes existentielles ; elle fait avaler de sages calmants et apposer d'étanches cataplasmes, nous rendant insensibles aux râles des pestiférés. Non, la démocratie ne comporte ni microbes ni bacilles ni virus ; elle apprend à respirer dans une atmosphère stérile.

Les conservateurs pensent que la dépravation des mœurs est conséquence de la diffusion des lumières (ce qu'en pensent les hommes du progrès est pire). Le dépistage de la corruption est affaire du nez. L'odorat étant le sens le plus affecté par le progrès des sociétés aseptisées, la corruption des têtes passe à l'as aussi subrepticement que la lèpre des âmes. C'est dans des ténèbres extérieures du doute que l'homme s'élève à la lumière de sa conscience.

Sur les forums on encourage toute forme de doute, sauf celui qui porte atteinte au prestige du veau d'or et à son régime, le culte carnivore du mérite. Les doutes collectifs sont encore plus ennuyeux que ne le sont les vérités de foire ; les deux servent à araser toute aspérité rebelle, qui poindrait dans un cerveau en proie au plat calcul.

Méfie-toi de l'équilibre dans la vie provenant soit de l'acceptation d'une volonté surhumaine, de la reconnaissance donc de l'assujettissement, soit de l'excitation des droits. Soit je confie ma liberté à une idole infaillible, soit je la profane par ses prétentions et ses certitudes. Cherche de belles servitudes et ne crois pas que *la liberté fut le plus grand don que Dieu fit en créant* - Dante - *la libertà, lo maggior don che Dio fesse creando*.

La pensée unique fit d'énormes progrès. Elle persuada à tant d'hommes orgueilleux d'avoir leur regard à part, tandis que l'œil du troupeau s'y installa en maître. Le doute, en soi, n'est pas plus recommandable qu'une recette de cuisine ; il n'est bon qu'accompagné des paradoxes, ces couples d'avis se reniant par un simple changement de langage. Il est le contraire du microscope sceptique, il est le macroscope ironique. L'unification des arbres de plus en plus dissemblables - la noble tâche du doute.

Garder pour soi ses zones d'ombres, faire don de ses lumières - est-ce ainsi que doit frayer avec les autres un aristocrate ? Non, seule l'ombre peut être aristocratique, elle sait palpiter. La lumière est trop droite, elle naît de la combustion de matières vulgaires. Renoncer à communiquer, tenter de toucher, se résigner à l'amplitude captieuse du mot.

Les cavernes d'un doute primordial, ces dernières zones d'ombre vitale, en dehors des cités inondées d'une blafarde lumière, seront aménagées pour les hordes touristiques, comme le furent des bagnes, des camps de

concentration ou des champs de bataille. Des guides infaillibles prenant la relève des anachorètes incertains.

Aucun pays ne fabriqua autant d'écrins, pour y enfermer une clarté précieuse, que la Russie. Le Russe éprouva toujours de la mauvaise joie, face à une clarté déchue. Et sa propension à creuser un gouffre là où tout autre se serait contenté d'une tombe ou d'un fossé en fait bon équilibriste, mais piètre paysagiste.

On accumule tant de transparences nouvelles dans le panorama des hommes, mais dans le portrait de l'homme - aucun progrès de l'éclairage des traits éternels. Si c'est cela, la Providence divine, autant confier le reste à la machine ! Plus la gentillesse réglementaire envahit la rue, plus la bonté élémentaire fuit le foyer.

Le mystère est généralement absent dans ce qui est humainement complexe, il se loge plus volontiers dans ce qui est divinement simple.

Tant d'aveugles clament s'être trouvés ou, au moins, visent cet objectif, qui leur paraît distinct et accessible. Mais le moi-même n'est que l'arc, dont mon regard est la flèche. Me perdre des yeux signifie me trouver en regard.

Les hommes brillaient grâce aux multiples inconnues, dans lesquelles se devinaient des *qui*, des *quoi*, des *comment* ; à cette génération des *X* vitaux succéda la génération des *Y* (des *why*), engoncée dans des constantes en béton.

Il y a des choses, et elles sont peut-être les plus belles, qui gagnent à ne pas être tirées au clair.

Le grand Oui symphonique résulte d'une multitude de petits Non rhapsodiques.

Il est bon, que la foule se vautre dans des certitudes ; l'émeute naît du doute ; rien de moins dangereux qu'agglutination de bonnes consciences.

Dans presque tout ce qui compte dans la vie, on bute sur l'impossibilité de dichotomies nettes. Le juste flou des frontières - tel est l'état d'esprit fin et honnête, dans lequel Kant pratiquait sa *critique* : l'étude des crises, des cas frontaliers, extrêmes, où naissent des métaphores et langages conceptuels.

L'ordre, c'est l'idée du monde, le désordre, c'est le monde des idées, la *branloire pérenne* (Montaigne). La vie est un équilibre précaire entre ces deux univers, équilibre rompu tantôt par le savoir synchrone, le système, tantôt par le savoir diachronique, l'ironie.

Non seulement l'invisible domine dans notre conscience et dans notre vision du monde, mais il est aussi plus permanent et profond que le visible. Il résume la merveille inconcevable, indescriptible de la vie ; et ils veulent nous impressionner avec leur *description* de la grisaille des *phénomènes*. Ni le bon ni le beau ni même le vrai n'habitent le phénomène ; ils sont la prérogative de notre conscience, qui, saine, ne dévie jamais de l'objectivité des phénomènes, sans même garder un contact avec eux.

L'incertitude nous fréquente tous et met à l'épreuve notre force de probité. C'est notre rôle dans la pièce courante qui détermine si nous allons la déguiser ou la travestir, l'exhiber dans ses oripeaux ou l'étouffer dans des paillettes de la certitude.

Sur les axes essentiels, honte - fierté, force - faiblesse, chaos - ordre, plaisir - douleur, je n'arrive pas à placer les valeurs de mon soi, opération pourtant presque banale, lorsqu'il s'agit des autres ; cette indétermination m'oblige à m'inventer. *Quand je pénètre dans moi, je bute sur le chaud et le froid, la*

lumière ou l'ombre, l'amour ou la haine - D.Hume - *When I enter into myself, I stumble on heat or cold, light or shade, love or hatred* - ce n'est pas dans un bloc de marbre qu'il me faudra sculpter ma statue crédible, mais *ex nihilo*.

Pour sortir du temps, la négation est aussi stérile que l'acquiescement. La bonne voie est la hauteur de l'éternel retour, à rebours du progrès et du doute ; elle est la vie aux frontières et non pas leur franchissement. Même Lao Tseu se fait contaminer par la bougeotte : *Sortir, c'est vivre ; entrer, c'est mourir*.

Deux projections humaines de la féerie du monde, grandiose et tragique, - le sens et la beauté. Le doute approfondit le premier et profane la seconde. La beauté dominée par le sens est à l'origine de l'homme inconsolable.

Dans le monde, il n'y a que de l'ordre, projeté partiellement dans notre conscience, qui, essentiellement, est vouée au chaos. Et puisque toute écriture est un va-et-vient entre le monde et la conscience, il est plus bête de se refuser au système que de le chercher. Il est également bête de chaotiser le monde et d'harmoniser, à outrance, la conscience.

La lumière pragmatique inonde le quotidien des hommes, qui vivent de plus en plus dans l'illusion d'un milieu sans ombres. D'où la chute de l'art et de la philosophie, qui ne vivent que des ombres. *Au fond de chacun, il y a son noyau inconnu, masse d'ombre, qui joue le moi et le dieu* - Valéry. Dieu voulut, à l'opposé de Nietzsche, que ce *noyau fût fait de faiblesses* (*Kern voll Schwäche* - Rilke !) ; dans l'inconnu de la volonté de puissance il y a autant de sources d'ennui que dans le connu de nos défaites : *L'inconnu passe pour grandiose* - Tacite - *Ignotum pro magnifico est*.

C'est par le choix des lieux, dignes qu'on s'y perde, qu'on reconnaît le mieux son âme-sœur. Là où l'on se connaît, règne la logique tribale,

artisanale ou minérale. *Se connaître est la démangeaison des imbéciles* – G.Bernanos. On ne connaît que ce qu'on partage : *Se connaître, c'est fatalement prendre sur soi le point de vue d'autrui* - Sartre.

La plus précieuse sagesse de la vie : savoir de quelle illusion il faut se débarrasser et à laquelle - s'accrocher. Fractions futiles et fictions utiles (*fictions légitimes* – Montaigne).

Il y a en moi ce que je crois et connais, et ce dont je me méfie et ignore. Je m'évertue à ne parler à autrui qu'au nom de la seconde facette, la première étant commune à tous. Savoir l'esprit de l'homme empêche de le connaître côté âme. Mais il faut croire en son ignorance de soi ; c'est ce que voulait dire Lao Tseu : *Si tu ne crois pas en toi-même, personne ne te croira*.

Que ce soit l'intuition ou la réflexion, qui guident ma contemplation, j'aboutirai au même tableau, avec la même composition, les mêmes contours et les mêmes couleurs ; et je me mettrai, timidement au début, à me fier à la seule invention, pour constater, que non seulement le monde n'y perde rien de son authenticité, mais qu'il y gagne beaucoup en vivacité et en musicalité.

Le contenu, le frisson de la vie, est de porter un bon regard à une bonne hauteur, où ne naissent encore ni questions ni réponses. La lumière est impure, quand la vie commence par la brûlure des questions, mais avec les seules réponses, elle manque de bonnes ombres.

L'être est fusion de la matière (représentation) et de la musique (expression), de la loi et de la liberté, de la dogmatique et de la sophistique, du connaître et du paraître. L'extinction de la seconde composante, de celle, où l'on veut briller ou prier, nous ramène aux robots ou moutons, qui ne peuvent que narrer ou parer.

C'est l'incompréhension et la perplexité qui rendent la vie désirable. *Donnez un but précis à la vie : elle perd instantanément son attrait* - Cioran. Le sot est plus souvent myope que presbyte : il sait où il va, sans savoir où il est.

Dans la réalité il n'y a que matière et esprit ; les deux questions correspondantes, à l'origine des sciences et de l'art - pourquoi la pesanteur ? pourquoi la grâce ? - se rencontrent, curieusement, chez S.Weil.

Nihiliste n'est pas celui qui *veut nier* mécaniquement, mais celui qui *peut affirmer* organiquement, c'est-à-dire en partant de soi-même, sans s'appuyer sur les autres. Il *vaut* par la qualité des points zéro de ses *Oui*.

Pour percer le mystère de la lumière *en soi*, nous sommes réduits à la Caverne platonicienne ou aux phénomènes kantiens ; mais le mystère de la vie fait partie de la réalité lumineuse, tandis que le vrai gouffre se trouve entre le *mystère* réel, comprenant les phénomènes, et le *problème* de la représentation, dans laquelle lumière et ombres ont le même statut. C'est la *solution* langagière qui nous escamote et déforme cette triade.

Théoriquement, on peut imaginer un être vivant, muni d'un tel cerveau et de tels sens, qui ne permettraient aucune représentation sensée de la réalité ; seule cette abracadabrante hypothèse justifierait le scepticisme. Mais la vie, visiblement, est un miracle, qui va dans un sens opposé au soupçon et favorable à la foi, c'est-à-dire à la poésie, puisque, entouré de dieux, tout homme devient poète.

Proclamer illusoires la réalité, la liberté, toutes les valeurs métaphysiques, c'est déclarer la guerre à la raison, la dégrader. Le soupçon intellectuel auquel répugnent les sens ne vaut pas plus que la croyance populaire, que le sens approuve.

Une illusion stérile et bête : il y aurait en nous un soi secret, dont la recherche et la fouille constitueraient le sens de notre existence ; le plus souvent, ces gribouilleurs nous assomment avec des platitudes, où ne perce rien de personnel ni d'unique. C'est la forme même de la recherche, même si son objet n'est désigné que par de vastes et vagues contraintes, qui reflète mieux notre soi, qui n'est valable qu'introuvable et ne vaut rien une fois trouvé.

Les deux clans, ceux qui dissimulent leur vie et ceux qui l'exhibent, sont également bêtes ; on ne peut exhiber que du connu, tandis que dans le dissimulé peut se cacher l'inconnaissable ; l'attitude digne est la recherche de l'expression, poétique avec l'inconnaissable et intellectuelle avec le connu. Notre vie est ce que nous réussîmes à exprimer !

M'interroger sur le sens de la vie à comprendre ou m'enorgueillir d'un sens compris de la vie ne sont nullement signes de ma sagesse ; c'est la forme de mon enthousiasme devant un sens de la vie incompréhensible, qui m'y renseigne davantage. Il ne m'est donné de toucher mon fond immobile que par le frisson d'une haute forme.

Les charlatans psychanalytiques appellent la mathématique *science sans conscience* (J.Lacan) et comparent leur inconscient avec l'essence de la mathématique ; cette analogie, paradoxalement, est assez juste, puisque le mathématicien crée sa matière sans aucune référence au réel et constate, a posteriori, que la réalité se plie à ses modèles à lui. La curiosité verbale consiste ici en lecture du mot de *conscience* au sens non-rabelaisien.

Qu'est-ce qu'être un mystique ? - être un Ouvert, savoir imaginer un processus infini, qui me mette, virtuellement, à mes frontières, savoir les montrer, sans les toucher ni les dire : *Le sentiment des frontières du monde, voilà ce qui est mystique* - L.Wittgenstein - *Das Gefühl der Welt als begrenztes*

Ganzes ist das mystische. Le contraire d'un mystique est un Fermé : l'un robotisé ou le multiple moutonnier – un sérail sans mystère.

Le regard - dépositaire du vu, peintre du visible, porte-parole de l'invisible.

L'apparence a des chances d'être vraie, bonne et belle ; la transparence n'en garde que la facette véridique, mais que vaut le vrai non accompagné de bon ni de beau ? Le sens de la modernité est la traduction de tout ce qui n'est qu'apparent en transparent ; on sera plus robot que jamais et peut-être le plus éloigné de l'humain.

La conscience de l'esprit humble rend vitale l'existence, dans l'âme, d'une source d'hésitation et d'inquiétude, d'un *punctum pruriens*, de cette *intranquillité, qui ne se laisse pas calmer par un regard sceptique ou critique* - Schopenhauer - *Unruhe, die sich weder durch Skepticismus noch durch Kriticismus beschwichtigen läßt*. La conviction est le sommeil d'une conscience sans rêves.

Entre le connu résolu et l'inconnu mystérieux traîne l'absurde sans visage, que les profonds ou les hautains transposent facilement vers leurs apanages respectifs. Les plats ou les médiocres s'y vautrent et en font leur vie.

On *devient* son soi connu, on *est* son soi inconnu. Une belle et inaccessible ambition : rendre la hauteur du devenir - digne de la profondeur de l'être. Mais l'expiration ne saurait jamais être asymptote de l'inspiration.

Me connaître, c'est comprendre l'instrument, dont je suis appelé à jouer : grosse caisse ou violon, harpe ou triangle ; mais cette connaissance n'existe guère pour l'homme-orchestre, l'homme-compositeur ou l'homme-silence, qui sont condamnés à se réinventer, en se vidant avant tout premier son. C'est la musique du monde qui se jouera en, de ou par moi.

Le problème se formule dans la profondeur, la solution s'applique sur la face de la terre, le mystère se lit dans la hauteur ; et la clarté, c'est ne pas perdre contact avec la terre ; mais pour *être clair, sans être bas* (Aristote), il faut que le problème continue à apporter du poids et le mystère - des ailes.

Se perdre au milieu des problèmes ou de leurs solutions est signe de bêtise ; la sagesse est de reconnaître, que je me perde, entouré de mystères, tels que le monde, l'homme ou moi-même.

La valeur ontologique de la mathématique n'a rien à voir avec ses démonstrations ou preuves, c'est-à-dire des ramages, elle est dans ses racines, des principes : avec l'algèbre - les propriétés des opérations, avec l'analyse - le processus comme voie d'accès à l'infini, avec la géométrie - la mesure, la distance ; ces trois volets couvrent complètement la réalité : ses invariants, ses mouvements, ses proximités.

Dans le livre de notre vie, les doutes et les convictions devraient n'être que d'invisibles contraintes, nous empêchant de nous engager dans des chemins battus (que sont tous les chemins) et dégageant la vue sur notre étoile (qui n'éclaire que notre âme sédentaire).

C'est sur les axes, sur lesquels nous sommes le plus vulnérables, que surgissent surtout nos extravagances et paradoxes, - écoutez ce faiblard de Nietzsche s'égosiller en faveur des forts ; mais il ne commet pas de faute musicale : c'est bien sur l'axe de la force que se concentrent les gammes les plus vastes.

Reconnaître, que j'ignore mon soi, rend ma création plus mystérieuse, mon humilité - plus profonde et ma liberté - plus haute, puisqu'elle est plus sujette à s'abaisser sous l'autorité d'une connaissance que de s'aplatir sous le diktat d'une ignorance.

C'est à son soi inconnu - inarticulé, invariant, insondable - qu'il faut appliquer les trois outils intellectuels que sont la transformation, l'amplification et le filtrage ; mais le conformisme et la routine nous poussent à nous en servir, pour gonfler le soi connu, commun et transparent, ou, pire, pour refléter la stature, déjà bien évaluée, des autres.

La jeunesse brille par la naïveté de sa bêtise : *tout va de soi*. La maturité se ternit par la pinaillerie de son intelligence : *le soi va vers tout*. L'horizon trop étroit – faute de moyens, le firmament trop bas – faute de contraintes.

L'inspiration est l'une de ces notions, qui, avec la machinisation des têtes, perdirent tout leur sens originel. *La disposition mystique - l'inspiration - concerne toute notre vie spirituelle, elle est l'aspect primordial de la vie* – V.Vernadsky - *Мистическое настроение - вдохновение - проникает всю душевную жизнь, является основным элементом жизни*. Que comprendront nos contemporains, dans ce tableau, où tout terme devint obsolète : la vie se mua en algorithme, l'esprit se vend comme une marchandise, l'inspiration céda à la fabrication, et le mystère, cette clé de voûte de nos châteaux et de nos ruines, le beau mystère s'effaça, pour que l'étable des minables solutions ou la salle-machine des piètres problèmes satisfît les appétits anémiques de l'homme agonisant.

Avoir ou être, ces deux vacuités reflètent assez bien la frontière entre le soi connu et le soi inconnu : on est, sans posséder son meilleur soi. Je deviens. Et je maîtrise ce moi connu, qui connaît, doute et évolue. Mais je ne peux pas approcher l'immuable, le crédule et le créatif, qui est mon moi inconnu.

Sur les axes vitaux, les uns opposent la bonne extrémité à la mauvaise, les autres y trouvent leur point d'appui ou d'origine, les troisièmes y cherchent des éléments neutres, annulateurs, invariants ; mais les meilleurs laissent

sur tout l'axe leur propre empreinte d'intensité égale, ce qui rend tous les points - les *mêmes*, et fait de toute substitution - un *retour*, implacable ou *éternel*. Pour ne pas s'y profaner jusqu'en cynisme, un talent est nécessaire : *Les mauvaises causes exigent du talent ou du tempérament* - Cioran.

Chez l'esclave, ses raisons d'être se concentrent auprès de ses certitudes ; on reconnaît l'homme libre par le doute, qui entoure ce qui, pour lui, est essentiel.

L'ennui d'une possession complète d'une idée, c'est sa verbalisation trop banale ou trop linéaire. *L'homme s'exprime clairement, quand il est obsédé par une pensée, et encore plus clairement, quand il possède la pensée* – V.Bélinsky - *Человек ясно выражается, когда им владеет мысль, но еще яснее, когда он владеет мыслию*. Que vaut cette clarté dans un art, où comptent surtout des jeux d'ombres ? Ce n'est pas aux moments d'obsession ou de possession que se déterminera la stature et l'éclat de ta progéniture, mais dans l'enfantement verbal et dans le polissage mental. Il vaut mieux embrouiller d'abord ta pensée et la réinventer ensuite.

L'avenir personnel ou collectif devint si transparent, bourré de tant de certitudes et clartés insipides, qu'on envierait nos ancêtres que fustige, pourtant, M.Lermontov : *De quelle tristesse est pleine notre génération – son avenir est vide ou obscur* - *Печально я гляжу на наше поколенье ! Его грядущее - иль пусто иль темно*.

L'esprit qui perçoit, et l'esprit qui conçoit, sont libres et indépendants, ce qui est à l'origine de tant de contradictions humaines internes. Ces contradictions vivantes vont de pair avec le vivant mystère. Non seulement les plus vivants des discours de l'homme sont irrationnels (et la contradiction ne peut surgir que du rationnel), mais le mystère même de l'homme est en amont de tout langage. Tout ce qui est vie est mystère. Et

plus que la contradiction, c'est la stupéfiante harmonie entre l'esprit de l'homme et la nature du monde, qui est le plus grand mystère. Depuis que l'homme se muta en robot, il n'est qu'une morte cohérence et, à ce titre, - une solution morte.

Presque tous les mystères logent dans l'inconnu ; le connu est composé, essentiellement, de problèmes et de leurs solutions. Dans tes choix, il faudrait donc préférer l'inconnu au connu. Te mettre du côté de la vie, cette immense inconnue, serait donc une pose plus noble que t'identifier avec la mort, qui est, hélas, si parfaitement connue comme événement et ses conséquences.

Être sage dans ce qu'on sait n'est que de l'intelligence ; la vraie sagesse est l'art et la manière de vénérer ce qu'on ne saura jamais, c'est-à-dire le mystère de la création divine, mystère omniprésent pour celui qui est pourvu du regard créateur et noble.

Ce misérable schéma hégélien : le progrès de l'esprit, la dialectique comme moteur de ce progrès, la contradiction comme matière première de cette dialectique. Et que, à côté de cette grisaille (*la minable grisaille* - Nietzsche - *bei Hegel das nichtswürdigste Grau*), l'éternel retour nietzschéen est beau ! - s'attacher à l'invariant vital, qui est le seul à être noble, atteindre sa hauteur artistique, finir par un acquiescement majestueux à cette vie divine, revue, repensée, tragique, unifiée avec l'art ! Une ridicule et orgueilleuse prétention à la scientificité et une fière et humble identification avec l'art.

La position du philosophe, la position couchée, perdit du prestige. Debout, la tête en haut, toute vision est syllogistique. *Le devoir d'artiste : tenir en éveil le sens du merveilleux* – G.K.Chesterton - *The dignity of the artist - keeping awake the sense of wonder*. La merveille est chassée de la vie, puisque c'est

la vérité qui y règne désormais sans partage : *Le merveilleux n'attire plus des songes, la vie ne rêve plus que dans le vrai* - F.Grillparzer - *Erloschen ist der Wunder altes Licht. Das Wirkliche dünkt sich allein das Wahre*.

Les certitudes se constatent dans des modèles et n'ont qu'un sens vague dans la réalité, qui est la perfection, c'est-à-dire au-dessus de toute certitude. La certitude berce le réaliste jusqu'à son dernier jour. Il prend son mal en patience béate. *L'incertitude est le pire de nos maux jusqu'au moment, où la réalité vient nous faire regretter l'incertitude* - A.Karr.

Ils voient dans le mythe de la Caverne - l'apologie de la lumière, tandis qu'il me dit, que le jeu des ombres est mon seul original, une traduction d'un texte divin, dont je ne maîtriserai jamais la grammaire. *Nous sommes une ombre profonde, laissez-nous en paix, les ignares* - G.Bruno - *Umbra profunda sumus, ne nos vexetis inepti*.

Le regard, c'est mon visage, muni de ma voix et laissant un écho sur les choses. Le haut regard est celui qui, par une concentration inverse, permet de reconstituer, avec ses traits épars, - un visage.

Le soi inconnu n'est pas quelque chose de *plus*, par rapport au soi connu, mais il est d'une autre substance, irréductible ni aux choses ni aux mots, n'admettant ni mesures ni sens.

C'est autour des choses *suffisantes* - des consolations ou des jeux de langage - que la philosophie doit déployer sa force discursive ou imaginative. Le *nécessaire*, c'est le domaine de la science. *Le point de départ de la philosophie, c'est la conscience de sa propre faiblesse dans les choses nécessaires* - Épictète - ce serait sain, si c'était pour chanter des hymnes à la faiblesse ou pour imprimer de l'humilité à son propre discours et pour éviter ainsi, que son point d'arrivée ne soit une auto-suffisance.

La sensation, qui disparut complètement des têtes des hommes, c'est la vénération ou, au moins, la prémonition des choses immuables. D'où, paradoxalement, la disparition de la conscience que notre propre vie est si passagère. Ces deux sources d'émotions taries, il ne reste à l'homme-robot que le calcul rationnel de sa trajectoire infaillible vers l'abattoir mécanique.

Les négatifs, les pensifs et même les suspensifs, sont aussi crédules que les dogmatiques. *Les hommes les plus affirmatifs sont les plus crédules* - J.Swift - *The most affirmative men are the most credulous*. L'essentiel est dans le choix de lieux pour nos arbitraires : convictions, rébellions, syllogismes ou vacuités.

Zarathoustra, avec *abstiens-toi*, prêche l'abdication dans l'acquiescement. Les prédicateurs prêchent l'obstination même dans le doute.

Mon jugement s'obscurcit, à force de vérités et non pas, comme c'est le cas de la majorité, à force d'échecs. Dans ce dernier cas, le jugement, plutôt, se raccourcit. Les belles défaites allongent le parcours des yeux et rendent le but si dramatique et lointain, que toutes ses contraintes se mettent à vibrer.

La jeunesse : tout est évidence ; la maturité : tout est miracle. Le jeune n'a que les yeux pour voir, le mûr a déjà le regard.

Mettre de la vie à la pensée, c'est l'envelopper de davantage de doutes ; mettre de la pensée à la vie, c'est la claquemurer dans des certitudes encore plus épaisses.

Le geste latin : mettre dans l'ombre, pour les conserver, les choses claires et périssables. Le geste grec : mettre en lumière, pour les admirer, les choses obscures et immuables.

Tout compte fait, chercher le sens de la vie est plus bête que prétendre l'avoir trouvé. Interpréter le songe ou le classer ? La vie est trop incompréhensible pour avoir un sens. Une idée, un projet, un événement peuvent l'avoir, mais la vie ne se livre qu'aux sens.

J'ignore le sens de la vie, mais la vie n'est que de perpétuelles naissances du sens : le désir (le *mystère* de son orientation ou focalisation), la conception (le *problème* de la prière, des références, de la négation), la délivrance (la *solution* dans la vérité, les substitutions).

Il y a une obscurité qui voile un esprit orgueilleux, cherchant à être hébergé chez les grands ; et il y a une obscurité qui dévoile une âme humble, voulant rester fidèle aux ténèbres qu'elle héberge.

Le soi inconnu est un centre, et le soi connu – la circonférence, parcourue par mon regard et calculée d'après ma culture. La culture est un faisceau de rayons, dans lesquels furent entreprises des tentatives, réussies ou échouées, tentatives des autres de capter le beau. La culture est ainsi une excellente contrainte, m'épargnant des sentiers battus, où il n'y a plus rien de grandiose à prospecter.

Tel le Dieu des Chrétiens, le soi inconnu s'incarne en plusieurs hypostases, plus ou moins équivalentes, mais dont les domaines d'excellence n'ont pas de frontières communes ; elles ne collaborent ni ne se chamaillent ; Pascal sème des zizanies impossibles : *Chaque moi est ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres*.

C'est par l'art d'accueillir, de fonder et de former le hasard qu'on reconnaît le sage. Tandis que des parvenus d'aujourd'hui on peut dire, qu'ils *sont sortis premiers d'un concours de circonstances* - P.Claudel. Ce qui dirime le sage du médiocre, c'est aussi le contenu de leurs intérêts supérieurs ; pour le

premier, ils sont dans le haut devenir et dans le profond être, et pour le second - dans le plat avoir.

Le seul hasard qui sorte des lois de la matière, c'est la liberté du vivant. Mais, une fois séparé de l'influence du vivant, tout hasard se soumet aux lois.

Dans le domaine social, nos choix personnels perdirent tout relief dramatique, pour se réduire à une plate mécanique. L'évidence de notre devenir quotidien nous cache l'être éternel. *Le réel est caché par le voile sournois de la transparence* - R.Enthoven.

L'esprit accompagne toute idée, qui atteigne mon œil ou mon oreille ; ce qui compte, c'est ce qu'elle touche : l'âme ou la raison. En retour, l'âme munit les yeux d'un bon regard et les oreilles - d'un bon filtre, ce qui fait naître, dans les deux, plus qu'un avis - une vie. Même si *ce que nous voyons ne se loge pas dans ce que nous disons* - M.Foucault.

M.Tsvétaeva - un don organique total, aucune adaptation au mécanique. Quelqu'un, qui croît et se sculpte, comme un arbre ou un Narcisse, ce qui est mieux que grandir ou se construire : *Tsvétaeva ne se maîtrisait pas, ne se construisait pas, elle ne se connaissait même pas et cultivait cette ignorance* – N.Berbérova - *Цветаева не владела собой, не строила себя, даже не знала себя и культивировала это незнание* - voilà encore de l'ignorance étoilée ! Si les autres ne vivent que de leur soi connu et maîtrisé et ignorent leur soi inconnu et sacré, c'est qu'ils s'éloignent de l'ange et s'approchent du robot.

La vraie sagesse vitale consiste à ne pas perdre le sens du mystère, qui est la même chose que le regard face à la vue, à la *solution* donc. On pense la solution, on peint le mystère ; il faut corriger, en ce sens, le Cioran : *Quand*

je réfléchis à une chose, je pense encore moins à la solution que n'y penserait un poète.

Dans la conception du monde de l'homme ouvert, le sens et la musique se complètent. L'homme fermé, lui, non seulement ne perçoit pas la présence de la musique, mais aussi se lamente de l'absence du sens. Son vide ne sert à rien, ni comme un profond réceptacle des algorithmes ni comme une haute acoustique pour les rythmes.

Dans les questions vitales, aucune logique n'est d'un quelconque secours ; deux attitudes possibles : se résigner à n'y employer que des métaphores musicales ou bien être têtu et s'y répandre en axiomes et scholies provoquant l'admiration des nigauds et des quolibets des sages.

Tous mettent leurs préjugés au-dessus de leurs convictions, mais seul le sage y a raison, puisque ses convictions sont profondes et ses préjugés sont hauts ; chez le goujat, les convictions sont plates et les préjugés sont bas. *Les convictions les plus inébranlables sont les plus superficielles. N'évoluent que les convictions profondes* - L.Tolstoï - *Самые непоколебимые убеждения — самые поверхностные. Глубокие убеждения всегда подвижны*.

Ils veulent tout réduire à ce qui leur paraît être connu : au Moi et au Monde - vouloir et pouvoir. Je ne suis attiré que par deux monumentales inconnues : Soi et X - souffle divin et substitutions harmonieuses.

Ce qu'on pourrait qualifier de pensée rigoureuse représente une partie infinitésimale de nos positions ou poses ; c'est la croyance qui est omniprésente, aussi bien chez le bouseux que chez le savant. S'appuyer sur la croyance vitale ne peut donc pas être une calamité qui conduirait l'homme à l'animalité (R.Debray), mais c'est bien la croyance mécanique qui en fait un robot. *Le retour de l'Homme à l'animalité apparaît comme une*

certitude déjà présente - A.Kojève – ce n'est pas un retour mais une conversion, pas à l'animalité mais à la robotique, pas une certitude mais une métaphore.

Nous sommes face à la même réalité, nous disposons du même vocabulaire, de la même logique, de la même intelligence, mais les uns veulent en rendre le bruit, le plus fidèlement possible, et les autres cherchent à en extraire la musique sous-jacente, pleine d'inconnues. Les uns produisent un tableau figé, où tout est constant et commun, et les autres s'expriment en arbre, qui croît, s'entrelace avec mes propres branches ouvertes, annonce une vie nouvelle, unifiée, imprévisible.

Le doute même figurant dans l'arsenal du vulgaire, la noblesse me paraît de plus en plus désarmée. *N'avance que désarmé* - Hölderlin - *Wandle nur wehrlos*. Je finis par chercher la noblesse partout, où pointe une quelconque capitulation. Surtout, face à un rêve : ne substitue pas à la vie - un rêve, mais recrée-la par ton rêve ; que ton imaginaire triomphe du réel, en se mettant à sa hauteur !

Des forces hétérogènes animent, respectivement, nos corps, esprits et âmes ; et tout homme, consciemment ou non, crée, pour chacun de ces organes, une hiérarchie de ces forces, - une tâche de pure psychologie et que Nietzsche appelle volonté de puissance. Un don d'artiste permet de munir ces hiérarchies d'une même intensité – c'est le retour éternel du même, l'équivalence de la vie et de l'art, l'intronisation du surhomme.

Le sens de l'existence : tenter de vivre des mystères du vivant et de leur vouer ma poésie et ma musique, portées par mon regard ; quand je le réussis, je vis une espérance, hors du réel compréhensible. Contrairement au mystère, les problèmes ne promettent que le désespoir, et les solutions – l'ennui.

Tu te perds de plus en plus dans les mystères du vivant, où tu écartes, d'abord, toutes les réponses mécaniques, ensuite tu te dégages même des questions savantes mais insolubles. Et puis tu tombes sur un imbécile, docte et serein, qui, sans ciller, t'assure que *tout ce qui concerne la vraie vie s'établit aisément à partir des Propositions 37 et 46* - Spinoza - *omnia quæ ad veram vitam spectant, facile ex propositione 37 et 46 hujus partis convincuntur*. Et c'est en compagnie de ces robots impassibles que tu vivras tes dernières extases d'ahuri.

Ce qui peut être *clair et distinct* est commun à tous les *corps* célestes sans vie, soumis aux lois de la matière. Rien de définitivement clair dans le *vivant* terrestre ou le spirituel céleste.

Le oui grandiose coïncide avec l'essence du monde ; pour que, sur ma toile, on en voie les couleurs et les images, j'y prépare le fond avec quelques non insignifiants.

L'impression d'une meilleure compréhension avec les autres qu'avec moi-même : je m'entends avec les autres sur la surface des significations ; je me perds, avec moi-même, dans la verticalité des expressions.

Nous vivons trois manières de percevoir le monde : la découverte, la maîtrise, le regard ; et il n'y a pas de chronologie unique préétablie, les étapes peuvent s'intervertir, se chevaucher ou même coexister. En mode découverte, tout miracle est vécu comme une banalité ; en mode maîtrise, toute banalité est réduite à une autre banalité ; en mode regard, toute banalité est vécue comme un miracle.

Il est clair, que tout ce qui se réclame de l'immobile, voire de l'éternel, ne peut être qu'éphémère, fantasmatique, mystérieux, mais c'est la culture de

l'homme ; en revanche, le passager, l'actuel, le palpable est bien réel, ennuyeux, plat, et c'est la nature des moutons. Mais les pires, ce sont ceux qui croient en l'existence de l'éternel, ce sont des robots. L'homme de culture sait vivre de l'inexistant.

Quand j'entends les privés de regard geindre à propos des ténèbres qui seraient en train d'envelopper nos claires journées, je me sens solidaire de David : *La nuit me devient illumination*.

Pascal, avant Dostoïevsky et Nietzsche, discerna nettement nos deux hypostases – l'ange et la bête. Mon soi inconnu est l'ange, et mon soi connu – la bête. Et il n'y a pas d'états intermédiaires entre les deux ; l'un fournit la lumière, l'autre en profite, pour jeter ses ombres. C'est pourquoi je suis sceptique face au *grand midi* nietzschéen : *entre la bête et le surhomme* - *der grosse Mittag zwischen Thier und Übermensch*. Le matin du commencement, sacré par l'ange, inspire la bête.

Jadis, on pensait, que la vie était si compliquée, qu'elle ne saurait se réduire à ce qui se passait dans sa grotte, sa hutte, son château ou son atelier, et l'on se berçait de mille illusions sur les dieux, les mythes, les visions. *La vie est dans l'illusion - heureux celui qui s'illusionne de la manière la plus plaisante* - N.Karamzine - *Жизнь есть обман - счастлив тот, кто обманывается приятнейшим образом*. Depuis, la vie changea de demeure secondaire : elle est désormais dans le fait - on ne compte plus les illusions indicibles, étouffées par le chiffre.

Nous vivons au milieu des changements permanents de modèles et de langages, mais le sens (donné par nous et non pas par Dieu) en résulte après une confrontation avec l'immuable réalité (ou l'être). On a beau tourner autour du passager, on retourne toujours à l'éternel. *L'être, dénué de*

sens et de fins, sans aboutissement dans un néant, c'est l'éternel retour - Nietzsche - *Das Dasein, ohne Sinn und Ziel, ohne ein Finale ins Nichts : die ewige Wiederkehr*.

L'univers n'a pas de points d'origine, et toute échelle n'est qu'une illusion de la perspective ou un aléa de thèse. Ce qui permet à chacun d'inventer impunément ses propres mesures.

Il n'y a pas, en nous, de points fixes, par rapport auxquels on puisse calculer. Nous sommes toujours sur une circonférence avec une origine, qui nous maintient tout en restant inaccessible.

Je peux échafauder, comme tous les frimeurs, les premières des questions, mais je ne prouve ma personnalité qu'en inventant les dernières des réponses.

Malgré tant de véhémentes proclamations en faveur du doute, le camp de douteurs n'existe pas ; tous les hommes ont le même taux de doutes et de certitudes. Le vrai contraire du doute niant est le goût acquiesçant et qui engendre nos propres commencements, sans trop tenir à réfuter les avis des autres, cette minable fonction du doute.

Le temps est un casse-tête plus coriace que l'espace, puisque celui-ci se découvre (*patet*) et celui-là se couvre (*latet*).

Qui ignore son havre, tout vent lui est favorable - Sénèque - *Ignoranti quem portum petat nullus suus ventus est*. La traduction usuelle, *nul vent* (*nullus secundas est ventus*), est tout aussi sensée, question du regard : vers la profondeur - pour languir l'ancre, vers la surface - pour lâcher sa bouteille de détresse, vers la hauteur - pour suivre son étoile, sur le portulan des insomniaques. Sur tous les navires est hissé le pavillon d'Hermès ; la

machine humaine suit le courant du jour, sans lever la voile ; n'écoutent leur souffle que les naufragés. Pour qui ne sait pas où il va - pour le sage ! - le seul vent favorable est son propre souffle.

Celui qui se connaît est beau ; celui qui s'ignore est laid – Plotin. La beauté complète naît de la tension entre la profondeur du connu et la hauteur de l'inconnu ou, mieux, - de l'inconnaissable. Le doute a autant de chances d'être beau que la certitude - d'être laide.

Les orgueilleux scrutent la profondeur, pour finir en platitude ; les humbles se réfugient en hauteur, d'où ils ne voient que des choses jetant des ombres verticales, à l'aplomb des regards et des prières. *Je vois des choses, cachées aux orgueilleux ; en surface, au début, et en hauteur ensuite, enveloppées de mystères* - St-Augustin - *Video rem non compertam superbis, sed incessu humilem, successu excelsam et velatam mysteriis*. Les plus intelligents des humbles finissent par se désintéressent des choses, pour se consacrer à l'entretien du regard.

Un homme d'esprit sent ce que d'autres ne font que savoir – Ch.Montesquieu. Ce qui rend celui-là plus libre dans ses entreprises de démolition, et ceux-ci encore plus acharnés dans leur échafaudage de certitudes.

La liberté est la nouvelle ignorance. L'esclavage est la vieille certitude. *Utile est ce que tu ne sais pas, inutile - ce que tu sais* - Goethe - *Was man nicht weiß, das eben braucht man, und was man weiß, kann man nicht brauchen*.

L'homme d'esprit voit loin dans l'immensité des possibles ; le sot ne voit guère de possible que ce qui est – D.Diderot. Celui-là sait comment on échappe aux mailles, pourtant fines, de son esprit. Celui-ci est persuadé, que sa bêtise tient ferme tout ce qu'elle renferme et ce qui ne s'enfuit pas par soi-même. Mais ce qui distingue un homme d'esprit, c'est l'immensité des

impossibles qui, pourtant, existent : la vie, l'esprit, la beauté, la bonté – et que le sot prend pour allant de soi.

Le vrai se réduit au minéral ; le merveilleux, c'est-à-dire l'erreur dans un règne minéral, pénètre toute la vie. *La vie ne jaillit que de l'erreur et meurt dans le savoir* - F.Schiller - *Nur der Irrtum ist das Leben, und das Wissen ist der Tod*. Celui qui prétend savoir la merveille, la tue. Hadès, ne signifie-t-il pas *celui qui sait tout* ? On meurt de deux façons : comme une fleur ou un grain (Perséphone). Si l'on veut vivre (la question n'est pas triviale), il faut savoir mourir comme un grain.

L'invisible nous est fidèle, le visible nous trahit. *Nous sommes liés de plus près à l'invisible qu'au visible* - Novalis - *Wir sind mit dem Unsichtbaren näher als mit dem Sichtbaren verbunden*. La mort est un opticien méconnu. Ses lentilles corrigent promptement la myopie de l'homme – l'infini apparaissant sous ses yeux, dans ses images, dans ses gestes.

Quelle sottise que de s'insurger contre le vase de la vie en en apercevant le fond ! - E.Renan. Garder le vase plein est pire - aucune sonorité n'en ressortirait. Il vaut mieux s'en enivrer, même si l'on devait, pour cela, aller jusqu'à sa lie, et se servir du vase vide comme d'un instrument de musique. Il faut faire de la vie, alternativement, un dragon à terrasser, un ange à combattre, un Sphinx à déchiffrer - j'en garderai du rouge, du bleu ou de la bigarrure, tantôt aux yeux, tantôt au corps, tantôt à l'âme.

Un esprit libre abandonne tout désir de certitude, pour se tenir sur des cordes et même à danser jusque sur le bord des abîmes - Nietzsche - *Ein freier Geist gibt Abschied jedem Wunsch nach Gewissheit, geübt, wie er ist, auf leichten Seilen sich halten zu können und selbst an Abgründen noch zu tanzen*. Le même exercice apprendra à un esprit d'esclave le métier d'équilibriste, tandis que c'est celui de prestidigitateur qui est mis en valeur ici.

Malheureusement, si le cirque de la vie applaudit, c'est qu'on t'a pris pour clown. S'il se tait, c'est qu'il n'a vu ni abîme ni corde.

L'affaire de la philosophie n'est pas dans la résolution de problèmes, mais dans l'art de dépeindre la vie avec un maximum de mystères et de problèmes - L.Chestov - *Задача философии не в разрешении проблем, а в искусстве изображения жизни с максимумом тайн и проблем*. La transmutation en solutions éloigne de la vie, mais la confusion entre la vie et la raison transmue le mystère en fantôme infécond. Seul l'art confirme au philosophe, que c'est toujours la vie qu'il a en ligne de mire.

Le but de la philosophie est d'apprendre à l'homme à vivre dans l'incertitude - L.Chestov - *Задача философии - научить человека жить в неизвестности*. Elle devrait plutôt nous apprendre à assumer nos deux hypostases : être dogmatique dans le goût musical, et sophiste – dans l'égout mental. Passionné, savoir faire taire l'incertitude. Raisonneur, savoir s'appuyer la-dessus. Nous apprendre à nous méfier des bureaux et laboratoires et à aimer les ruines, dans lesquelles on devine les meilleurs de nos édifices intemporels.

On s'occupe tant de paraître, qu'on finit par ne plus savoir qui l'on est – A.Gide. C'est une ineptie. Paraître, c'est s'inventer ou se créer ; ceux qui en sont incapables pensent savoir ce qu'ils sont, à travers leur *sincérité* de robot agissant ou leur *authenticité* de mouton ruminant. Les meilleures inventions (c'est-à-dire des solutions du soi problématique) naissent de l'ignorance du soi mystérieux.

Le mystère est beau, comme le problème est vrai et la solution - bonne ; en vivre l'éternel retour est le privilège du sage, c'est-à-dire - du poète. *Ce qui nous est donné de plus beau à vivre, c'est le mystère. Celui qui ne s'étonne*

plus a les yeux éteints - A.Einstein - *Das Schönste, was wir erleben können, ist das Geheimnisvolle. Wer sich nicht mehr wundern kann, sein Auge ist erloschen*.

Je suis de tout ce qui m'échappe – Cioran. Ce qui s'appelle homme de désir. Les choses échappent en largeur - aux adeptes de l'*avoir*, en profondeur - aux spécialistes du *faire*, en hauteur - aux ratés de l'*être*.

Face à l'insoluble, je respire enfin – Cioran. Tu auras le souffle coupé, quand ce mystère se muera en problème, avant de suffoquer dans les miasmes des solutions.

Le nihiliste n'est pas celui qui ne croit à rien, mais celui qui ne croit pas à ce qui est – A.Camus. Le nihiliste serait-il le St Thomas au signe opposé ? Se réfugier systématiquement chez les antipodes s'appelle aussi imiter ! Croire ne s'applique qu'aux symboles qui, forcément, *sont* ! La vie réelle n'*est* pas ! L'acquiescement devant elle est une sacralisation du soi inconnu, même si *en refusant la réalité, le nihilisme signifie une dépréciation du soi* - G.Benn - *als Realitätsleugnung bedeutet der Nihilismus eine Verringerung des Ichs* - du soi connu !

L'homme fut synonyme des hommes, tant que leurs doutes respectifs étaient d'une même ampleur. L'homme ne sait plus où placer son encombrante indécision, les hommes affichent leurs certitudes avec une paix d'âme inégalée. Pour la première fois dans l'histoire, la destinée des hommes est bien comprise - devenir des machines infaillibles et insensibles.

Le sens est un bon refuge, en bonne hauteur, qu'on apprécie surtout après le déclenchement des avalanches des apparences, même ironiques. *La vie dans l'apparence comme but* - Nietzsche - *Das Leben im Schein als Ziel* - porterait plus de sens que vivre dans la vérité. Ce but inatteignable fut

placé par Kant, le sédentaire de son *île de la vérité*, dans *un vaste océan, demeure de l'apparence* - *einen weiten Ozean, Sitz des Scheins*. Le sens s'éploie dans la hauteur de ta voile et se dépose, finalement, dans des bouteilles de détresse, coulant au fond de ta vie.

On entre dans une époque sans visages ni ailes ni piédestaux. Toute verticalité se mue, doucement, en une platitude, plus juste, plus performante. Tous les visages expriment la même certitude : je suis à ma place, ce temps est à moi, je sais où je vais. Troupeau lucide : *Reconnaître sa place - tout est là : c'est-à-dire devenir soi-même* – V.Bélinsky - *Узнать своё место - в этом всё, это значит сделаться самим собой*.

L'homme vit de plus en plus de seules solutions ; la machine commence à savoir formuler des problèmes. A.Einstein se planta dans sa certitude : *La machine apprendra à résoudre tous les problèmes, mais elle n'en formulera jamais un* - *Die Maschine wird wird alle Probleme lösen können, aber sie wird niemals ein Problem stellen*.

L'homme dynamique, aujourd'hui, gagne bien sa vie et est bercé de vastes certitudes. Rien à voir avec l'époque, où *presque tous les hommes énergiques sont mécréants, les meilleurs d'entre eux en proie aux doutes et misères* - J.Ruskin - *nearly all the powerful people unbelievers, the best of them in doubt and misery*. Ils employaient leur énergie à préserver leur privilège, la position couchée, au milieu des ruines, et s'adressant aux idoles déchues avec des bréviaires, ces vade-mecum illisibles.

L'Iliade serait-elle possible avec la poudre et le plomb ? - K.Marx - *Ob die "Ilias" möglich wäre mit Pulver und Blei ?* On verrait moins de rouerie et plus de doute, comme on le vit dans *Guerre et Paix*. Mais avec l'atome et l'ordinateur elle serait un concis compte rendu de mission. Homère

compare souvent le trépas de ses héros avec la chute des arbres ; aujourd'hui, on penserait plutôt à l'abattoir.

Doute et *déception* devinrent thèmes préférés des sots et des conformistes. L'homme de goût et d'esprit ne rechigne pas à exhiber ses fanatismes indéfendables, et il est plus souvent porteur d'espérances, vertigineuses et irréalisables, que de lamentations, plates et argumentées. Le seul doute, fructueux ou tout prosaïquement utile, est le doute sur l'inessentiel. L'essentiel tient grâce à la foi involontaire ou aux cécités ou surdités volontaires.

Le doute français se rapproche bizarrement des certitudes : *douter - se douter*, à moins que ce soit l'effet d'une double négation : s'obliger à douter aboutissant à se raidir. Ou bien, ce qui est encore plus subtil, ce serait le choix d'objet du doute qui métamorphoserait ce verbe : *Je doute de ce que je sais, je me doute du reste* – Ph.Lacoue-Labarthe.

Les mots ne doivent être que le vêtement, sur mesure rigoureuse, de la pensée – J.Renard. Plus j'y mets de la rigueur, plus je suis sûr d'habiller un épouvantail ou une figure de géométrie. La haute couture du mot doit être au-dessus de l'anatomie de la pensée, et leur homologie est toujours suspecte. *En l'habillant, la langue dissimule la pensée* - L.Wittgenstein - *Die Sprache verkleidet den Gedanken* - mais le couturier peut se moquer de mannequins. La valeur des mots séduit la vie ; les pensées en rédigent l'état civil ou en fixent le prix.

Défier le temps est insignifiant aux yeux de l'éternité à moins que ce soit par le dédain de tout ce qui est irréversible. Rester dans le réversible, dans l'anamorphique - le plus beau trait de la jeunesse. La jeunesse - ne percer, ne posséder ni le monde ni soi-même ; avec la possession surgit la clarté, le souci et l'habitude ; porter haut l'ombre de soi-même. Les modernes sont

jeunes par leurs doutes et vieux par leurs certitudes ; chez les Anciens, c'est l'inverse : leur poésie est celle de la maîtrise de leur propre voix et non pas de la hantise de l'écho des autres.

La liberté est l'une de ces notions floues, que n'éclaircit que la présence de la noblesse ; mais aujourd'hui, le plus souvent, quand on est libre, on est sans noblesse, et quand on est noble, on l'est déjà au-delà de la liberté. La seule grande liberté vérifiable est une préférence accordée à la faiblesse, face à une force sans noblesse. *Sans pouvoir être déraisonnables, nous ne nous considérons pas assez libres* - Leibniz - *Nisi potestas brutalitatis fiat, satis non liberos esse non putamus*. Quand on ne respecte que la force raisonnable et incolore, on est gris comme un mouton ou livide comme un robot.

Le misérable néant n'est qu'un point, c'est la vie qui est un espace béant. Chacun est libre de placer son néant où il veut, cela ne change pas la métrique des proximités ni la volumétrie des doutes.

La chance unique du christianisme - la fusion entre un Dieu juif et un Dieu grec, entre un étant, qui chante et résonne, et un être, qui alimente et raisonne, entre celui qui hésite, dans la douleur du bien, et celui qui crée, dans la certitude du beau. C'est Dionysos qui souffla au Christ sa plus belle leçon : *L'œuvre essentielle du Christianisme, c'est d'avoir révélé que la vie la plus misérable peut, par la hauteur de son intensité, acquérir une estimable richesse* - Nietzsche - *Wenn das Christentum etwas Wesentliches getan hat, es war die Entdeckung, daß das elendeste Leben reich und unschätzbar werden kann durch eine Temperatur-Erhöhung*.

À la possession trop intime : *Tout ce qui est à moi, est sur moi* - Bias - *Omnia mea mecum porto* - je préfère la possession à distance ; ce qui est sur moi n'est pas à moi. Tout ce qui est à moi, m'est caché. Plus une chose

inaccessible me manque, mieux je la possède. Qu'est-ce qui est le plus lointain de mon soi connu ? - mes désirs ! Et Ovide : *ce que je désire, est avec moi* - *quod cupio, mecum est* - vise son soi inconnu.

Ceux qui se croient le sel de la terre ont, en général, le regard insipide, aussi bien sur l'Autre que sur eux-mêmes. Celui qui a un bon goût passe, la honte aidant, du regard sirupeux sur l'Au-delà au regard amer sur l'en-deçà. Et l'on vivra de la honte d'avoir cru et de l'amertume de ne plus croire.

Les seules hérésies, aujourd'hui, touchent au rituel et laissent se pétrifier le sacramentel. La vie en gagne, l'esprit y perd. Les convictions inventent des bûchers, le doute - des sacrements. Au-dessus des deux se trouve le regard ; lui, il lit des mystères (ce beau nom poétique grec, soumis à la prose latine, fut traduit par *sacrement*).

Un homme est admis dans une Église parce qu'il croit et il en est chassé parce qu'il sait - M.Twain - *A man is accepted into a church for what he believes and he is turned out for what he knows*. Avec l'élargissement considérable des portes des églises, c'est le contraire qui se produit aujourd'hui : les certitudes rendent pieux et le doute amène des anathèmes. Les hérésies finirent par forcer les portes, que seule l'Inquisition aurait pu préserver étroites ; qui ne le comprend pas dit : *Toute hérésie cherche à rendre l'Église moins large* – G.K.Chesterton - *Every heresy is an effort to narrow the Church*.

Dans la pièce de la vie, le Russe prête l'oreille au démiurge et non pas au dramaturge ; c'est pourquoi il se défie des solutions en forme de mises en scène ; il est dans le mystère du spectateur ou dans le problème de l'acteur : *Tous les Russes sont bouffons du Dieu Souverain, qui s'en amuse dans la lune* - A.Suarès - en plus, Il doit se trouver sur son côté invisible, au moins pour les Russes : *La Russie me fit don de ténèbres de Dieu* - Rilke - *Rußland schenkte mir das Dunkel Gottes*.

L'œil russe est ravagé par le doute vital, mais son oreille est bizarrement trop perméable aux certitudes puériles. L'œil européen est dévitalisé par des certitudes mécaniques, mais son oreille est munie de filtres subtils du doute. Le regard russe et l'ouïe européenne - les slavophiles ; le sens oculaire russe et le sens auditif européen - les occidentalistes. Les premiers sont plus intelligents.

L'avenir appartient aux nations, qui réussissent à se débarrasser du doute. L'ironie de l'histoire est, que ce mouvement, salutaire pour les hommes et suicidaire pour l'homme, est lié au nom de celui qui érigea en norme la forme la plus triviale du doute - Descartes. Le dernier à douter en Allemagne fut E.Jünger ; je ne sais où j'aimerais le croiser, à l'Hôtel Raphaël ou dans les tranchées du Caucase, avec une plume ou avec un fusil ? Le doute - la sourde certitude d'avoir quelque chose à se reprocher - ne survit qu'en Italie et en Russie.

La Russie, c'est le pays, où les hommes sont des hommes solitaires, dont chacun porte un monde en soi, chacun plein d'obscurité, plein de lointain, d'incertitude et d'espérance - Rilke - *Rußland - das Land, wo die Menschen einsame Menschen sind, jeder mit einer Welt in sich, jeder voll Dunkelheit, voll Ferne, Ungewißheit und Hoffnung*. Comment le boutiquier, homme de troupeau, plein de clarté, d'à ras de certitudes et de calculs, peut-il ne pas porter une haine inextinguible à un tel monde ? Hélas, ce monde n'est plus : exterminés - l'aristocrate qui le défendait, l'intellectuel qui le justifiait et le moujik qui le vivait.

Si quelque part se tapit encore une latente spiritualité, c'est dans le peuple russe - Heidegger - *Wenn irgendwo noch ein unentfaltener Spiritualismus schlummert, dann im russischen Volk*. Après avoir subi deux épreuves de la spiritualité juive - le christianisme et le bolchevisme - le peuple russe est en

proie au doute, au désespoir et au cynisme, qui ne furent jamais à l'origine d'un renouveau spirituel ; sa mission est accomplie - avoir servi de cobaye.

Leurs solitudes sont authentiques, transparentes et banales ; la mienne est inventée (comme le sont celles de St-Augustin ou de Pétrarque), opaque et truculente. Les leurs peuplent les parcs publics ; la mienne exhibe sa jungle, sur un tableau abstrait.

En choisissant moi-même mes contemporains spirituels, je creuse un gouffre avec mes contemporains temporels, auxquels, de temps à autre, je demanderai, confus : *Dis, ami, quel millénaire sommes-nous ?* - Pasternak - *Какое, милые, у нас тысячелетье на дворе ?*, ou *Quel pays ? Quelle saison ? Je tombe de la lune* - E.Rostand.

La patrie, c'est l'affirmation d'un tas de choses, où le doute est exclu. Les grands en nient tellement, qu'ils rejoignent plus facilement leurs égaux au-delà des frontières et finissent par ne plus avoir de patrie. D'où la grandeur presque naturelle des exilés.

Trop d'échos et trop de clartés – tels sont les inconvénients d'un séjour prolongée dans la multitude, tandis que *la solitude, c'est le silence autour de l'âme et la plénitude du regard* – N.Berbérova - *одиночество - тишина души и полнота сознания*. Le regard naît dans l'absence de repères, et l'âme concentrée fait naître de la musique dans les choses vues et silencieuses.

Tous ceux qui *optèrent* pour la solitude sont de piètres repus ; je ne respecte que ceux qui y furent *prédestinés*. Une volonté, lucide et basse, ou une résignation, obscure et haute.

Le désespoir d'ici-bas et l'optimisme de là-haut proviennent de la même source. Et, dans une vie stagnante, je peux deviner le reflet de mon étoile.

Le regard doit appartenir à l'étoile, ni au chemin ni même aux ruines ; qu'ils soient inondés de désespoir et d'ombres, mon regard doit porter le souvenir d'une lumière, même éteinte. L'optimisme est la *certitude* d'être moins malheureux qu'on ne *croit*.

Ce n'est pas la valeur comprise de la vie qui engendre la peur. C'est l'existence même de cette peur tenace qui suggère le prix d'une vie incomprise.

J'adhère à cette certitude : *un contre tous, tu ne peux pas avoir raison*, et voilà qu'un doute paralysant me gagne : *non seulement tu ne serais pas le meilleur, mais aucune lance ne se croiserait avec la tienne*. Et je finirai par bâtir ma propre arène qui, faute de panaches et de dames, ressemblera de plus en plus à une ruine.

La vie, la vraie, l'indubitable, la cohérente, est la marche et non pas la danse, la récitation et non pas le chant, la douleur et non pas la douceur. Par la consolation on ne peut que détourner la vie de son courant naturel, on ne peut pas la vaincre. Sénèque est trop optimiste : *Il vaut mieux vaincre le mal que de le tromper* - *Melius est vincere illum quam fallere*.

Je ne te verrai plus - toute tragédie se réduit à cela ; mais puisque la réalité perçue ne peut être que devenir, la vie même est tragique, au moins dans l'acte du dénouement, où la fausse lucidité se dissipe. D'où l'intérêt du regard, c'est-à-dire des yeux intemporels, qui contemplent l'être.

La jeunesse – un désespoir, net et plat, et une foi en progrès (sur un axe de valeurs, nouvelles avancées des *bonnes* extrémités, face aux *mauvaises*) ; la maturité – une espérance, vague et noble, et une maîtrise de l'éternel retour du *même* (l'art, devenant vie, voue la même intensité aux axes entiers). La vaste éthique cédant le pas à l'esthétique profonde et à la haute mystique.

Vivre et raisonner sans prémisses - mais c'est le plus précieux de nous-mêmes ! Valéry a tort de voir dans les *conditions* de la pensée le seul moteur d'une écriture noble - les *contraintes* sont plus près du mystère que les présuppositions. Chasser le fiduciaire de notre vie, c'est tout étiqueter, même ce qui est sans prix : *La vie est un mystère qu'il faut vivre, et non un problème à résoudre* – M.Gandhi.

Il est également bête de dénoncer ou de saluer un accord ou un désaccord entre la vie et l'œuvre d'un artiste : comment peut-on mettre côte-à-côte un bruit et une musique ? À moins que l'œuvre se réduise aux tableaux statiques ou cadences mécaniques.

Des preuves et des vérités n'ont pas grand-chose à apporter, pour appuyer nos choix les plus vitaux, qui relèvent de la foi, des croyances, de l'intuition, bref - du goût, c'est-à-dire du *pari* pascalien.

Il est certain que la première bestiole monocellulaire contenait déjà l'algorithme qui menait au miracle de nos cinq sens physiologiques, d'épines des roses ou du hérisson, de coloration des fleurs et des papillons. Aucune théorie évolutionniste n'apporte la moindre explication de tous ces miracles. Aucun modèle statistico-biologique ne peut étaler l'évolution réelle sur l'échelle de ces quelques misérables milliards d'années. Et je ne parle même pas de nos trois facultés divines – le Bien, le Beau, le Vrai, vrillées dans notre conscience d'une façon fascinante et inexplicable.

Tant que l'ignorance et le doute, divers et variés, ravageaient les hommes, leurs vérités furent souvent différentes. Avec le savoir consensuel, presque toutes les vérités devinrent aujourd'hui communes et même triviales. Et même les mensonges, jadis personnels ou poétiques, sont maintenant

prosaïques et collectifs : *Si, au moins, leurs mensonges étaient à eux-mêmes* - Dostoïevsky - *Хоть бы врали-то они по-своему*.

L'homme devint inventaire mécanique des vérités et des certitudes courantes et non plus *dépositaire du vrai, cloaque d'incertitudes* - Pascal. Distributeur du vrai, torrent de certitudes - tel est-il aujourd'hui, porté par des courants mercantilo-écologiques.

Pour le langage commun, je suis en permanence dans le faux (dans ces écarts, qui sont à l'origine de mon propre langage). Si je me moque des autres, cette moquerie concerne la rectitude et la certitude de leur marche vers un vrai sans éclat. Bref, je suis l'exact opposé de l'homme d'esprit, tel que le voit N.Chamfort : *Il est dans le vrai, et rit des faux pas de ceux qui marchent à tâtons dans le faux*.

Une étrange attirance qu'exerce le mot *vérité* sur ceux qui n'ont jamais pratiqué la logique. L'inertie verbale dictant le choix de leurs mots, ils portent une vague conscience de proférer à chaque instant des contrevérités et ils nomment *vérité* ce béat et fantomatique contraire du mensonge.

Une mauvaise conscience (la honte) est une vraie conscience (morale) ; une bonne conscience est toujours une inconscience (spirituelle).

Ce n'est pas la boue des autres qui me souille, dès que je me plonge en foule, c'est la sensation et la certitude de ma propre impureté. Je dois me débarrasser de l'illusion la plus pernicieuse, qui associe la solitude à la pureté. La pureté, c'est le dépassement des choses, des actes, des pensées, des mots, de ce qui m'apporte l'intellect, pour vivre la béatitude du cœur ou la hauteur de l'âme.

La part du doute ou de l'assurance ne dit rien sur la qualité de ma vie, puisque c'est la part du rêve qui en est le premier critère, et le rêve peut s'incruster aussi bien dans le doute que dans l'assurance. Les absurdistes ou phénoménologues ne voient qu'une facette de la vie : *Vivre, c'est vivre dans la certitude* - Husserl - *Das Leben lebt in der Gewissheit*.

Suivre ses clairs intérêts, maîtriser ses passions – telle est l'attitude de la multitude, aujourd'hui ; mais ce sont, respectivement, les définitions même du mouton et du robot, qui acquièrent, ainsi, leur misérable *liberté*, nette et froide.

Seuls les impacts sur nos sens sont immédiats ; il n'existe pas de connaissances immédiates, que l'orgueilleux philosophe accorde à la populace, en s'affublant lui-même de connaissances métaphysiques, transcendantales, ontologiques ; celles-ci sont présentes, et au même degré, chez n'importe quel bouseux, qui les traduit dans une praxis visible, tandis que l'écolâtre les enveloppe d'une poïesis illisible. La bonne philosophie est morte à cause de ces innombrables chaires de philosophie, d'où sortent des zozos, se distançant des moutons illettrés, pour devenir eux-mêmes des robots programmés.

Les beaux esprits sont les seuls à agrémenter l'inexistant, en le rendant fabuleux ; il restera donc immaculé d'attouchements de goujats. L'existant, lui, le commun, connaît des fortunes diverses. *Seul le commun est fabuleux, lorsque l'effleure une main de génie* - Pasternak - *Сказочно только рядовое, когда его коснётся рука гения*.

Tout le monde pense qu'imiter l'avis de la foule est une bêtise ; peu se doutent que faire ou penser exactement le contraire est encore plus bête. L'immense majorité des questions vitales sont d'ordre secondaire, et la

plupart de réponses, que la multitude leur apporte, sont justes, car fondées sur l'expérience. En revanche, la foule n'a jamais raison dans les questions essentielles, où ce qui compte n'est pas l'expérience collective mais le goût individuel.

La caverne de Platon et le souterrain de Dostoïevsky nous apprennent la résignation ; le premier – devant les limites humaines, le second – devant les limites divines.

Le hasard n'existe que dans le vivant où il est équivalent de la liberté ; la nécessité ne loge que dans l'inerte. Pour décrire, rigoureusement, le mouvement de la matière inerte, on a besoin de trop d'équations ; par économie, on simplifie le modèle jusqu'aux tableaux probabilistes, où, par abus de langage, on désigne par le mot *hasard* des schémas statistiques approximatifs.

La solitude involontaire me comble de mystères ; l'échange volontaire avec les autres me vide de mes convictions. La solitude est une bonne contrainte, m'éloignant des questions flagrantes de mon soi connu et me rendant attentif aux réponses énigmatiques de mon soi inconnu.

Il y a un mysticisme d'impuissance, partant de l'indétermination des limites, et un mysticisme de puissance, que j'appellerais nihiliste, et qui consiste à me reconnaître Ouvert et à tendre, malgré tout et en deçà du soi inconnu, vers mes frontières, qui ne m'appartiennent pas, mais savoir, que, au-delà, le monde est fermé, pouvoir m'y basculer et atteindre ce qui, pour le soi inconnu, fut étranger, divin ou simplement inaccessible.

Il y a toujours d'irréfutables raisons de désespérer et aucune bonne raison pour l'espérance. Pourtant, la sagesse de la vie consisterait à désespérer sans effet et espérer sans cause.

Le nihilisme éduque la fierté, le scepticisme flatte l'orgueil.

L'affaiblissement de nos certitudes n'est nullement tragique, il est plutôt bénéfique pour notre humilité. En revanche, il faut craindre l'affaissement de nos rêves. Les déceptions ravagent les affairés arrogants ; l'espérance ranime les rêveurs purs.

L'Incertitude dans l'Action

Pour ne pas élargir l'action, il faut la flanquer de doutes, geôliers sourcilleux. Élaguer tout ce qui est saillant, dans l'action, n'en attendre qu'une forme dictée par un goût non végétal, pour que s'y nichent des reptiles tentants ou des volatiles chantants. Laisser brumeuses ses sources, ne pas extorquer aux fruits ce que refusaient d'avouer les fleurs.

Il faut vivre à la frange, à la périphérie de toute clarté, dans un exil en demi-teinte, et laisser l'action végéter au centre. Donc, l'*actio-centrisme* est, au second degré, une attitude juste.

Il faut entrer dans l'action avec une triple résignation : 1. l'aléa des actes trahira la pureté des intentions, 2. une part de malice se glissera fatalement dans tout acte, 3. le remords ou la honte t'attraperont à la sortie de tout acte. Une seule certitude, et te voilà un monstre. Ou bien on peut se contenter d'une méta-résignation : aucun principe de la vérité ou du bien ne peut s'identifier avec un acte.

Sans tentation vaincue, le sermon d'abstention est scandale. Le succès de l'acte, suivi de l'indifférence pour ses fruits, est cette tentation surmontée, créant un vide salutaire du côté du sacré. Du manque de sacré, de lumière, naît le pauvre message, qui ne peut s'écrire qu'en clair. *La lumière, c'est agir, ne pas se contenter de sa plénitude* - G.Benn - *Licht ist Handeln, in seiner Fülle nicht zu überstehn*.

L'action, qui s'imagine claire ou pure, doit être flanquée d'un pessimisme noir ; à l'inaction sied la compagnie d'un vigoureux optimisme ; la pensée

vivante se nourrit d'un équilibre stylistique entre le pessimisme et l'optimisme. C'est très loin de : *penser avec pessimisme, agir avec optimisme* - H.Hesse - *denken mit Pessimismus, handeln mit Optimismus*.

L'homme désire ; à un moment donné, au lieu de continuer à désirer, il se met à agir : par la parole, par la raison, par le muscle ; la discordance entre le désir et l'acte, très rapidement, devient flagrante ; dans cette banale platitude, où il n'y a ni dissimulation ni aliénation ni refoulement, la psychanalyse prétend découvrir des gouffres d'inconscience. Imposer un sens à ce qui en est dénué, dénicher un sens paillard dans ce qui n'est que criard - deux démarches d'un même charlatanisme.

Ce qui me conforte dans mon goût des phrases sans action, c'est la détermination de tous les autres de suivre l'action sans phrases.

Les plus belles idées comme les plus beaux sentiments ne nous charment qu'*irréels* ou *inaccomplis*. *Le communisme, c'est l'humanisme réel, accompli* - K.Marx - *Der Kommunismus ist der wirkliche, der vollendete Humanismus*. L'humanisme, passé dans la réalité, devenu *humanity in action*, crève comme crève l'amour entraîné bon-gré mal-gré vers l'action ; le christianisme creva d'accès du réel froid dans son chaud verbe (et tu aurais dû garder le titre de *Catéchisme communiste* de ton *Manifeste*, - à l'instar du *Catéchisme positiviste* de A.Comte et du *Catéchèse du révolutionnaire* de ton coreligionnaire russe, - en y ajoutant : *à l'usage des velléitaires*).

Les plus belles des idées conduisirent les hommes aux pires des actes ; le noyau noble des idées est fait d'images musicales, et leur seule expression authentique doit être confiée à l'âme d'artiste et non pas aux muscles d'artisan. *Les idées claires servent à parler ; mais c'est par quelques idées confuses que nous agissons* - J.Joubert – l'artiste parle, en poursuivant des

images et non pas des idées, que celles-ci soient claires ou obscures ; les idées sont aprioriques, pour l'artisan, et apostérioriques – pour l'artiste.

Deux raisons déterminent le choix de nos actions : la mécanique – suivre la voix de l'intérêt immédiat et net, et l'organique – prêter attention à l'appel d'un bien, vague et distant. L'inertie du nécessaire ou la liberté du possible. Et la liberté s'avère dans un non au mécanique gravitationnel, suivi d'un oui à l'organique ascensionnel – la liberté est toujours dialectique, elle est une rupture, un saut, une fuite de la continuité.

Avoir rougi sur la scène des actes, sous des yeux moqueurs du rêve, à défaut de nous rendre acteurs, nous colle à la peau la marque d'une théâtralité, indélébile ni dans l'être ni dans le paraître.

Les crédules font autant de mal que les *méchants*, mais ils s'imaginent que certains acteurs, dont eux-mêmes, seraient épargnés par la contagion du mal, qui frappe toute action.

Dans l'action, c'est la part de mon regard qui en détermine la liberté et la noblesse. Les phénoménologues ne veulent pas accorder au regard son rôle déterminant ; d'après eux, toute la nature de ma visée est dictée par et comprise dans la chose visée ; heureusement, l'un de leurs adeptes finirait par adopter l'attitude contraire, beaucoup plus vivante : *Farouchement résolu, mais je ne sais pas à quoi* - K.Jaspers de Heidegger - *Unheimlich entschlossen, weiß aber nicht wozu*.

Tout homme, doué de conscience dans les deux sens de ce mot, arrive à trouver de l'indignité dans toute action ; si, en plus, l'homme est bête, il se met à chercher à l'action une source ou un ressort, sous forme d'une idée indigne ; c'est ce que fait, maladroitement, Dostoïevsky, chez qui des idées

loufoques et superficielles accompagnent des états d'âme tout-à-fait véridiques et profonds, et surtout, présentés d'une grande hauteur de vue ; c'est pourquoi Dostoïevsky est sage, sans être intelligent.

L'action endort la conscience ; rien n'éveille la conscience comme le regard - Goethe - *Der Handelnde ist gewissenlos ; Niemand hat Gewissen des Betrachtenden*. Dans ce cas, il faut peut-être réhabiliter l'action, puisque la vraie conscience n'est pas celle qui lève le voile mais celle qui rêve la voile. Le regard est le souffle, qui est la raison de la voile.

Tout engagement barre l'espérance de tant des moi en puissance - Byron - *In commitment, we dash the hopes of a thousand potential selves*. Et si le moi se traduisait mieux dans mes hésitations et abstentions que dans mes prises de position ? Shakespeare : *Nos doutes nous trahissent* - *Our doubts are traitors* - le comprit bien : notre soi le plus proche et le plus secret se cache dans l'indétermination, le soi inconnu.

Ne croyez ni vos paroles, ni celles des autres ; croyez vos actes et ceux des autres - L.Tolstoï - *Не верьте словам ни своим, ни чужим, а верьте делам и своим и чужим*. La méfiance intéressée, face aux paroles, fera jouer la concurrence verbale, la confiance désintéressée en événements en fera chuter le cours.

L'action est une suite d'actes désespérés, qui permettent de garder l'espoir – G.Braque. La discontinuité des inactions sereines permet de l'entretenir.

La vraie vie demanderait un peu de certitudes et un peu d'actions : se vautrer dans la vaine certitude de l'action, ou se réfugier dans une vie imaginaire ? Dans le second cas, très rapidement, on comprend, que la vraie vie est l'imaginaire.

La douceur de la création donne des illusions sur sa valeur absolue - Kafka - *Die Süßigkeit der Produktion täuscht über ihren absoluten Wert hinweg*. Cette douceur tourne, souvent, au cauchemar absolu. La douceur de la réussite, en revanche, donne la certitude de sa valeur, suffisante pour végéter dans le relatif. Imbu d'absolu, je m'enivre de mes déboires.

L'homme de bien est plus soumis au doute que l'indifférent, car la logique du robot ne connaît que des certitudes. La traduction du motif en geste a beau se réclamer de la bonne volonté, leurs verbes ne se déclinent pas sur les mêmes registres et produisent des messages incompatibles, des mélodies qu'il est impossible d'écouter simultanément.

Un geste de bien (si un tel *geste* est possible) est rarement compatible avec l'assurance et la certitude ; il est accompagné, plus souvent qu'une visée franchement maligne, par la confusion et l'hésitation. Le Bien est suspension de notre pouvoir faire.

La seule liberté, digne que je m'y appesantisse, est la liberté noble, éthique, et son volume ne dépend nullement de mes convictions ou de mes doutes : il est égal à la part de la raison, que je suis prêt à sacrifier, pour rester dans le Bien, indicible, intraduisible ni en logique ni en actes.

Pour traiter les maladies, dont nous accable le Mal, le Bien tire d'excellents diagnostics, mais il est vague ou réticent dans les remèdes et finit par ne recommander que le repos de nos bras et l'exercice de notre cœur, sans objet, sans trace extérieure.

Deux attitudes également inacceptables : coller, avec certitude, des étiquettes du Bien ou du mal sur tout geste ou ne pas croire à l'opposition du

Bien et du mal. Agir, c'est labourer ; dormir, c'est libérer. Le besoin de garder secret le Bien n'est que l'aveu de lucidité remarquant une strate du mal dans toute couche retournée du Bien.

Ils pensent, que le mal vient de la faute, tandis qu'il vient beaucoup plus souvent de la certitude d'être immunisé contre elle. L'innocence ou la perfidie produisent le même taux de forfaits (les premiers passant du rêve à l'acte, les seconds dotant l'acte - de rêve). *Justifier à moi-même mes propres actions - dernière infirmité du mal* - Byron - *To justify my deeds unto myself, the last infirmity of evil*.

Ils attribuent aux autres la volonté de faire le mal et se bercent de la certitude de ne pas vouloir en faire eux-mêmes. Des *âmes malivoles* (Rabelais) n'existent pas. Le mal est dans la fusion même du vouloir et du pouvoir (appelée souvent - ô ironie ! - le devoir), et l'ultime chance du Bien étant une barrière étanche entre eux.

Misérable ! - si tu penses pouvoir choisir entre le Bien et le mal, comme on choisit entre le respect et la violation d'une loi, et que tu prétendes ainsi accéder à la liberté, - tu n'es qu'un esclave d'une raison sans cœur.

Les actions, censées bonnes, sont souvent plus ambigües et troubles que d'évidents vices ou péchés ; Dieu serait donc plutôt bon, et ce serait l'homme qui inventa le Malin.

Plus mes pensées, plutôt que les actes, s'occupent du Bien, plus malheureux je serai. *Ce qui procure le bonheur, c'est de posséder la science du Bien et du mal* - Platon. Il faudrait assigner la bonté à sa résidence naturelle – le cœur (muni d'une créativité, il devient âme). Laisser la pensée - désincarnée. Ainsi j'éviterai d'être le mouton de chair ou le robot de chaire. Le cœur en

proie au doute ne doit pas céder au cerveau en quête de certitudes. Le possessif cérébral évince le captatif cordial. La douce ou amère faiblesse des rythmes ne doit pas se muer en force insipide des algorithmes. La science s'inculque et la pensée fuit. À moins qu'on ne fasse que viser sa cible, sans lâcher de flèches : *La philosophie devrait ne viser que la science du Bien et du mal* - Sénèque - *Scientia bonorum et malorum, quae sola philosophiae competit*. Une bonne gymnastique, pour se préparer aux chutes mal amorties et à la honte des pas trop sûrs.

Le Bien, ce ne sont pas de petites étincelles, aisément éteintes par de fausses opinions (Cicéron), mais une lumière inextinguible, que n'obstruent que les actions, projetant des ombres d'opinions, infidèles et vraies.

L'étroitesse de la gamme du doute explique la prolifération des consciences tranquilles. Le soi connu, le terrestre, se calme en s'interrogeant : *mes réalisations, m'approchent-elles de mes ambitions ?* Le soi inconnu, le céleste, est déchiré par le dilemme : *suis-je un dieu ou une canaille ?*

Parfois il ne nous appartient pas de maîtriser les instincts sombres, mais les bonnes actions sont toujours à notre portée - Pasternak - *Нам иногда неподвластны тёмные инстинкты, но добрые наши поступки всегда в нашей власти*. Pourtant, c'est l'obscure sensation de contraintes vaincues qui nous rapproche du Bien, tandis que la certitude de suivre une loi mène presque toujours vers l'indifférence, synonyme du mal.

Est Bien ce qui donne plus de réalité aux êtres et aux choses, mal ce qui leur en enlève – S.Weil. Ce qui suppose que le chemin, qui mène à la perfection, soit droit, ce qui messied à mon doute capricieux. Mais peut-être s'agit-il là d'une modulation de chemins obliques ? Le Bien serait-il parfaite et droite impuissance ? *Diable, c'est puissance oblique* - Alain.

La clarté est une condition de toute action, c'est pourquoi je m'en méfie. Les plus belles choses ne se manifestent qu'à l'ombre. La fugacité des intentions du sage naît de la multiplicité des langages, qui les habillent. La certitude du sot - du langage grégaire et unique, où le mot-à-mot aboutit aux gestes aussi sans détours que ses motifs de départ.

Il faut reconnaître : l'éternel retour, pourtant incontournable, est un cercle vicieux. Pour un regard, qui navigue entre la profondeur et la hauteur et arrive à ce constat désabusé : fixer des commencements ou des fins, au lieu de les supposer ineffables, ne fait qu'abaisser nos trajectoires. Et le mythique recommencement archétypal, l'écho du sacré dans l'acte, ne tient jamais ses promesses.

Nous connaître, c'est connaître notre âme, mais celle-ci est exposée au souffle d'un esprit supérieur, dont tout contact nous est interdit, - celui qui dit se connaître ne connaît que ses glandes. Ou, au mieux, ses muscles : *Ce que je connais de moi-même est ce qui prend part à l'action* – H.Bergson - c'est-à-dire une misérable surface de ma face invisible dont la profondeur m'est interdite et que seule réinvente la hauteur de mon âme.

L'origine du nihilisme, de la poésie et de la philosophie : ce qui est le plus urgent à faire n'est pas faisable ; ce qui est le plus brûlant à dire est indicible ; ce qui est le plus profond se déracine si facilement. Un seul refuge, devant ces défaites, - la noblesse d'une hauteur hors toutes coordonnées morales, verbales ou mentales.

L'absurde a bonne presse chez les bavards, surtout depuis qu'on perdit tout sens du mystère. Choisir le mystère *seul* est aussi choisir l'absurde. Le vrai choix est double : le premier porte sur la forme de notre trajectoire - un

cycle de l'éternel retour (mystère, problème, solution, mystère) ou une ligne droite (le savoir, la maîtrise, l'avoir) ; le second - la place (récurrente ou fuyante) du mystère dans la trajectoire. Se vouer à l'inaccessible, c'est accepter son mécompte dans l'accessible ; mais *ce n'est qu'en tentant l'absurde qu'on devient capable de dominer l'impossible* - M.Unamuno - *sólo el que intenta lo absurdo es capaz de conquistar lo imposible*.

J'ai beau m'évertuer en inventant du possible, je n'arrive jamais à la profondeur du nécessaire divin ou à la hauteur de mon propre suffisant. Il faut inventer de l'impossible, pour atteindre à de la grandeur.

Ils s'enorgueillissent de la coïncidence entre leurs dits et leurs faits, mais *c'est être bien borné que de penser une chose et d'en dire - la même !* - M.Guénine - *Какая это ограниченность - думать одно, а говорить - то же самое !* Dire, et découvrir par la même qu'on pense, est plus précieux et rare.

Tous aimeraient donner à leur regard un sens ascensionnel, mais c'est l'inertie gravitationnelle qui le replonge dans la platitude. Réussir à créer l'état d'apesanteur, c'est réussir à munir mon regard de la seule dimension noble, de la hauteur. *Le regard, au-dessus du monde, est le seul, qui saisit le monde* - R.Wagner - *Der Blick über die Welt hinaus ist der einzige, der die Welt versteht* - bien qu'il s'agisse de chanter et non pas comprendre le monde. *Quand le regard ne suffit pas, la bouche est de peu de secours* - F.Grillparzer - *Kann der Blick nicht überzeugen, überred't die Lippe nicht* - fais de ta bouche un regard !

Plus le monde m'est clair, plus je m'éloigne du bien. L'incertitude m'attache à la terre et fait germer des grains de la pitié. L'homme sûr laboure le quotidien et sectionne les racines séculaires. L'homme dubitatif se noie

dans le jour de ses gestes, pour faire surnager la nuit de ses rêves. Il est toujours trop tard de se réveiller, la pierre au cou ou le rouge au front.

Le constat est ennemi juré de la poésie. La poésie est le refus d'attacher les meilleures images aux heures et aux tables d'événements. *Rester dans l'incertitude et le mystère, sans fouiller les faits* - J.Keats - *Being in uncertainties, mysteries without reaching after facts*.

Étranges étiquettes - *inutile et incertain* - que Pascal attribue à Descartes, tandis que celui-ci n'est justement qu'utile et certain. Comme ce lourdaud de Spinoza bourré de connaissances pratiques et traité par Voltaire de *subtil et creux*.

Il y a deux types de raseurs de plume : qui narrent respectivement ce que font les terrestres ou ce que feraient les extra-terrestres - les moutons ou les robots. Pourtant, il y a tant de belles choses humaines qui n'existent pas. *J'écris au sujet de ce que je n'ai ni vu, ni éprouvé, ni appris d'autrui, et en outre de ce qui n'existe en aucune façon et ne peut absolument pas exister* - Lucien. Enfin quelqu'un, qui veut, qu'on aperçoive, lise ou devine son visage mystérieux (le regard - je suis ! - intemporel), plutôt que les choses vues (*varia a me cogitantur - que de choses je comprends !* - a posteriori), problématiques ou résolues (*cogito - je comprends !* - a priori) !

En philosophie, il y a des hautains du commencement, des profonds de la finalité, des plats du parcours – privilégiant le naître, l'être ou le (ap)paraître. Le concevoir du *cogito*, le fonder du *sum*, le propager du *ergo*.

L'incertitude idéale serait à la fois grande et faible : *Quelle plus grande faiblesse que d'être incertains, quel est le principe de son être et quelle en doit être la fin ?* - La Bruyère. Seuls les esprits les plus forts peuvent se

permettre de cultiver cette noble faiblesse ; les certitudes des faibles, sur ce sujet, relèvent non pas de *principes*, mais d'une pitoyable doxa.

Se moquer des oracles delphiques, de *Deviens ce que tu es* - Pythagore et Pindare, de *Sei was du bist* de F.Schlegel, de *Werde was du bist* de Nietzsche - s'inventer en toute occasion (*entwerden*) - *se piper soi-même* (Pascal). Sois ce que tu deviens (ce que fait de toi ta plume) !

Connaître (c'est-à-dire représenter) est ambition de l'artisan. C'est savoir (c'est-à-dire se sentir porteur des idées non-représentées) qui est désir du sage et de l'artiste ! Donc, chercher à faire connaître aux hommes ce qu'ils savent, c'est enguirlander l'artisanat (la transpiration) et non pas l'art (l'inspiration).

Fidélité à l'inconnu, sacrifice du connu - quand c'est la même chose, on atteint et la sagesse et la noblesse. Les autres vivent de la fidélité au connu et du sacrifice de l'inconnu.

La modernité offre de plus en plus du nouveau et de moins en moins – du rare. Multiplication de quantités, soustraction de qualités. Tout part et s'appuie sur le connu ; l'inconnu n'effleure plus les cerveaux robotisés. Personne ne descend plus *au fond de l'inconnu, pour trouver du nouveau* - Baudelaire – puisque personne ne s'élève plus, pour chercher du beau.

Il y a autant d'idées de l'être que d'idées du devenir, exprimées dans un langage de monotonie logique ou dans un langage événementiel, de rupture. Une cohérence ou une déshérence. Décrire, par un libre arbitre, un univers ou en créer, en liberté, un nouveau. Une intelligence ou une audace. L'universalité ou l'exception. Mais la seconde tâche est impensable sans la première. Le meilleur mouvement naît de la maîtrise de l'immobile.

Le bavard s'imagine qu'en décrivant les frontières du pensable, il dessine ou évoque, en même temps, celles de l'impensable ; mais ces deux sphères ne se touchent jamais ; aucune trajectoire finie n'effleure l'infini, qui se définit non pas par un mouvement réel, mais par un processus virtuel, celui qui fait gagner Achille sur la tortue.

C'est parce que peu de choses sont nécessaires au délicat, que ses possibles surabondent, et les dégrader au rang des impossibles, c'est-à-dire améliorer les contraintes, est plus noble que les promouvoir, banalement, en réels, pour avancer vers un but.

Les visages, les actes, les pensées des autres m'apprennent presque tout sur ce qu'est mon soi connu ; ils ne m'apprennent presque rien sur mon soi inconnu. Et même moi-même, j'ai beau interroger ce dernier, je n'entendrai jamais de réponses intelligibles ; il se réduit aux questions, dans un langage musical, qui surgissent au fond du silence de mon âme, pour la bouleverser et s'évanouir. *Troublé par le mystère, ton esprit, en se cherchant, se fuit* – F.Schelling - *Der Geist, der, wunderbar getäuscht, sich selber suchend, sich selber flieht*.

Le doute est un but minable, mais un moyen efficace. *La foi me fait avancer, et le doute déblaie mon chemin* - M.Prichvine - *Иду вперёд силой веры, а путь расчищаю сомнением* - et si, de plus, ce chemin était pourvu de bons garde-fous des contraintes, j'éviterais même qu'il devînt sentier battu.

On ne sait pas si l'imagination crée plus qu'elle n'imite. Toutefois, il vaut mieux imiter une main invisible que créer des choses trop lisibles. Pour comprendre que l'original n'existe jamais, on a besoin d'avoir feuilleté tant d'images inventées, libres.

Le visage de ceux qui proclament, doctes, se chercher est, d'habitude, déjà une copie en dur d'un prototype grégaire ; ils cherchent des *finalités* sur des sentiers battus ; le vrai, le grand, le mystérieux soi ne se manifeste que si l'on fuit son soi visible, sans craindre les impasses, et ne vit que des commencements, des amorces, les pieds en paix et le regard en feu.

Les sentiers battus sont perçus comme des accès directs aux choses, tandis qu'on voit en toute métaphore - une obliquité. Mais on doit munir les détours, temporels et créateurs, - de la haute intensité du retour éternel du même, pour que l'accès soit vécu plus profondément que la chose même.

Quand j'ai le courage de constater, que ce qui est le plus précieux pour mon regard est tout simplement invisible, je comprends, que rien - ni les images, ni les idées, ni, encore moins, les actes - ne puissent le dissimuler ou le défigurer ; je m'identifierai avec la matière et avec l'instrument, et je me fierai à mon talent, solidaire de l'invisible. Les sots, évidemment, ont le risible privilège de *voir* l'invisible : *Bienheureux les pauvres en esprit – ils verront Dieu*.

De haute lutte, ils atteignent à la basse sérénité ; je m'agrippe à mon haut vertige, dû à mes basses résignations.

Je fuis le Dit et le Fait, je poursuis le Dire et le Faire. Les premiers sont trop près des solutions, pour les mélanger aux mystères des seconds. *Je sais bien ce que fuis et non pas ce que cherche* - Montaigne.

La volonté de l'éternel retour est une réaction au néant des finalités, proclamé par le mauvais, le téléonomique, nihilisme, mais elle se réalise dans le néant des commencements, ce bon nihilisme, cette recherche de

l'impulsion initiale et initiatique, puisque la vraie source détermine le rythme ou l'intensité du fleuve anti-héraclitéen. *Le fleuve se reverse toujours en lui-même ; et toujours vous entrez dans le même fleuve, vous, les mêmes* - Nietzsche - *Der Fluß fließt immer wieder in sich zurück ; und immer wieder steigt ihr in den gleichen Fluß, als die Gleichen*.

L'âme n'a pas de secrets, elle peut avoir des mystères. Plus mon geste tente de les dévoiler, plus je doute de leur existence.

Les contraintes éliminant l'inessentiel, on touche à l'être, on aboutit au concentré, à la maxime, au regard ; la poursuite du but me réduit au devenir fluide, à la présence de pinceaux dans mes tableaux, à la fonction seulement visuelle. *Il faut tout d'un coup voir la chose d'un seul regard, et non pas par progrès de raisonnement* - Pascal.

Deux traitements possibles du bruit que nous recevons du monde : soit nous l'amplifions par nos buts (dans la platitude), soit nous le transformons par la puissance de nos moyens (dans la profondeur du savoir) ou par la noblesse de nos contraintes (dans la hauteur de la musique). Homère : *les dieux savent tout, et nous, nous n'entendons que du bruit* - ne va pas assez loin.

Les vertus horizontales de la simplicité en pensées, sans grandeur, conduisent à l'authenticité en actes, sans saveur. *La simplicité et la platitude sont un gage de l'authenticité ; à l'opposé de la saveur dont l'intensité est condamnée à s'user* - Confucius. La platitude inusable préservera mon soi, connu et authentique, mais mon soi inconnu, imposteur et savoureux, ne se manifeste que par l'intensité !

Au bout de son chemin, l'homme découvre des contraintes, plus éloquentes que les buts, et des regards, plus enthousiasmants que les choses vues. Bien

que sa substance se réduise aux relations, le sujet qui regarde rend secondaire l'objet regardé. *L'homme cherche à oublier où le chemin conduit* - Héraclite – pour s'identifier avec son premier pas, accomplis sous le signe des contraintes, créées par lui-même.

Que nous scrutions un livre d'histoire, notre savoir ou notre mémoire, exposé en mots, tout *fait* subit les écarts, dus à notre style, notre imagination, notre ironie ou nos filtres. Donc, opposer les faits aux abstractions n'a pas beaucoup de sens, puisque l'ennemi du fait ne peut être que quelque chose d'insignifiant ou idiot, dans le genre du mensonge, des élucubrations ou de l'ignorance. Et lorsqu'on n'a pas d'adversaire de taille, on n'a pas de valeur propre non plus. Donc, arrêtons de glorifier les faits (et les choses) et préoccupons-nous des images (et des mots).

Je deviens nihiliste non pas parce que les fins manquent, mais parce que je reconnais leur insignifiance à côté des commencements que j'invente, des contraintes que j'érige et de l'élan qui en résulte.

Je constate, que toutes mes actions ou pensées dégringolent dans la catégorie des platitudes, dès que je leur trouve une justification, d'où mon dévouement exclusif aux commencements indéfendables, irrationnels, injustifiables. Le poète, et donc le philosophe, ne crée que dans l'injustifiable, ne console que l'inconsolable, ne boit qu'aux sources introuvables.

Personne avant moi ne connaissait le droit chemin, le chemin qui monte - Nietzsche - *Niemand wusste vor mir den rechten Weg, den Weg aufwärts*. Au Sinaï et au Golgotha, d'autres spécialistes de voiries prétendirent à la même exclusive. Les chemins ne servent qu'à ceux qui marchent ; pour la danse que tu proposais conviendrait plutôt une scène, dans la hauteur d'un théâtre

en ruines, mais sous les yeux d'un Spectateur, qui en commande la musique. Ailleurs, tu disais mieux : *Les faibles suivent le droit chemin, les héros suivent les hauteurs* - *Die Schwächlinge gehen den geraden Weg, die Helden gehen über die Gipfel*.

Tous ceux qui se trouvent sur la scène publique se voient en victimes de calomnies, de complots, d'incompréhension, de cautèle. Vu d'un peu plus près, toutes ces véhémences se réduisent aux peccadilles de date, d'adjectif, d'hypothèse. Les purs rêvent de haute opacité tourmentée, seuls les transparents nagent dans la plate clarté, aux ondes microscopiques.

Les hommes d'aujourd'hui s'agitent dans la certitude, se reposent dans le doute, s'oublient dans l'erreur. Je m'agite dans le doute, me repose dans l'erreur, m'oublie dans la certitude. Dieu s'agite dans l'erreur, se repose dans la certitude, s'oublie dans le doute. La certitude, lieu idéal pour faire des sacrifices. Le doute, moment idéal pour être fidèle.

Aujourd'hui, avoir le courage de ne pas être au courant de certaines évidences sociales est souvent le seul moyen d'échapper à la contamination par le conformisme ; comment ne pas ricaner devant le suranné : *sapere aude* ! En plus, ce siècle d'inerties oublie, que la devise complète fut : *sapere aude, incipe* ! Le goût des commencements et des finalités s'efface, au profit des mornes parcours robotiques.

L'inertie l'emporta sur les contraintes, dans les affaires des hommes. L'inertie prise pour geste naturel, et la contrainte étant rejetée par le goujat, qui s'imagina libre. *Peu d'hommes sont capables de distinguer entre la liberté de spontanéité et la liberté d'indifférence* - D.Hume - *Few people are able to see the distinction between the liberty of spontaneity and the liberty of indifference*. Seule la première a cours aujourd'hui ; l'instinct, qui l'oriente,

est câblé si profondément, qu'on ne s'aperçoit même plus, que c'est un instinct moutonnier. Devant des causes si criardes et des effets si opaques, qui oserait encore la noble indifférence, ce scepticisme *mitigé*, opposé au scepticisme a priori (Descartes) ou au scepticisme a posteriori (l'Ecclésiaste) ?

Arrivent de nouveaux barbares, forts de leur intelligence et horribles par leur absence de contraintes. Ils ont la maîtrise des moyens et la certitude des buts, ce qui suffit à l'intelligence calculante, pour ne pas glisser vers l'intelligence méditante.

Spontanément, on a de la sympathie pour celui qui refuse toute objectivité et s'extasie devant des tableaux peints par la seule subjectivité libre et déchaînée. Mais, ensuite, vient l'heure du bilan ; et l'on constate, dans les deux camps, le même taux de lieux communs et de trouvailles ; et l'on comprend, qu'à part le talent, rien ne prédispose à l'intelligence, la liberté et la créativité. Peu comptent les axiomes, c'est la première suite, le premier pas et le maintien de son émotion initiale qui détermineront ton envergure.

Deux cultes opposés, celui du centre et celui du premier pas. Le centre dont tout s'éclaire et rayonne ; le premier pas naissant dans une troublante obscurité. Le centre, le problème de l'équilibre et de la paix. Le premier pas, le mystère des ruptures et de l'inquiétude, l'attirance de mes frontières inaccessibles, l'acceptation d'être un Ouvert. Mon soi inconnu hante mes limites ; son hypostase articulée investit mon centre.

Deux sortes d'hommes : ceux qui croient, qu'un geste ou une réflexion expriment leur fond, et ceux qui s'avouent intraduisibles. En langage de l'âme, seul le visage est et la lettre et l'esprit et le tableau. Mais je ne prouve son *authenticité* et grandeur qu'en *inventant* un masque monumental : *La*

folie des grandeurs est un masque de l'homme, qui se désespère de soi-même - A.Schnitzler - *Größenwahn ist die Maske eines Menschen, der an sich selbst verzweifelt*. Et Nietzsche serait frappé de folie, puisque, un jour, il crut en soi-même : *Accordez-moi la folie, afin que je finisse par croire en moi-même !* - *Gebt Wahnsinn, dass ich endlich an mich selber glaube !*.

L'impensable et l'indicible nous sont plus proches que toute action, tout discours ; paradoxalement, c'est le triomphe suprême du mot, la poésie, qui nous en apporte la certitude ; la poésie serait une voix, qui fasse sentir le silence de Dieu. Sacrifices et fidélités en apportent d'autres preuves.

Les vrais commencements consistent surtout dans l'élan vers une limite humaine inaccessible, indicible, inévaluable ; être ouvert, c'est être homme des commencements, être celui qui comprend, que tous les pas suivants n'apportent rien à l'élan initial et ne nous rapprochent pas radicalement de nos limites. *Surface limite externe – et lois internes* - Valéry – belle définition d'un Ouvert, dont l'élan interne vise son horizon inatteignable et beau !

Dieu et le diable nous font la même promesse ; la seule différence est qu'ils ne visent pas la même altitude – G.Thibon. Tant et si bien Dieu tient parfois la promesse du diable et le diable renie la promesse de Dieu, sans que je m'aperçoive de la supercherie. Dieu prônerait l'action et le diable - sa récompense ; même en inversant leurs rôles, l'alternative protestante - ne pas prendre en considération mes bonnes œuvres, mais le Dieu du boniment - ne nous éclaire en rien.

La cause, pour laquelle on s'engage, *delo*, en russe, c'est-à-dire *action*. On comprend pourquoi le Russe, immunisé contre l'action, martèle, qu'il n'existe pas de cause justifiant notre palpitation. On ne prend en sympathie, en Russie, que des causes perdues, désespérées, des défaites annoncées.

Pays de St-Jude et de Ste-Rita. Psychose (psy-cause ?) du doute plutôt que narcose des certitudes.

Le désert croît ? (Nietzsche - *die Wüste wächst*) - tous les prophètes se réfugièrent dans des bureaux ; personne n'étant plus dupe des mirages, tout ermitage doit à la cité son éclairage et son chauffage. L'ère de lucidité ; aucun parvenu, tyran ou poète ne peut plus compter sur : *Le monde veut être dupe, qu'il le soit* - proverbe latin - *Mundus vult decipi, ergo decipiatur*.

Dans la solitude, pour échapper à la stérilité remuante, il faut se repaître de la *méconnaissance* de soi (*contrainte*). Ne pas succomber à la faim de *connaissances* (*moyens*) ni à la soif de *reconnaissance* (*but*). Être soi-même un arbre : *L'arbre est un produit, dans lequel tout est fin et réciproquement moyen* - Kant - *Der Baum ist ein Produkt, in welchem alles Zweck und wechselseitig auch Mittel ist*.

L'action, c'est la vie confiée à l'épiderme. Et comme les pires douleurs logent bien en-dessous, l'action y est un palliatif irremplaçable. Cependant, une vie, à la souffrance anesthésiée, est une opération, qui réussit les greffes de doutes et rate le bon rythme du cœur, qui risque de ne battre que les cadences communes et ignorant sa propre heure.

Celui-là promet de ne relater que la vérité courageuse de ses pulsions les plus abjectes et de ses pensées les plus inavouables, et je m'ennuie avec ses récits, qui ne m'apprennent rien d'exceptionnel, et que n'importe quelle assistante sociale aurait exposés dans les mêmes termes, - je suis au milieu des statistiques. Celui-ci avoue, humblement, que ses mots et ses réflexions ne seraient que des divagations, des masques d'un visage, qu'il ne parvient pas à connaître lui-même, et j'y reconnais des échos d'une même voix, qui me taraude, moi aussi, - je trouve un frère.

Le doute, créateur de belles vérités, entoure la source de ton premier pas. Les vérités-constats sont de mécaniques enchaînements de pas intermédiaires. Le pas transparent devint le seul contenu des trajectoires humaines, ce qui propulsa la vérité calculable au grade d'arbitre unique. Le géomètre se substitua au laboureur et devint le vrai propriétaire des terres fécondes.

Leur but final : enterrer l'errance, et sur des socles des actes, ériger des vérités en bronze. Il est plus passionnant de laisser, derrière nous, des vérités en cendre et des mensonges en feu. *Tous les hommes naissent sincères et meurent trompeurs* – L.Vauvenargues – non, c'est un privilège des créateurs : perroquet à l'aube, chouette – aux crépuscules.

L'espèce humaine hérita de ces ancêtres deux traits sociaux principaux – le besoin de troupeau (pour calmer son inquiétude) et le besoin de reconnaissance (pour calmer son doute). Le seul don divin, qu'elle ne partage pas avec les autres animaux, est l'étincelle du Bien, prenant forme d'une flamme de honte ou d'un incendie d'action.

Le silence est encore plus éloigné de l'indicible que le dit, et les secrets de l'homme ne sont jamais plus glorieux que ce qu'il exhibe. Les faux romantiques sont persuadés du contraire : *Le secret et le silence font la grandeur de l'homme* - Kierkegaard. D'autre part, si l'on voit leur contraire non pas dans les mots souverains et ambitieux, mais dans l'action servile et mesquine, cette relative *grandeur* se justifie peut-être.

La liberté animale et la liberté humaine : la première décide si je *peux* ou pas agir, la seconde – si je *dois* agir. Mais même la seconde ne peut pas m'amener à *vouloir* ou à ne pas vouloir agir. Le désir échappe à la volonté ;

et puisque l'objet central du désir est la caresse – au commencement était la Caresse !

Les Anciens évoquaient un Bien obscur et une vague Vertu, découlant d'une Loi non-écrite, - pour justifier des Actes abstraits indéfinissables ; les modernes partent des actes mercantiles évidents, en les justifiant par le bien et la vertu, codifiés par la loi écrite. Le cœur de l'homme expliquait jadis, démagogiquement, ce qu'est le Bien ; le bien moderne est défini par une législation commerciale démocratique.

Deux lectures, radicalement différentes, du Mal, associé à toute action : la première, par la personne qui en fait les frais, directement ou pas, - une claire souffrance, à cause de l'injustice, de l'incompréhension, de la cruauté ; la seconde, par la personne qui le commet, - une vague honte, à cause d'un inévitable décalage entre ce qui se conçoit comme le fond de son penser, et ce que trahit la forme de son agir. Le vrai Mal est dans cette seconde lecture.

Plus je sais, plus je désespère ; mieux j'ignore, mieux j'espère. Connaissances des parcours ou contraintes des commencements.

L'incertitude entache le commencement, la routine – le milieu, la banalité – la fin. Heureux celui qui sache vivre dans l'incertain ! *C'est le commencement qui est le pire, puis le milieu puis la fin ; à la fin, c'est la fin qui est le pire* - S.Beckett.

La raison n'est pas la seule à dicter les motifs de nos actions : l'esprit en formule les raisons explicites, le cœur en souffle les implicites, et l'âme, chez les créateurs *dans l'âme*, en bâtit la mystique. *Les mythes sont l'âme de nos actions et de nos amours* - Valéry.

Les yeux *lisent* l'horreur et l'absurdité du monde humain ; le regard *imprime* la beauté et l'harmonie du monde divin. Pourtant, c'est le même.

Le révolutionnaire – la clarté de ce qui doit être détruit et l'obscurité de la tâche constructive ; le conservateur – le doute sur l'opportunité de détruire et la recherche de moyens de construire. Mais il faut choisir entre l'enthousiasme et la fraîcheur du premier et l'ennui et l'inertie du second.

Tout croire ou ne croire en rien – deux niaiseries du même acabit ou, plus précisément, une bêtise et une bêtise au carré, car s'appuyer sur un doute n'aide jamais à s'élancer vers le rêve.

Dans l'espace, abstrait et figé, s'incruste l'être ; dans le temps, incompréhensible et limité, se déroule le devenir. L'espace nous effraie et le temps nous tue – d'où la recherche de consolations, pour nos actes trop nets et nos rêves trop diaphanes. L'espace réveille notre intelligence et le temps peaufine notre talent – d'où le besoin de couleurs et de mélodies, le souci du langage. Toutes les bonnes raisons de faire de la bonne philosophie sont là.

Une lumière est émise et, au bout d'un certain temps *t*, sa vitesse canonique, *c*, est mesurée. Mais quelle était sa vitesse à l'instant *t/2* ? On peut continuer de poser cette question, en divisant par 2 la distance, - est-ce que cette question a toujours un sens ? A-t-on jamais mesuré la lumière se déplacer à la vitesse c*/2* ? Bref, comment la lumière passe-t-elle de la vitesse *0* à la vitesse *c* ?

Celui qui se trouve dans l'action se moque de pensées (qu'il ne juge jamais bonnes) ; celui qui se perd dans les pensées, méprise l'action (et croit qu'elle ne peut jamais être bonne). Le second admire les bonnes pensées ; le premier sa vautre dans de *bonnes* actions.

La vie consiste dans le sérieux de l'action ; le rêve prend la forme d'un jeu d'enfants. C'est pourquoi le rêveur cultive l'*illusion*, qui, étymologiquement, voulait dire – *se faire entraîner vers le jeu*.

L'homme libre traduit des actions chaotiques en ses pensées harmonieuses ; l'esclave tente de traduire ses lourdes pensées en son action inertielle.

Avec quel personnage t'identifies-tu davantage - avec ce que tu es (tes actes) ou avec ce que tu vises (tes élans) ? Deux faces de ton soi : le soi connu du comparatif compétiteur ou le soi inconnu du superlatif inspirateur. Le commun ou le grand, l'ordinaire ou le sacré. La connaissance fraternelle du soi connu et sa reconnaissance libre de la grâce du soi inconnu sont à l'origine du sacré (qui est toujours collectif et libre).

Comprendre que dans les motifs, parcours ou finalités de tout acte on peut découvrir de la bassesse ou de la niaiserie devrait te rendre sceptique de la renommée des activistes et narcissique de ta propre passivité.

Paradoxe à accepter : vouer le sérieux (et l'indifférence) à ce qui se réduit aux actes responsables et à la clarté définitive ; réserver l'ironie (et l'élan) à ce qui est grand ou noble, mais entaché d'inexistence.

Comme la chiromancie ne dit pas grand-chose sur l'essence de l'homme d'action, la logomancie ne mène pas loin dans l'être d'un homme d'écrit. La première a besoin d'une interprétation fantaisiste ; la seconde – d'une représentation idéaliste.

Le Ton dans l'Art

Une œuvre d'art peut souvent s'appréhender le mieux par la part du doute et de l'ironie qu'on s'efforce d'opposer face au spectre de l'ennui. Quand on ambitionne la possession d'une bonne conscience prometteuse d'un tableau à succès, la maîtrise du pas à pas, empreinte de gravité, est essentielle. Mais quand on traîne avec soi la honte d'une défaite annoncée, on ne vénère que le pas premier et l'on se recueille et disparaît dans l'avant-dernier.

Qu'emporte de nous, le mot, le regard, le geste ? La vie est-elle une traduction libre d'un texte insensé ou la création d'un discours inédit ? Se peut-il que *l'âme n'ait pas de secret, que la conduite ne révèle* - proverbe chinois ? Et si une œuvre n'était créatrice que révélatrice ? Psychologisme transcendantal !

L'art n'est qu'une illusion de plus d'une vie *justifiée* (seul le savoir des sciences mathématisables n'est pas illusion). Cette illusion se dissipe par deux certitudes opposées : la fausse - l'artiste communiquerait avec l'éternité, et la vraie - l'artiste ne vaincrait que les contraintes d'un langage. Et c'est pour entretenir l'illusion ténue, que l'artiste, même l'artiste du souterrain, a besoin du spectateur ou du lecteur.

Jadis, la littérature eut pour but – de nous tendre vers un ciel incompréhensible et non pas, comme aujourd'hui, de nous détendre, de nous vautrer dans un quotidien transparent.

Qui ne voit dans la littérature qu'un moyen juste pour faire entendre ses *idées*, prône la clarté et la vérité. Mais celui qui n'y voit qu'un but

injustifiable est porté vers divagations et déviations. Terrain vague ou vague terrain. Nimbes et diadèmes, ou limbes sans baptême.

Sache distinguer ce qui doit son charme à ses enveloppes et ne cherche pas à le dénuder. N'habille pas ce qui n'est beau que nu.

En dehors de *traduire*, traduire une voix et une langue, qui ne sont pas les miennes, je ne peux pas donner un sens quelconque à *créer*. Être dans l'état de demande de messages (me sentir *ange*), ne pas m'attarder dans celui de la réponse (ce que veut le diable). Poétiser, c'est traduire des messages (voix) cryptiques.

Le don, la hauteur, la technique - trois sources irréductibles de l'art. On flaire le génie, lorsque la source principale reste délicieusement indéterminée.

Le non-art : une lourde préférence donnée à un choix fortuit. Le premier signe de l'art : ce n'est pas le hasard qui dicte le choix ; le second signe : la même maîtrise aurait permis d'intercéder pour un choix contraire.

Chanter le pouvoir de l'art, qui ne fait pas de doute, tout en sachant les limites de mes propres moyens, qui ne sont que doutes.

L'astuce la plus utile pour l'artiste est la rétention du flou, qui entoure tout premier emportement. Dès que celui-ci s'en débarrasse, le message devient extérieur et la fabrication remplace la traduction. Traduction ou imitation, mimesis et poïesis, de l'intensité originelle, tel est le vrai nom de la création. Les épigones imitent les résultats et non pas les origines. La noble mimesis (re)crée ce qui ne fut jamais advenu : en matière, en réflexion, en intensité.

La vraie énergie d'une œuvre d'art provient du sentiment de l'arrêt sur l'avant-dernier pas et du refus d'imprimer le dernier. Comprendre qu'aller plus avant ne serait ni meilleur ni plus précis.

On ne doit écrire qu'étant submergé. Il vaut mieux l'être par un vague besoin de *forme* que par la certitude d'un *fond* net. La forme est en haut, et le fond – en bas. Toutes les profondeurs furent déjà explorées et réduites aux chiffres ; la musique ne peut naître que de la hauteur, de l'arrachement à la terre et par la montée aux cieux, en suivant un *Gradus ad Parnassum* : *En montant - écrire, et en écrivant - monter* - St-Augustin - *Proficiendo scribunt, et scribendo proficiunt*.

Communiquer avec le lecteur, c'est laisser de la place à son regard, à sa perplexité, à son arbitraire. *Grand homme est celui qui laisse après soi les autres dans l'embarras* - Valéry. Ne pas suivre l'inertie, pour aller jusqu'au bout d'une idée, s'arrêter au plus fort d'une tentation, laisser les sons mourir de leur propre éloignement. Les vagues de communion, une fois les fonds bien secoués, ne sont portées que par le vide.

Le cafouillage le plus servile se forme sous la plume ou le pinceau de l'homme, qui crie, en jubilant : *Je suis libre !*. Tant que de nobles chaînes de contraintes ne délimitent pas mon périmètre, je ne peux pas être artiste, au moins en hauteur. La pensée sans frein n'engendre que de l'inertie.

Ce qui est authentique, ou fidèle à l'original : des empreintes du réel, des étiquettes sur le représenté. Mais la création, c'est la traduction en une *autre* langue, une (re)invention libre. L'authenticité, c'est de la servilité. Mais ce n'est pas tout écart qui témoigne de la liberté, et encore moins de la beauté : *En s'éloignant de la représentation littérale, on aboutit a plus de beauté et plus de grandeur* - H.Matisse – heureusement, c'est beaucoup plus incertain.

Ils s'imaginent, qu'il existe une littérature naturelle, aux mots épousant fidèlement les choses, et une littérature déviée, ne guettant que l'élusif et le trouble. Cette *fidélité* béate à un réel dominateur semble ignorer, que les seuls êtres, qui peuplent la littérature, sont des objets à naître, des fantômes demandant surtout, de la part de celui qui crée ce réel docile, - des *sacrifices*.

Ce n'est pas tellement les inepties mêmes des Warhol ou Soulages, qui me surprennent, que l'absence de ricanements et de rires, chez la gent intellectuelle, qui garde un sérieux respectueux et dubitatif devant tant d'idiotie, qui n'est nullement *secrète*. J.Baudrillard fut le seul à oser dire franchement, que *l'art contemporain est nul*.

Le talent, c'est-à-dire mon valoir, et non pas mon ample pouvoir ni le profond savoir ni même mon intense vouloir, qui doit être l'essence, c'est-à-dire la forme de mon opus. *L'art n'est rien d'autre que de ne faire apparaître que le talent* - A.Griboïedov - *Искусство в том только и состоит, чтоб подделываться под дарование*. En revanche, la technique doit y être cachée : *Dans un art admirable l'art lui-même est caché* - Ovide - *Ars adeo latet arte sua*. C'est l'incapacité de chevaucher Pégase qui pousse la piétaille à s'engager sur les chemins battus du vrai, du juste ou du complet. Avec l'artiste, ce n'est pas la bouche sereine qui parle, mais l'âme incertaine : *Chez l'artiste, l'art ferme sa bouche d'homme* - Pasternak - *в искусстве человеку зажат рот*.

La poésie se passe de philosophie, mais la philosophie sans poésie est une nourriture pour rats de bibliothèques. La poésie est un jeu d'alternance d'images et de sens, non susceptible d'être mis en doute, ce qui est le premier pas de la philosophie. Donc, celle-ci n'a rien à dicter à celle-là. La

philosophie, dénuée de poésie, ne s'élèverait jamais au-dessus des statistiques.

Une bonne écriture commence par le déracinement d'une pesanteur héritée, pour planter une nouvelle dynastie de style. L'enracinement se fera par mon dialogue avec mes prédécesseurs : *La lecture rend l'homme complet, le dialogue - prêt, et l'écriture - précis* - F.Bacon - *Reading maketh a full man, conference a ready man, and writing an exact man*, mais l'achèvement et le couronnement ne doivent venir que de ma propre voix.

La technique artistique, c'est l'insertion de nouvelles inconnues dans un portrait ou dans un arbre. Ces inconnues sont des voiles. L'œuvre, complètement dévoilée, ne peut être que squelettique. Comme le lecteur sans ses propres inconnues, se substituant aux variables de l'auteur, n'est que consommateur. *L'art est un dialogue, que nous avons toujours effectué avec l'inconnu* – A.Malraux.

L'écrivain, qui cherche à être compris aujourd'hui ou demain, risque d'être oublié après-demain - J.G.Hamann - *Der Schriftsteller, der eilt, heute oder morgen verstanden zu werden, läuft die Gefahr, übermorgen vergessen zu sein*. Ce n'est pas un risque, mais une certitude. Même pour celui qui est compris et encensé dès aujourd'hui. Les messages, comme leurs échos, qui valent la peine d'être composés ou provoqués, dans la profondeur de la vie, doivent comporter une haute face atemporelle.

La brume est plus fréquente dans le regard que dans les choses ou dans le hasard. *L'art enlève la brume des hasards, qui ne permet pas de saisir immédiatement les choses comme elles sont en réalité* - Schopenhauer - *Jedes Kunstwerk ist bemüht die Dinge so zu zeigen wie sie in Wahrheit sind, aber durch den Nebel der Zufälligkeiten hindurch, den die Kunst hinwegnimmt*. L'art, contrairement à l'artisanat, qui est chanté ici, n'aurait

jamais existé sans cette brume, qui apparaît, dès qu'on enlève les œillères, dont l'esprit accable l'âme.

L'essence de l'art n'est ni dans l'énergie, ni dans le jeu, ni même dans la liberté, elle est dans la révélation du cœur - Pasternak - *Суть искусства не в энергии, не в игре, даже не в свободе, а в сердечной угадке*. Dans l'opacité de sa source on puise la liberté, le jeu et l'énergie.

L'équilibre entre une clarté héritée et un doute porté en propre - l'art se conçoit à deux, et il est inévitable, qu'une part du charlatan ou du plagiaire s'en mêle. L'art de la clarté va jusqu'au dernier pas ; l'art du doute chante le premier et se recueille dans l'avant-dernier. Tout ce qui est définitivement clair, chez l'artiste, est lâche !

Ce qui est le moins évident, dans mes opérations de démontage des clartés, c'est que l'outil utilisé est le plus souvent le mot, et non pas le syllogisme. Le classique croit entendre la voix des dieux et toucher aux vérités éternelles ; le romantique s'enivre du silence des cieux et s'entoure des ombres charnelles. Recherche du mot juste ou du mot-geste.

Le visible est illisible. La tâche d'artiste serait la tentative de traduction de l'invisible en lisible.

Tant d'idées (reçues, utiles, éprouvées), qui simplifient le monde, et si peu, qui le rendent plus beau ou plus palpitant. Les idées saisies sont des chaînes visibles, la création - le miracle d'enchaînements invisibles. La plus profonde simplification est dans la capacité d'invention d'alphabets.

Plus on va et mieux on comprend, que ce n'est ni la part du doute ni la part des certitudes qui déterminent la stature d'un homme, mais bien la qualité

des métaphores qu'il met en jeu, pour faire jouer son désarroi ou son arrogance.

Se fonder sur le *doute* ou se livrer aux *critiques*, est signe d'absence de talent littéraire ou, au moins, de méfiance vis-à-vis de celui-ci ; l'intérêt pour ce genre de productions s'évapore vite. Tout ce qui est durable, sur nos échelles de valeurs intellectuelles, provient de la grandeur des acquiescements. La grandeur y va de pair avec le fait, que les choses, auxquelles j'acquiesce, restent invisibles aux yeux, privés de regard.

Dans le naturel on agit, dans l'artificiel on crée. Tout ce qui est naturel - le cœur ou l'âme - aspire à la clarté. Survient ce sacré esprit et nous livre à une nouvelle et époustouflante obscurité.

Que me font les poids et places, dont l'attribution est le seul mérite de la rigueur dans l'art, si je crée dans l'impondérable et le dépose dans mes ruines, conquises de haute lutte !

Chez le bon artiste, on goûte la fraîcheur des ombres et devine la haute lumière, qui les projette. Chez le mauvais on devine la vanité des plates lumières, sans fraîcheur ni ombres.

Parmi les choses, auxquelles l'art réussit à donner une forme, il y a toujours plus de sujets de négation que d'acquiescement, d'excentricité que d'authenticité. L'image de mon être est dans la forme évasive du vase et très peu dans son contenu compréhensible. Donc, ni métamorphose (perfectionnement, sacrifice, développement) ni préservation (authenticité, sincérité, fidélité), mais - création (forme, enveloppement, modelage). C'est ainsi qu'il faut comprendre E.Canetti : *Ce qui est sans forme ne peut se métamorphoser* - *Das Gestaltlose kann sich nicht verwandeln*.

Avec le connu, on n'a besoin que de normes et d'empreintes ; c'est dans la mesure que l'on touche à l'inconnu, que le style se met à compter ; le mode *inscriptif* y paraît le seul valable, le *descriptif*, le *prescriptif* et même le *proscriptif* étant plutôt bêtes.

Deux attitudes devant l'écriture : partir d'une question (à laquelle personne n'aurait encore apporté de réponses) et creuser des réponses profondes ; partir des réponses déjà connues, les traduire en une haute Question, inviter tout lecteur non-aptère à y apporter sa propre réponse.

L'intelligence discursive ou l'intelligence métaphorique, la maîtrise des moyens ou la formulation de contraintes, l'ampleur de l'ouïe ou la hauteur du goût ; on comprend la différence entre elles, en remarquant que les meilleurs avocats ne sont pas du tout les meilleurs juges.

Leurs théories du soupçon ou du déguisement partent de l'hypothèse d'une authenticité possible, dans le verbe ou dans le geste, qui rendraient fidèlement notre moi, habituellement inavouable ou indépistable. Authenticité impossible, car seule l'invention-création (que Valéry appellerait transformation, car toute création est de la traduction, ce qui suppose un original à transformer) est le vrai visage de l'homme, la visagéifiction. La seule vraie différence entre artiste et mouton-robot est dans les deux acceptions du terme de *modèle* : le second reproduit le modèle courant, le premier en crée une représentation nouvelle.

Leurs théories du soupçon ou du déguisement partent de l'hypothèse d'une authenticité possible, dans le verbe ou dans le geste, qui rendraient fidèlement notre moi, habituellement inavouable ou indépistable. Authenticité impossible, car seule l'invention-création (que Valéry appellerait transformation, car toute création est de la traduction, ce qui suppose un original à transformer) est le vrai visage de l'homme, la

visagéification. La seule vraie différence entre artiste et mouton-robot est dans les deux acceptions du terme de *modèle* : le second reproduit le modèle courant, le premier en crée une représentation nouvelle.

Je ne connais pas un seul philosophe, dont le calibre gagnerait quoi que ce soit à s'appuyer sur un *système*. Le poids intégral d'une vraie sagesse réside exclusivement dans ses métaphores. *Le trésor tout entier du savoir et du bonheur humains n'est fait que d'images* - J.G.Hamann - *In Bildern besteht der ganze Schatz menschlicher Erkenntnis und Glückseligkeit*.

Derrière le terme de *vie* - deux réalités radicalement différentes : le fruit rationnel des expériences et observations des autres et de moi-même, d'une part, et de l'autre - la source mystérieuse de mes vibrations, chants ou angoisses, au fond de moi-même. C'est au courant de la seconde que mon œuvre doit s'écrire ; la première, c'est ce fameux pinceau qui doit être absent de mon tableau.

Il faut avoir parcouru les douzaines de ces pitoyables *définitions* de philosophie *transcendantale*, de philosophie de l'*Histoire* ou de monde comme *volonté*, chez Kant, Hegel et Schopenhauer, pour se débarrasser sur le champ de toute terreur devant les rats de bibliothèques. Aucun essor de la cervelle ne sauve la lourdeur du mot. Je préfère la métaphore de F.Schlegel : *Est transcendantal ce qui est, doit et peut être en hauteur* - *Transzendental ist was in der Höhe ist, sein soll und kann*.

Le seul moyen, pour évoquer le réel, est de faire appel aux modèles, c'est-à-dire aux métaphores, c'est-à-dire à la musique. Certains accords, à coups de répétitions, deviennent si familiers, qu'on prétend *dire le réel*, comme si nos mélodies en étaient des copies. Mais le réel est plein de choses *indicibles* qu'on ne peut que *chanter*, mais pour cela il faut les *taire* (L.Wittgenstein) ! *Là où faillit le mot, viendra un langage plus éloquent - la musique* -

P.Tchaïkovsky - *Там где слова бессильны, является более красноречивый язык - музыка*.

Je ne connais pas un seul passage philosophique, qui, pour mon adhésion, mon plaisir ou mon respect, gagnerait quoi que ce soit grâce à l'argumentation, au fol amour de la vérité ou à l'impeccable rigueur. En revanche, combien d'extases devant la solitude d'un balbutiement, d'une honte, d'une métaphore, bref - d'un accord. Le but de la philosophie est la traduction en musique de tout bruit de la vie, montant de mon cœur ou de mon âme. Et non pas son aléatoire et pénible déchiffrage.

Les copies et les certitudes finissent par nous ennuyer, tous ; le besoin de métaphores est propre à toute l'humanité : les uns trouvent leur source dans la vie, d'autres - dans le savoir, d'autres encore - dans l'esprit, mais tous s'alignent de plus en plus sur le goût machiniste américain : *Même les métaphores, chez les Américains, sont mécaniques* - A.Rimbaud.

La meilleure création ne dépend nullement d'une réceptivité particulière - une découverte, qui balaie toutes les balivernes sur l'intentionnalité et fait de la Caverne ma vraie demeure et de ses ombres - le contenu même de mon savoir ; la vraie sensibilité n'a pas besoin d'objets ; mon acoustique est ma musique.

Le soi, précieux et original, se refuse à la lumière, également répartie et le condamnant à la platitude ; je ne le perçois qu'illuminé par des étincelles soudaines ; l'exercice de Valéry ou de Nietzsche (*der Versuch*) relève de la même vision.

Rendre fidèlement le soi connu, inventer intuitivement le soi inconnu - telle est la ligne de démarcation entre l'*homo faber* et l'*homo pictor*. Celui qui

s'attache à la claire *poïésis* ou celui qui pratique la tâtonnante *mimesis*. Mais un retournement sémantique déplorable fit, que la poésie inventive relève aujourd'hui de la *mimesis*, tandis que des narrations mimétiques reprirent la lourdeur de la *poïésis*.

Les ombres de nos métaphores devraient faire apprécier la lumière, qui nous fait artistes ; et il faut savoir mettre à contribution la lumière de notre raison, pour ajouter du relief à nos ombres ; Pascal, qui veut *convaincre la raison de son peu de lumière*, pour ne plus *trouver des répugnances dans les mystères*, se trompe d'adversaire et se prive d'un allié.

Ce qui est rigoureux refuse de se mettre en musique et reste, la plupart du temps, insignifiant. La rigueur est une univocité du fond et de la forme, ce qui est contraire à toute musicalité. Signifier, c'est découvrir du fond absolu dans une forme arbitraire. Découvrir le noyau d'une application.

Tout discours philosophique, que son auteur le veuille ou pas, ne peut être sérieusement interprété qu'en tant qu'un poème. D'où l'ennui de Parménide et l'émotion d'Héraclite. Viser la connaissance, c'est adhérer au clan des raseurs jargonautes. Surtout parce que la connaissance philosophique n'exista jamais. En plus, sans le talent poétique, c'est se condamner à être imitateur ou acolyte. Avec le talent, tout langage devient musique, et tout objet devient étoile.

Dans le réel, il y a de la mathématique, des couleurs, des ondes, il n'y a pas de musique ; il ne suffit pas que nos créations, c'est-à-dire nos apparences, soient rigoureuses, colorées ou intenses, il faut qu'elles soient musicales !

L'intellectuel est celui qui met le *pourquoi* avant le *comment* ; l'artiste fait l'inverse. Mais si, dans mon écrit, le *qui* se met devant tout *quoi*, je m'aperçois vite, que tout *pourquoi* est de trop, et je deviens, ou voudrais

devenir, artiste. Le souci du *pourquoi* prendra forme de contraintes implicites ; le talent du *comment* constituera la tâche explicite des commencements.

Les soi-disant systèmes philosophiques sont des leurres, créés par des commentateurs ; les édifices des fragmentaires (Héraclite, Platon, Pascal, Nietzsche, Valéry) ne sont pas moins bien membrés que ceux des globalisants (Aristote, Spinoza, Hegel, Sartre) ; je dirais même que la part des balbutiements et des tâtonnements est plus importante chez les seconds, tandis que la qualité des métaphores est nettement supérieure chez les premiers.

Fidélité à l'idée déjà nette, tel est le premier besoin d'un esprit philosophique, à la recherche du mot ; celui-ci sera ascétique, neutre, aptère, si telle est l'idée. L'âme poétique a besoin d'autel et non pas d'ex-voto ; des mots immolés, chantants ou psalmodiants, surgit la musique, et dans la haute musique viennent, miraculeusement, s'incarner de profondes idées. Seule la netteté finale peut être grande ; tout début net est nul.

Le scientifique calcule les longueurs d'ondes, l'artisan fabrique les cordes et les clapets, l'artiste compose la musique. Le premier parle de rigueur, le deuxième – de compétitivité, le troisième – de beauté. Les plus misérables sont : le premier exhibant sa formule du beau et le dernier se piquant de sa cohérence.

La tension entre les contraires ne devrait pas se résoudre dans un relâchement *dialectique* quelconque, mais dans une bonne raideur d'une corde, sur laquelle je pourrais jouer ma meilleure musique. La musique naît des inconnues, dont est chargé mon arbre requêteur. L'unification d'arbres promet de nouveaux reliefs, tandis que la synthèse (*Aufhebung*) est source de platitudes.

La poésie et la philosophie n'ont de sens que face aux mystères : la poésie les représente et la philosophie les interprète. Et l'effacement de ces deux nobles activités, aujourd'hui, est dû à la conviction des hommes modernes, que le mystère n'existe plus, ou plutôt, que ce n'est plus la peine de s'appesantir la-dessus, des solutions suffisantes étant à la portée de leurs bas appétits. Malheureusement, les poètes et les philosophes, eux-mêmes, se tournent désormais vers ce qui se démontre ou se prouve, où ils méritent le nom de charlatans.

Les *preuves* de Platon sont ridicules, mais ses mythes sont admirables. Ce bel exemple d'une bonne démarche elliptique ne fut suivi que par Jésus (en paraboles) et par Nietzsche (en hyperboles). La faillite des autres s'explique davantage par un manque de talent littéraire que par des lacunes de leurs *preuves*.

Des tentatives des sots de donner au mystère, atopique, atemporel et impondérable, - du poids et des coordonnées : la superstition, l'ésotérisme, l'occultisme, ces misérables adeptes d'un réel sans poésie.

Un esprit grossier vise ce qui peut être précis ; un bel esprit s'intéresse surtout aux *objets, où toute précision est erreur* - J.Joubert - surtout à l'échelle des mesures communes. Un bel esprit invente ses propres unités et outils de mesurage. Le médiocre se reconnaît par l'ignorance de l'incommensurable et par l'incapacité de créer ses propres balances. Pour manier les métonymies ou jongler avec les métaphores, le talent, c'est-à-dire l'instinct, maître de la précision implicite, suffit.

Tenir en piètre estime le développement, m'occuper davantage du comment des mots que du pourquoi des idées, m'amuser aux jeux du langage, qui me font épouser des antinomies verbales sans répudier l'unité

de mon souffle, - tel est le secret de la plus belle écriture, mais il suppose une maîtrise, une intelligence et un soi puissant, conscient et inconscient à la fois. Sur les axes, qui méritent mon regard, ce qui compte, c'est l'intensité de leurs extrémités et non pas mon choix d'un point privilégié, ma pose musicale et non pas ma position doctrinale.

Incapables de munir le monde d'un sens, les plus bêtes des nihilistes le proclament absurde et se vautrent dans le *dévoilement du néant*. Tandis que tant de lectures, c'est-à-dire d'interprétations, au sens musical, se présentent à celui qui possède son propre regard et maîtrise les gammes de l'intelligence (le langage créé et les requêtes bien formulées, à l'origine du sens, que je donne plutôt que je ne le lis). Les plus sots n'entendent même pas le bruit des choses et s'effraient de leur silence. Ce n'est pas le sens qui manque à ce monde, mais bien la musique.

L'origine d'un nouveau langage : naît-il dans la fraîcheur ou l'étrangeté de la requête, de la réponse, du modèle ? Ce qui dévoilera un poète, un sage ou un philosophe.

L'écrit des sots est fait de ternes passages d'une évidence à une autre ; celui des profonds, c'est la réduction d'une intuition à une évidence ; celui des hautains – l'intuition d'une question se muant, par un rythme, une mélodie ou une harmonie, en l'intuition d'une réponse. Ne pas faire le dernier pas, c'est éviter l'évidence, cette ennemie de l'art.

Par une inertie *géologique* abusive, les philosophes voient dans les fondations de nos demeures une analogie avec les fondements des édifices spirituels. Et ils baissent leur regard, pour assurer leur (dé)marche profonde, au lieu de l'élever, pour s'adonner à un élan vers la hauteur dansante. C'est le rôle de nos toits qui crée les vrais fondements ; les plus stellaires des styles sont les ruines et les tours d'ivoire.

Le souffle, les couleurs et les rythmes se moquent de clarté, mais ils ne naissent qu'à travers toi-même ! Ne te presse pas à voir clair et à te détourner de toi-même : *Comment voir clair ? En renonçant à regarder à travers toi-même* - P.Tchaadaev.

L'acquiescement noble n'est pas un apaisement silencieux, mais une inquiétude rythmée, mélodieuse et harmonieuse.

Le doute fait partie de l'arsenal négateur, donc des contraintes ; être un aristocrate du doute est une position respectable, mais moins haute que la pose de l'artiste, qui vaut davantage par la musique sur l'essentiel que par le silence autour de l'inessentiel.

Le piège à éviter : confondre l'obscurité des buts avec celle des moyens : il ne faut pas chanceler parce que l'horizon n'est que mirage. Ou l'autre, beaucoup plus flagrant : tenir à la netteté du but et accepter le relâchement dans le choix des moyens. Au-dessus de tout est le talent, c'est-à-dire les contraintes qui garantissent *un vers lumineux sur un sujet obscur* - Lucrèce - *quod obscura de re carmina musaeo*.

La clarté *doit accompagner* les règles scientifiques ou juridiques, elle *ne peut pas orner* la pensée (L.Vauvenargues). Qui réclame la clarté de la musique ? - et la pensée, c'est de la musique verbale que n'ornent que la mélodie, le rythme et l'harmonie.

Tout notre fond est fait de lumière, mais il ne peut être rendu que par la forme, qui n'est que des ombres. Le sot aspire au bruit et à la lumière : *Pourquoi, misérable, tu brûles bassement pour la lumière ?* - Virgile - *Quae lucis miseris tam dira cupido ?* ; le sage rêve de la musique des ombres.

Que la qualité de nos certitudes ou de nos doutes dépende de la musique, qui s'en dégage, est démontré par l'assurance (sereine ou angoissée) de Mozart et Beethoven et par l'hésitation (religieuse ou honteuse) de Bach et P.Tchaïkovsky.

Le doute ne traduit rien d'intéressant en nous, car ce que nous avons de plus passionnant, c'est-à-dire la noblesse et le goût, ne se manifestent que dans des certitudes viscérales et même dogmatiques. Mais le dogmatisme de notre âme se complète par la sophistique de notre esprit : *Tout ce qu'il y a de positif en philosophie est sophistique* - Valéry. Le doute est bon pour chercher du vrai ; il ne vaut pas grand-chose pour créer, extraire ou vénérer le beau.

Le talent aide à développer le fond ; le génie se charge de l'envelopper de formes. Le génie ne serait que le soi inconnu d'un créateur. *Le développement consiste à s'éloigner de soi, en rendant le moi infini, et à revenir à soi, en rendant le moi fini* - Kierkegaard – on n'y modifie pas le même interlocuteur, on en change.

La grandeur littéraire peut se mesurer par sa résistance à la relecture : la grandeur de Nietzsche, M.Tsvétaeva, Pasternak ne subit aucune fêlure, quel que soit le nombre de mes abordages. Montaigne, Dostoïevsky, Valéry perdent une partie de leur aura à chaque nouveau passage. Ceux qui dégringolent dès la deuxième lecture : Goethe, Pascal, Cioran.

Sur la plupart des axes moraux, la préférence évidente va à un bout, où règne la gentillesse, le sourire, la bienveillance. Mais quand on a le malheur d'être artiste, on se rend compte, que de grands tableaux peuvent naître de la peinture du bout moins sympathique. On finit par apprécier la même intensité, dont on est capable de munir l'axe entier, mais c'est le chemin partant du bout douteux qui est le plus complexe, exige les moyens les plus

subtils. C'est ce qu'on appelle - tout comprendre, c'est-à-dire reconnaître, qu'un pur fidéisme approuve ou condamne nos jugements d'homme, et l'on s'abandonne au jugement d'artiste. Ne pas aller au bout des choses sur terre est un bon moyen de garder au ciel le rêve.

Pour appuyer sa vision de l'éternel retour, Nietzsche voit un sablier, qu'on retournerait après chaque tour temporel. Moi, je prendrais un cadran solaire, méprisant la lumière, jouant de mes ombres, devenant altimètre. J'y effacerais les chiffres et éliminerais les aiguilles, pour lire la haute musique de mon espace intérieur au lieu du bruit profond du temps extérieur. La musique n'a pas besoin de sable, elle s'éploie dans le temps, tout en étant ambassadrice de l'éternité. Donc, ni sablier ni marteau, mais la lyre, comme le dit ailleurs l'auteur lui-même.

Se confirmer ou se renier, en continu, - deux inerties, qui empêchent de créer, cet acte qui est toujours sporadique, en pointillé, en rupture.

Signe de sottise : l'accord systématique avec soi-même. L'accord chaotique l'est davantage. Il faut que l'accord naisse dans le mot, effleure la chose et meure dans l'idée. Le soi se dilue dans le mot en soi, dans l'idée en soi (Platon), dans la chose en soi (Kant).

L'histoire des hommes ou des idées : plus nettement on y voit le hasard, plus résolument on le chasse de son œuvre. Ceux qui, au contraire, y décèlent une loi, vouent, généralement, au hasard leur œuvre.

Le monde se présente à nous comme un chaos de sons et de sens ; seule une fine oreille peut y déceler des messages musicaux, permettant à un philosophe d'en esquisser le fond et à un poète – de reconstituer une nouvelle harmonie de sons et de sens. *Celui qui, à travers le brouhaha,*

entendit une phrase entière et la mit en mots est un génie - A.Blok - *Гениален тот, кто сквозь ветер расслышал целую фразу, сложил слова*.

Ne pas confondre, dans les tentatives d'écriture, le commencement et l'origine. Le commencement doit être clair, mais rien ne doit dissiper ni profaner l'obscurité intouchable, voire le mystère, de l'origine. Le commencement doit être un mystère d'initiation, comme chez les Grecs.

J'admirai autant d'aveuglements brillants, que je détestai de lucidités pâles.

Dans l'art, créer, c'est introduire de nouvelles inconnues dans son message, c'est donc un travail des ombres : *Deviens un arbre, pour répandre alentour de ton ombre le plus de musique possible* - M.Serres.

Montrer, c'est faire appel aux contraintes ; démontrer, c'est suivre un parcours. Le parcours, c'est presque tout en mathématique ; les contraintes, c'est presque tout en poésie. Garde celui-là à ton esprit ; impose les secondes à ton âme. L'esprit sait ce qu'il *peut* narrer ; l'âme se doute bien de ce qu'elle *doit* chanter.

Dès que je sais ce que je fais, je quitte l'art, l'éros et le rêve. C'est dans l'ignorance étoilée que naît la beauté, la caresse et l'émotion.

Des origines d'obscurité d'un écrit : le manque de maîtrise de l'objet ou de la langue, le jargon et la normativité d'un clan, la fidélité à l'obscurité de l'objet même, l'usage de métaphores. Les deux premières – à bannir, les deux dernières – à cultiver.

Deux sortes d'inconnues, que le philosophe doit mettre dans l'arbre de son discours : celles que *contient* la vie et celles qu'*entretient* l'art. On reconnaît les grands par l'insertion de leurs inconnues non seulement dans des

feuilles, mais aussi dans des racines, des troncs et des ombres. Héraclite le tente, Nietzsche le réussit, Heidegger en abuse.

Plus de savoir, de rigueur, de précision, de généralité, de maîtrise – telle est la vision, commune et médiocre, de la création. Son contraire s'appelle éternel retour du même, qui n'est nullement une *loi universelle*, mais un *constat particulier*, quand on a affaire à un grand : le retour est dans la noblesse, l'éternité – dans l'indépendance du temps, le même – dans l'intensité infaillible.

Si un esprit, sans talent ni intelligence, dessine ses ombres, je n'en retire que … des ombres. Si une âme peint, avec talent, les siennes, je suis charmé par la sensation d'une haute lumière, qui les projette.

Je suis piètre danseur, piètre chanteur, piètre rimeur, piètre constructeur ; néanmoins, je me reconnais davantage dans la danse que dans la marche, dans le chant que dans le récit, dans la métaphore que dans le syllogisme, dans le mot hautain que dans l'idée profonde. Et je finis par comprendre, que le point commun de mes attachements s'appelle musique ; elle voile l'esprit, dénude le cœur et exhibe l'âme.

La maxime doit offrir un maximum de lectures possibles ; l'obscurité ne doit pas être sa propriété inhérente ; chercher celle-ci est une sottise. *Je me suis sauvé par le ton ironique, les généralités, le laconisme et l'obscurité* – D.Diderot – le dernier terme y est de trop.

Deux seules visions du monde méritent notre respect ou notre admiration : la scientifique et la poétique. Trois étapes en déterminent la valeur : la qualité des principes, sur lesquels se bâtit le modèle, la richesse et l'harmonie de la représentation, l'élégance et la complexité des requêtes,

auxquelles est soumis le modèle, - la profondeur, l'ampleur, la hauteur. Aucune autre vision n'assure une égale puissance de ces trois dimensions.

Un langage plat ou un déchaînement métaphorique sont à égale distance de la nature. Si le sens du beau ne nous fut pas donné, nous n'eûmes pas compris le second message, tandis que la routine langagière eût interprété sans problème - le premier. Les messages métaphoriques, hélas, sont redirigés vers des gestionnaires périphériques ; la mémoire centrale est usurpée par des opérations arithmétiques ou logiques, où règne le silence des concepts et où l'homme est indiscernable du robot.

La science crée des représentations objectives et fidèles de la réalité ; la vie pratique déclarent droits et vrais les plus courts chemins entre le représenté et le réel ; l'art introduit ses métriques subjectives. *Lorsqu'on vise ce qui est important, les détours sont nécessaires* - Platon – dans l'art, c'est la qualité des détours qui détermine l'importance de la visée.

On ne peut poursuivre le visible qu'en profondeur ; là, soit je me contente de le maîtriser ou de le posséder, pour retourner ensuite à la surface de la vie, à la platitude donc, soit j'en vis l'attouchement ou l'illumination, qui me propulseront vers la hauteur, où me rencontre l'invisible, - parcours humain, parcours divin.

Les contraintes : un tamis, dans lequel je fais passer mes idées et mes mots. Jouer sur la largeur des mailles, ramasser des rechutes, constater l'agrandissement de ce qui reste à moi. C'est une bonne contrainte horizontale. Son équivalent vertical serait un regard, qui empêche de m'attarder sur des choses basses.

Je m'efforce d'être bref et je deviens obscur - Horace - *Brevis esse laboro, obscurus fio*. Aller en longueur ne demande pas d'efforts, mais produit une

fausse clarté. Dans des tirades, les maillons s'effacent et les objets enchaînés vivent comme dans un agenda. Dans la brièveté des mots, les liaisons effacent les objets liés.

Cherchons comme cherchent ceux qui doivent trouver, et trouvons comme trouvent ceux qui doivent chercher encore - St-Augustin - *Sic ergo quaeramus tamquam inventuri, et sic inveniamus tamquam quaesituri*. Malgré toute son élégance, le précepte est irrecevable : on cherche l'absurde, on trouve le sensé. Quand on ne cherche que du sensé, on risque de ne rester qu'avec l'absurde.

Celui qui disperse ses regards sur tout ne voit rien ou voit mal – D.Diderot. À partir de quelle hauteur, là est la question. Un regard à bout portant dévalorise tout joyau. La vue n'est pas la seule chose qu'apporte le regard de poète, il en donne aussi la mesure et le pouls. L'accommodation dynamique est signe du haut regard. Il faudrait vouer les meilleurs regards aux choses diaphanes : *Le regard est l'art de voir les choses invisibles* - J.Swift - *Vision is the art of seeing things invisible*.

La logique s'incruste tout seule dans les théorèmes et dans les poèmes ; elle est la grammaire de la vie, dont ne se soucie guère le sage. C'est le bon usage du chaos qui désigne l'artiste. *Si la vie réelle s'adonne au chaos, tentons, au moins, de munir d'une certaine logique notre imagination* - O.Wilde - *For where actual life is surrendered to chaos one might nevertheless forge a certain logic of imagination*. Extraire du bruit – la musique. Faire du fait imposé - une libre contrainte. La logique la plus élégante procède par résolution de contraintes.

Le coup de dés jamais n'abolira le hasard – S.Mallarmé. *Le tirage de loterie n'exclut pas ma chance* ou *le coup d'œil préservant le regard* - c'est aussi profond et bête. Et dire que *hasard* veut dire *jeu de dés*… Un autre a dit

cette ineptie : *Le calcul vaincra le jeu* (Napoléon). Pour A.Einstein, Dieu répugne le jeu de dés probables et se consacre aux lois nécessaires ; tandis que Nietzsche, *en extase devant les coups de dés divins, pour de nouvelles créations* - *zitternd von schöpferischen neuen Götter-Würfen*, en fait l'initiateur du possible artistique.

Il ne suffit pas de savoir, que *la vraie vie est absente* (A.Rimbaud), il faut la peupler de fantômes métaphoriques. *La vraie vie est dans des métaphores* - Rilke - *Wir leben wahrhaft in Figuren*. La vie évidente, la plate, se déroule en casernes et étables ; la vraie, la haute ou la profonde, - en châteaux hantés et ruines.

Le poète, que deviendrait-il sans ces belles choses, qui n'existent pas ! Les perdre laisserait mes mains trop agitées et l'âme trop apaisée. *Croire non pas en ce qui n'existe pas, mais en ce qui aurait dû exister* - A.Blok - *Верить не в то, чего нет на свете, а в то, что должно быть на свете*.

Si je suis incapable de troubler ma clarté, je suis en proie à une acribie ou à une graphomanie, je suis honnête, mais bête ; faire croire à ma translucidité, c'est manquer ou de couleurs ou d'honnêteté ou d'intelligence. *La malhonnêteté d'un penseur se reconnaît à la somme des idées précises qu'il avance* - Cioran. L'artiste est dans le commencement, et celui-ci n'a pas de normes. Deux architectures accueillent, tant bien que mal, mon honnêteté en mal de suites dans les idées : une tour d'ivoire, hors cartes, ou une ruine, hors calendriers. La précision bien venue, celle de la mélodie ou du relief, n'est pas dans l'idée, mais dans le ton, qui est frontière d'un langage. Quand ce ton est plat ou neutre on peut être sûr d'être devant un saint, un sot ou une fripouille.

Souvent, les journalistes vous présentent ce tableau apocalyptique : le monde doutant de l'existence des rivages, où il cingle, son navire démâté,

sans boussole, prenant l'eau. Mais ce tableau reproduit la démarche des vrais artistes, toujours à la dérive ! La voile du vaisseau fantôme n'a jamais attiré que ceux qui ont leur propre souffle. Tandis que vous, les eunuques de la plume, vous, qui réussissez à charger vos marchandises littéraires sur le cargo éditorial, vous suivez le même circuit que les filières du pneu, de la machine-outil, de l'assurance, vous, avec votre *inactualité* palabreuse, où n'affleure aucune métaphore…

Notre époque, c'est l'épuisement de mythes. Comment naissaient et s'entretenaient les mythes ? De quelques échos épars d'une réalité évanescente surgissait un premier mythe – une histoire, une théorie, un système. Par dessus le premier mythe s'érigeaient des monuments – temples, statues, livres, symphonies. Fascinés par ces monuments, les hommes créaient un second mythe – des passions, des croyances, des certitudes et des doutes. Aujourd'hui, on ne produit plus de monuments ; le second mythe se dévitalise et le premier – se rationalise. L'art fiche le camp, en entraînant avec soi - le mythe.

La philosophie - rencontre entre une forme poétique et un fond logique. D'un côté - une imagination intuitive, une adhésion par séduction, tout étant sujet de controverses ; de l'autre - une intuition imaginative, une preuve par raison, tout échappant au doute.

Le dévoilement est le procédé des imposteurs-prophètes et le voilement - celui des imposteurs-poètes. Héraclite - *l'être aime à se voiler* - est avec ceux-ci (comme Heidegger : *l'être aime se rendre invisible* - *das Sein liebt es, sich zu verbergen*) ; *l'avoir aime à se dévoiler* - la devise des premiers, des vainqueurs.

Nous avons assez de nos propres cahoteux doutes, nous voulons, que les autres nous parlent de leurs plates certitudes. Mais tout mot honnête, c'est-

à-dire ailé et entravé, trébuche sur le premier syllogisme et se met à compter ses bosses. La littérature n'est possible que parce que les mots habillent avec le même plaisir la clarté laborieuse et l'obscurité oiseuse.

Être crédible dans l'écriture, ce n'est pas tenir à ses certitudes, mais entretenir des illusions d'autrui : paraître sensible au lecteur intelligent, passer pour intelligible au lecteur sensible.

La terrible clarté du français : *Gelassenheit* et *Abgeschiedenheit* (Maître Eckhart) sont de pures *métaphores* invitant l'intuition ; *délaissement* et *détachement* sont des *concepts* d'une effroyable précision, produisant des formules. De même pour *Abbau* (Heidegger) et *déconstruction*. *Le français : l'heure sans écho-rappel, l'allemand - plutôt le rappel que l'heure (l'appel)* - M.Tsvétaeva - *Französisch : Uhr ohne Nachklang, deutsch - mehr Nachklang als Uhr (Schlag)*.

La note, c'est le mot ; l'accord, c'est l'idée - *La note m'émeut ; l'accord m'intimide* - Z.Hippius - *Звуков хотим, - но созвучий боимся*. Ceux qui se croient pleins, prennent cette plénitude pour idées et font appel aux mots sans relief. Ceux qui se reconnaissent vides cherchent des mots intenses, mais l'aléa des idées, qui en naissent, les décourage.

Ce que n'importe qui peut dire, il faut le taire ; ce qu'on ne peut que dire, et non pas chanter, il faut le taire ; ce qu'un autre peut chanter, ce n'est pas la peine que je le dise ; ce qui est dit ne peut pas être chanté ; il ne reste au dire qu'un champ de silences ou un commentaire du chant. Et Voltaire - *Ce qui est trop sot pour être dit, on le chante* - aurait pu ou dû mettre *vague* ou *beau*, à la place de *sot*, pour défier L.Wittgenstein ou laisser Zadig inspirer Zarathoustra : *Chante ! Ne parle plus !* - *Singe ! Sprich nicht mehr !* Le silence est une contrainte, plus qu'un moyen.

La foi leur sert pour mettre en marche l'imagination ; l'imagination sert à l'artiste pour croire ensuite. La simultanéité n'est possible que chez les inspirés : *Ils inventent et croient en même temps* - Tacite - *Fingunt simul creduntque*.

Dans les affaires des religions officielles, le dernier mot aurait dû appartenir au savant : historien, biologiste, physicien, et non pas aux *enfants* ou poètes. C'est le savant qui touche au *rêve* divin, mais c'est pour l'*interpréter*, dans un modèle scientifique, et c'est le poète qui s'occupe de l'*activité* divine, mais c'est pour la *représenter*, dans un modèle artistique. Le plus grand mystère est la rencontre de la Beauté et de la Bonté, dans le dess(e)in divin.

Le Russe a la manie de la grimace monumentale – Cioran. Ce qui l'empêche d'avoir un visage net ou une théâtralité aimable. Et le met aux antipodes de la *commedia del arte* et des masques chinois. Avec des balances pipées, on distingue mal le monumental du mesquin. L'absence de socles solides est souvent à l'origine du culte des monuments.

L'art relève le défi des certitudes, que bercent mon enfance, ma patrie, mes expériences. *L'art et l'exil combattent le sort* - Hugo. Il faut s'exiler, ne fût-ce que dans l'art, pour rêver d'une lumière d'au-delà des horizons et ne voir ses propres ombres qu'aux frontières. L'enracinement fermé est canular félon, le déracinement ouvert - défi fécond.

Le doute est géniteur du vrai, mais le fanatisme est frère du beau. Et Léonard : *Le peintre qui ne doute pas progresse peu* - *Quel pittore che non dubita, poco acquista* - confond, certainement, l'artiste avec l'ingénieur.

Ces va et vient, ces rapprochements et éloignements, ces reniements et acquiescements, ces fraternités et adversités, qui se déroulent entre ce que

mon soi inconnu veut et ce que mon soi connu peut. Le talent permet d'en créer des axes continus, sur lesquels s'exerce l'éternel retour, grâce à la même intensité, artistique et vitale. Et c'est ce que Valéry reproche à Nietzsche : *Sa folie est de confondre ce qu'il est avec ce qui peut s'écrire*.

C'est à la lumière du jour que le net désespoir inonde mes yeux ; les ténèbres nocturnes réveillent mon regard, et il se fend d'une vague mais belle espérance. Intervertir les saisons, c'est enfanter d'avortons. Et puisque la vraie création est faite d'ombres, on doit ne parler qu'à travers la nuit.

L'être – le mystère de la création divine ; le devenir – le mystère de la création humaine. Imprimer dans l'agir, intellectuel ou artistique, la musique du Beau et le rêve du Bien, c'est d'en tapir le fond, la forme étant l'assertion d'un Vrai irréfutable.

Ceux qui vivent de et dans la lumière humaine et ne produisent que de la lumière modérée finissent dans la grisaille commune. Attiré par la lumière divine, le poète peint ses ténèbres inimitables, exaltées et ascendantes. Je ne suis pas fier de ces lignes baudelairiennes, aux valeurs inversées.

Ma chair mystique s'appelle soi inconnu ; ma chair éthico-esthétique s'appelle soi connu. De leur fusion doit naître le verbe d'artiste, ce qui est plus plausible, que l'Incarnation d'un Verbe stérile.

Peut-être, mes diatribes contre les Anciens, préconisant une paix d'âme, sont mal ciblées. Toute palpitation autour des tracas communs est risible, et il faut leur opposer l'attitude la plus impassible. L'interpellation par le grand n'est donnée qu'aux élus ; la honte, face au Bien inaccessible, ou la vénération, face au Beau incompréhensible, doivent se traduire en mélodies ou reliefs, qui sont à l'opposé de la tranquillité des moutons ou robots.

Je sais que le contenu de mon écrit ne présente que des questions, tandis que sa forme y apporte aussi des réponses. Si mon soi m'est plus important que le monde, j'imposerais des contraintes draconiennes au contenu et je polirais davantage la forme.

Dans les débats d'idées intellectuelles, l'obscurité la plus fréquente naît de la confusion de deux critères – l'utilité ou la beauté : le fruit est la décadence de la belle fleur et le progrès de l'arbre utile.

Les mystères sont universels et éternels, et les secrets sont individuels et passagers ; les secrets se dévoilent par le bon sens, et les mystères se chantent par l'art. D'où la bêtise de Proust, qui veut que l'art soit le seul révélateur de l'*éternel secret de chacun*.

Croire en Dieu *connu*, en Europe, ce fut entretenir fanatisme, hypocrisie, lyrisme, mais ce sont, très exactement, les piliers de l'art occidental ! L'annonciation de la mort de Dieu accélérera donc la mort de l'art ; à l'artiste, palpitant au milieu de ses hyperboles et paraboles, succédera le robot elliptique, rationnel, honnête, sans états d'âme.

À l'échelle macroscopique, le regard est semblable à une prise de mesure, à l'échelle microscopique : une perte d'objectivité, la préférence exclusive d'un angle de vue, écartant, par contraintes volontaires, ce que le goût et le style excluent du champ visible, la volonté imitant la connaissance.

Dans toutes les sciences, y compris en mathématique, il existent des affirmations, sur lesquelles il y aurait des avis divergents. Mais dans toutes les sciences existe un noyau, sur lequel tous les avis convergent. Et la philosophie n'est nullement une science non pas à cause de l'absence de la rigueur, mais puisqu'elle ne peut exhiber AUCUNE affirmation

consensuelle. Et cette circonstance est plutôt positive, puisque, ainsi, la philosophie est une lice exceptionnelle, sur laquelle peuvent s'affronter, en même temps, les intelligences, les connaissances, les talents, les tempéraments, les ambitions, les libertés.

Là où règne la liberté poétique, domine l'acquiescement et s'occulte la négation. Le premier, explicite et personnel, s'adresse au monde céleste ; le second, implicite et général, évalue le monde terrestre. Le premier se réduit aux commencements ; le second se forme de contraintes. Chez les négateurs déferle une indignation, parfois profonde ; chez le poète se dissimule un mépris, toujours hautain.

Avec la musique, le cœur ressent, avant que l'âme croie ou l'esprit comprenne. Avec le discours littéraire, le croire et le comprendre sont indispensables, pour que le ressentir final puisse être reproductible. Mais je veux être cru non pas sur parole, mais sur la mélodie.

Les métaphores échouent à cause des rapprochements conceptuels trop vagues ; les pensées échouent du manque d'imagination verbale. *L'écrivain doit avoir la précision du poète et l'imagination du savant* - V.Nabokov - *A writer should have the precision of a poet and the imagination of a scientist*.

Le soi connu, c'est la représentation, la puissance ; le soi inconnu, c'est la volonté, la musique. *La multitude ne comprend pas, comment, différant de soi, on s'accorde à soi, telle l'harmonie entre l'arc et la lyre* - Héraclite.

Dans l'art, la vraisemblance du perçu compte plus que la vérité du conçu, la croyance implicite – plus que la conviction explicite.

Le plus difficile, dans la belle littérature, est de ne s'adresser qu'à une lumière atopique, atemporelle, que j'appelle Dieu. La grisaille menace

même les meilleurs, s'ils s'adressent surtout à leurs contemporains, c'est la facilité. *Une difficulté est une lumière. Une difficulté insurmontable est un soleil* - Valéry. Une belle œuvre est faite d'ombres du connu et d'élans vers l'inconnu.

Signifier, avoir un sens – un attribut banal et rarement une valeur ; le sens du style ou de l'intensité est leur valeur, et lorsqu'on les maîtrise, être insignifiant est presque un compliment. Le sens est l'obsession de notre époque, et le style – son grand absent.

Les certitudes communes, parfois profondes, sont, le plus souvent, plates ; tes certitudes doivent être suffisamment hautes, pour ne pas être contaminées par le bas-monde. Dans l'art, le doute est presque toujours un pas vers le bas, puisqu'il consiste à fouiller dans des questions, tandis que l'art s'affirme surtout par la qualité des réponses.

Ma force est une lumière ; mais mes tableaux ne sont remplis que des ombres, que peignent mes faiblesses. Être créateur, c'est savoir tirer profit de ses faiblesses.

L'une des conditions d'un grand art est l'existence reconnue d'obscurités - autour de l'auteur, de ses sujets, de ses mélodies, images ou pensées. La clarté ravageuse ambiante explique, en partie, la mesquinerie croissante des artisticules modernes.

Peu de goût viscéral pour le mystère ; le culte irresponsable de la clarté – deux défauts de la culture française, qui expliquent la faiblesse de sa poésie et de sa philosophie.

Les plumes sottes suivent les sentiers battus du nécessaire, pour aboutir dans un bazar de l'aléatoire ; les belles partent de l'arbitraire et finissent par bâtir du nécessaire.

La Méthode de l'Intelligence

J'aime les mises en abyme ; mon indécision, qui se croyait en bout de chaîne, se regarde dans un miroir nouveau, prompte à riposter, je veux dire à réfléchir. *Autrefois j'étais indécis, mais à présent je n'en suis plus aussi sûr* - U.Eco - *Tempo fa ero indeciso, ma ora non ne sono più così sicuro*.

Je voudrais réhabiliter la méta-action, l'action sur la volonté, visant la puissance, le commandement et la maîtrise de noumènes, inexistants et mystérieux, et professant une certaine indifférence face aux phénomènes, problématiques et criards.

Les valeurs et les désirs relèvent d'un *devenir mental*, d'un surgissement immédiat, intemporel, opaque et initiatique ; ils s'opposent à l'*être factuel* de la technique et de l'action, qui sont de la durée médiate et transparente.

Qu'il s'agisse du nihilisme de l'action (l'Antiquité), du dogme (le Moyen Âge), de la pensée (la modernité), c'est toujours le souci primordial du commencement, la réserve ou le doute face aux buts et le mépris pour le parcours.

Le double miracle, éthique et esthétique, de la conscience : le Bien inexprimable et l'Intelligence qui s'exprime.

La connaissance est ennemie des valeurs métaphysiques : avec elle, le Bien quitte le bien en tant que bien, et le beau cesse d'être beau. *En tant que* (l'être en tant qu'être…) signifie – hors toute définition, d'une façon permanente et immanente. Pour n'être qu'un bon raisonneur, il suffit de rester dans le modèle courant ; pour être un bon créateur, il faut en sortir, pour en inventer un autre. Si, pour sentir la valeur d'une transcendance, je

ne fais qu'en lire le prix avalisé, je n'en participerai pas. L'achèvement complet est un manque, la plénitude définitive est pire qu'un vide.

Ils ne savent pas ce qu'ils font reproche-t-on même à ceux qui savent, que ce qu'ils font n'est pas ce qu'ils disent. Aujourd'hui, chacun sait ce qu'il fait - le pardon devint plus problématique. Le physicien n'a plus besoin de H.Bergson ou Heidegger, pour savoir ce qu'est le temps ; le logicien se rit de la logique hégélienne, comme le mathématicien - du néant de Sartre ou de A.Badiou. Le philosophe se retrouve quelque part entre l'instituteur et le journaliste.

Un sot a, évidemment, plus de doutes qu'un sage, mais ceux-ci s'adressent aux objets, où l'éclairage commun a déjà tout clarifié. L'intelligence, c'est la bonne direction du doute qui est celle d'un nouveau langage ou d'un nouvel interprète, plutôt que l'acharnement sur le même objet, pour y trouver une faille.

Les vérités naissent bien dans la clarté, mais, le plus souvent, elles sont conçues dans de délectables ténèbres. Comme chez les hommes, une vérité mûre et bien assurée cesse d'attirer l'œil expert, qui lui préférera des courbures et tournures plus prometteuses d'erreurs fatales. Ne restent dans le vrai que des eunuques du langage.

Les contraires de croire : dans le mystère - supposer ; dans le problème - prouver ; dans la solution - douter. Le doute, sur cette échelle, n'est pas si glorieux à côté des preuves et des hypothèses.

Le sage voit, que de l'expliqué il arrive, par plus ou moins de chaînons, à l'inexplicable. Pour le sot, l'expliqué est toujours un dernier chaînon.

Dans les crépuscules, le créateur sent l'approche du premier souffle, l'habitué de la clarté du jour les trouve irrespirables. Rarement le premier

élan jaillit d'une source limpide. La source obscure, c'est l'imagination, cet ami certain de l'incertitude (*amicus certus in re incerta* - Cicéron).

Le sot accorde au palpable la force d'une loi et ne voit, dans l'abstrait, que de la contingence. L'intellectuel fait le contraire.

Chez l'homme sensé, le *Pourquoi* se moque de toute la multitude de *Parce que*. Chez le sot, c'est l'unique *Parce que* qui efface d'innombrables *Pourquoi*.

Les crédules font peu de cas de leurs convictions ; ceux qui les exposent le plus bruyamment sont les sceptiques. Ce qu'on perd par défiance est plus important que ce qu'on gagne par confiance.

L'infini, qu'il soit sentimental, mathématique ou métaphysique, ne peut être imaginé qu'en tant que processus, et non pas comme état, point ou repaire. Il a sa propre notion de voisinage, de convergence, d'ouverture. C'est une métaphore, permettant de se faire traiter comme un concept. Maîtriser l'infini, c'est maîtriser le temps, ce second mystère du monde, s'incrustant dans celui de l'espace.

Dans un livre, le sot est attiré par l'inconnu, qui s'ajoute au connu, le subtil - par l'imprévu, qui complète le vu, le sage - par l'impossible, qui succède au possible.

Le philosophe est artisan des réinterprétations ; toute pensée, absurde dans l'interprétation courante, admettrait un sens intéressant, moyennant réinvention de modèles ou de langages. *Je ne sais comment il ne se peut rien dire de si absurde, qui n'ait été avancé par quelque philosophe* - Cicéron - *Nescio quo modo nihil tam absurde dici potest quod non dicatur ab aliquo philosophorum*. Le grain est absurde ; est sensé l'arbre, qui en naît. De

même, le jugement (défini par Kant comme *représentation de la représentation - Darstellung der Darstellung*), comparé au regard.

Il faut plus d'intelligence pour accepter une vraie obscurité que pour se battre pour une fausse clarté. Voir plus clair aide à marcher plus vite ; entendre dans l'obscurité aide à garder de la hauteur.

Le naïf pense, que l'esprit n'a de tâche plus exaltante que chercher à dissiper une obscurité. Mais l'homme plus subtil part plus souvent d'une clarté obvie, pour chercher par où la vie peut l'enténébrer de plus belle. *Ils seraient nombreux de savoir, s'ils ne pensaient pas déjà savoir* - B.Gracián - *Muchos sabrían si non pensasen que saben*.

Le vrai savoir sert à affiner la qualité et l'épaisseur du doute ; quant à sa hauteur, seuls ses aristocrates (Cioran ?) en font leur pierre de touche. Une bonne pierre d'achoppement convient mieux pour façonner le doute qu'un *mol oreiller* (Montaigne).

La sensation d'unité ou de système, chez un homme, vient souvent d'un manque trompeur d'aspérités à la suite de polissages répétés par l'autosatisfaction. La maîtrise n'est pas dans des volumes empilés, mais dans des contours en pointillé, sans connexité, dans des frontières.

L'homme subtil vénère, en hauteur, l'ordre et surmonte, en profondeur, le désordre. Le deuxième cas, pour l'homme intelligent, est beaucoup plus fréquent, et on peut dire, que la vraie anthropologie est avant tout une entropo-logie. Par un essor-hauteur de l'âme on surmonte l'homme plus sûrement que par son élargissement-distance (Nietzsche - *Distanz-Erweiterung innerhalb der Seele*).

Plus on appuie sur la touche unique d'un système, plus on frappe à côté de la vie. *L'homme du système ne veut plus avouer à son esprit qu'il vit, que, tel*

un arbre, il aspire à l'ampleur autour de lui - Nietzsche - *Der Systematiker will seinem Geiste nicht mehr zugestehen, daß er lebt, daß er wie ein Baum, in Breite um sich greift*. Cette perte d'ampleur vivifiante est due au manque de hauteur palpitante.

Chaque fois que vous trouvez mon mot trop clair, je suis sûr, que vous ne me comprenez pas. *Ce qui devient clair cesse d'être de moi* - Nietzsche - *Eine Sache, die sich aufklärt, hört auf, uns etwas anzugehn*.

Qui ignore la hauteur de l'invisible ne peut pas sonder la profondeur du visible. *Ce qui est visible ouvre nos regards sur l'invisible* - Anaxagore. Ce qui nous y aide, c'est que nos cerveaux résistent à l'illisible, nos mains se saisissent de l'impalpable, nos oreilles se remplissent de l'inaudible ou de l'inouï.

La plupart des choses vécues vaguement, dans notre âme, se décantent et se fixent à force des formalisations et des attributions de sens ; mais, au bout de ce cycle, les meilleures d'entre elles, ne gagnent que davantage de mystère, et l'on assiste à l'éternel retour du même, à la fusion entre le naïf, le formel et l'évanescent, entre le poids, la valeur et le souffle. Sans qu'on sache, si c'est notre bonheur ou notre misère : *L'âme vit la hauteur et la profondeur non pas comme ravissement ou accablement, mais comme permanent retour, sans avoir quitté son être propre* - H.Broch - *Das Oben und das Unten werden von der Seele weder als Beglückung noch als Beschwerden empfindet, aber als die ständige Wiederkehr innerhalb ihres eigenen Seins*.

La dialectique sophistique favorise les tableaux triadiques ; la dialectique dogmatique leur préfère l'axe, la dualité, dont le soi est le cas le plus flagrant. Et j'y trouve tant d'oppositions mal tranchées : l'inconscient n'est qu'une partie câblée du conscient, l'essence est une précondition nécessaire de l'existence, la transcendance est l'immanence justifiée. Le soi

se décompose le mieux entre le vouloir et le pouvoir, entre le rêve et l'action, entre le divin et l'humain, entre la création et la créativité, bref – entre le soi inconnu et le soi connu.

Le culte du doute cartésien débouche sur la prévalence du calcul. Deux objections à cette attitude. Dans le Vrai : le calcul enraie l'essentiel, la recherche du langage. Dans les Bien et Beau : l'utilitaire tuant l'admiratif devant le principe.

Le mérite de Descartes est d'ordre psychologique et politique et nullement - philosophique : il s'opposa au doute, borné et obtus, des sceptiques, et il opposa un silence, poli mais éloquent, aux certitudes des dogmatiques. Il s'occupa donc des frontières, tandis que toute bonne philosophie est dans le choix d'un noyau.

La précision est primordiale, quand la requête est de forme : Que vaut (*pourquoi, comment, quand, où*) *X* ? Mais l'intelligence, c'est la *spécification* de *X* : modèles (substances), qualificatifs, négation, quantification, liens entre objets, tournures verbales. La présence d'inconnues, dictée par une intuition ou une foi, peut être plus féconde qu'une mécanique précision en résolution.

On me dit : ne parle que de ce que tu sais. Mais je ne sais que ce dont je parle (ce que je viens de dire, non ce que je vais dire). C'est par ma manière d'aborder l'inconnu qu'on me reconnaît : *Pour cacher aux autres les limites de ton savoir, rien de plus sûr que de ne pas les dépasser* - G.Leopardi - *Il più certo modo di celare agli altri i confini del proprio sapere, è di non trapassarli*.

Le mauvais nihilisme - ne pas être capable de croire ; le bon - être capable de ne plus croire.

Le doute n'est pas un flair du faux (charlatanisme délibéré), mais une liberté du vrai (imposture fatale). Douter, c'est *horror vacui*, c'est la reconnaissance de la vacuité des choses et la volonté de la remplir.

Le doute est toujours un recul, il n'est donc jamais de l'inertie comme la plupart des affirmations, qui n'aiment pas voir des horizons s'effondrer.

Que je feigne tout ignorer de l'*être* de la chose (*épochè*) ou bien que je m'arroge le droit de la connaître au fond, ma description de cette chose est question de mon intelligence et de mon talent et non pas de mon attitude phénoménologique ou dogmatique. La méthode philosophique n'existe pas, elle ne peut être que scientifique, et une philosophie scientifique est une invention des nigauds.

Pyrrhon : *Comment peut-on savoir si le sage est sage ?* - par trois choses : par la rigueur de la descente au degré zéro de la raison, par le confort de la solitude qu'on y découvre et par la nature de la résignation de n'y trouver ni fenêtres ni toit.

Ils cherchent ce qui est *indubitable* et ils appellent cette recherche – le doute ! Le doute est une ignorance créatrice.

Créer de l'ordre, dans les limites d'un langage fixé, est une banalité. Y introduire du désordre, pour créer un nouveau langage, est une chose rare.

Comme de toutes les matières discursives, on attend de la philosophie - des problèmes bien formulés et des solutions bien vérifiables. Et la plupart des professionnels obtempèrent à cette exigence sociale et oublient que la philosophie est l'art d'entretenir le mystère. *Pour un penseur libre, la philosophie ne cesse jamais d'être une énigme* - E.Husserl - *Keinem Selbstdenker hat die Philosophie aufgehört, ein Rätsel zu sein*.

Ce qui est le plus fécond, ce n'est ni la solution issue des réponses, ni le problème entrant dans des questions, mais le mystère jaillissant des images. Comme le Parménide ou la Caverne de Platon, ou la Procession plotinienne, ou l'éternel retour nietzschéen. Et la réalité, que nous ne pouvons appréhender qu'en images ou en tropes, n'est pas moins mystérieuse.

Le doute en soi n'est pas meilleur que la certitude. C'est son sujet, ou mieux, les rapports nouveaux entre ses objets, qui le parent d'ombres et de reflets. Dans la certitude, c'est le projet-passion qui peut l'illuminer.

Les certitudes sont le lot des commentateurs et des critiques. Chez tout vrai auteur, même réputé tenir mordicus aux systèmes, on trouve du ton dubitatif et humble. Les systèmes inébranlables, qu'on daube, sont le plus souvent des fantômes, nés dans la grise imagination des zoïles. Tout homme ayant assez de hauteur d'âme finit par avoir un système profond, mais il sait, que *même le plus grand des systèmes n'est qu'un fragment* - F.Schlegel - *auch das größte System ist doch nur Fragment*.

Une fausse dichotomie, faisant maîtres de ceux qui raisonnent, et esclaves – de ceux qui croient. Les maîtres savent où il faut raisonner (pour promouvoir la vérité) et où il faut croire (pour sauver le mystère) ; les esclaves croient, où il faut raisonner, et raisonnent, où il faut croire.

On arrive à formuler une bonne philosophie non pas à partir d'un doute du vrai, mais d'un fanatisme du beau ou d'une foi du bon.

En philosophie, prétendre à la rigueur d'un discours ne peut avoir que deux origines : ou bien ce discours n'est pas philosophique, ou bien l'auteur n'est pas intelligent. La philosophie devrait ne s'occuper que des questions sans réponse univoque.

La naïveté – croire penser, grâce à la raison unique ; la lucidité – penser croire, car les raisons sont multiples.

L'intelligence supérieure se reconnaît dans les lacunes volontaires, dans ces hiatus, qui ne sont que respect du mystère, quand toute autre forme de liaison, discursive ou conceptuelle, profane le vide sacré. Ce vide est de la famille des fadeurs chinoises, gardiennes de la plénitude.

Le sage n'abandonne pas *ses* convictions, il abandonne le langage vieux jeu, dans lequel elles furent énoncées.

Ce qu'on connaît est presque sans importance pour la qualité de notre écriture ; c'est dans la docte ignorance que se manifestent le mieux nos frissons et nos recherches : *Qui questionne et s'étonne a le sentiment de l'ignorance* - Aristote. Elle accompagne l'étonnement jusqu'à sa chute dans une certitude passagère. La docte ignorance est l'aboutissement glorieux de la science (où elle s'appellera *savoir indocte*) et le début lamentable de la philosophie (où elle s'appellera fidélité à la *nature*).

Sophistes, cyniques et sceptiques sont de mauvais nihilistes : indifférents, calculateurs ou apophatiques, là où le nihiliste est enthousiaste, créatif et confiant, - dans la fabrication libre de ses propres points d'attache ontologiques. Mais les pires des profanateurs du nihilisme sont ceux qui couvrent de ce beau nom une égalisation loufoque entre l'être et le néant.

Les représentations conceptuelles ne sont jamais homomorphes ; une infinité de structures et d'opérations de la réalité échappera toujours à nos modèles humains. Mais puisque les seuls modèles parfaits sont des modèles mathématiques, le réel, c'est-à-dire la perfection même, serait une réalisation de la mathématique, celle-ci étant ainsi l'ontologie même. Au

commencement et de la représentation et de l'objet est le Nombre, la seule raison de leur concordance.

Le bon nihiliste est celui qui reconnaît notre incapacité de formuler des buts dignes de la merveille humaine et qui se résigne à n'en ébaucher que des contraintes. Cerner l'impossible (pour des raisons logiques, esthétiques ou éthiques) est plus prometteur, pour la qualité de ta plume, que de tracer le possible.

Je ne vois aucun trait net de ces fichues limites kantiennes, qui borneraient notre raison. Ce qui est pire, c'est que Kant ne se pose même pas la question capitale : à qui appartiennent ces limites ? À nous ou au monde ? Sommes-nous ouverts ou clos ?

Abandonner le certain pour l'incertain est bête (même si le mouton fait l'inverse) ; transformer l'incertain en certain est à portée des machines ; c'est la découverte de l'incertain dans le certain qui est l'apanage de l'homme lucide.

Les étapes d'approfondissement, aboutissant à l'illusion du soi : je n'affirme pas ce que je suis ; je ne suis pas ce que j'affirme ; le Je et le Moi sont identiques et également inapprochables. Et si *être un homme, c'est savoir distinguer son Je et son Moi* (S.Weil), l'homme est un fieffé illusionniste.

L'espérance rationnelle ne peut être que sophistique, comme le désespoir irrationnel veut être cynique ; c'est pourquoi mon espérance doit être irrationnelle et mon désespoir - rationnel. Il faut savoir donner tort à Platon, face aux sophistes, et à Descartes - face aux scolastes.

Comment sauver du ridicule les sages delphiques ? - en reconnaissant l'équivalence de ces trois étapes : *connais-toi toi-même - lis la vie toi-même et en toi-même - traduis ce que tu y entends*. À la sortie, même si je ne m'y

reconnais plus, ce serait le seul soi authentique, celui de la docte ignorance, opposée au savoir indocte. *Se ipsam cognoscere* devint la sotte devise de Hegel et de K.Marx. Le soi connu est misérable ; c'est le soi inconnu qui est notre trésor, pour l'observateur et non pas pour le marcheur : *Aller au bout de soi-même est une stratégie de pauvres* - J.Baudrillard.

La *foi en soi* - une double aberration qui, curieusement, s'avère être plus acceptable que la *connaissance de soi*, où, systématiquement, on se trompe soit de connaissance soit de soi. Comme quoi une double négation de la raison est parfois presque de la raison.

Plus les hommes *veulent* exhiber ce qu'ils *sont*, plus insignifiants ils *paraissent*. On signifie par son *pouvoir* d'invention d'un soi introuvable.

Il y a des ombres, qui ne demandent que de l'éclaircissement ; la philosophie n'y sert à rien, la science y suffit ; on s'enferme dans une bibliothèque. Et il y a des ombres, dont le seul intérêt est le mystère de leur source et l'émoi de leurs danses ; aucun savoir n'y apporte rien ; c'est une haute tâche poétique ; exécutée avec profondeur et intelligence, elle devient philosophie ; on reste dans sa Caverne.

Le nihilisme est un contraire du scepticisme et de l'absurdisme. Pour ceux-ci, notre propre avis comme l'avis des autres ne valent rien. Pour le nihiliste, bâtir sur les avis des autres ne vaut rien ; seuls valent nos propres fondements, commencements, élans. Être nihiliste, c'est annihiler les avis des autres et ne compter que sur soi. Il va de soi, qu'il ne s'y agit pas de science, mais de poésie et de philosophie.

Le soi se loge quelque part sous la boîte crânienne, observe la conscience et déclenche des actes ; aucun oracle delphique, aucun cogito, aucun réseau ne neurones ne m'éclaire sur son mystère ; il est la flèche de Zénon,

qui, visiblement, vole, mais, pour ma raison, - reste immobile. Aucune solution donc du problème grec de connaissance ni du problème égyptien de vérité (*personne ne souleva mon voile*), qui nous illuminerait sur le mystère du soi, où le connu et le vrai restent impuissants.

Le pur savoir se moque d'expériences et de vécus ; la mathématique s'en passe et ne s'appuie que sur l'esprit pur, comme notre Dieu ; elle a donc le droit de *prétendre à une proximité privilégiée avec Dieu* - G.Lichtenberg - *Anspruch auf eine nähere Verwandtschaft mit Gott machen* - et comme le bon Dieu cachottier elle laisse le souci du sens – aux philosophes !

Le commencement, c'est-à-dire naissance ou disparition, est ce qui ne se réduit ni à un accroissement ni à une diminution : un état *absolu*, réel en tant que résultat et virtuel en tant que perspective, au bout d'un processus *infini* (et c'est peut-être le seul cas, où ces termes trop galvaudés d'*infini* ou d'*absolu* aient un sens *réel*).

Me connaître ou ne connaître que ce qui est *à moi*, c'est la même chose. Mon soi inconnu est inconnaissable.

La faculté d'interroger est au-dessus de toutes les réponses aux interrogations ; mais le plus beau discours est celui qui prend la forme d'une réponse paraissant impossible, la jouissance la plus forte venant de la recherche de la question sous-jacente et de son fond possible.

Il y a, chez l'homme, un désir naturel - repousser ou mieux dessiner les frontières de ce qu'il peut savoir, et un désir artificiel - survoler ou vénérer ce qu'il ne peut pas savoir ; lorsque les deux cohabitent, on est face à un philosophe : *Dans quelle mesure l'essentiel reste inconnaissable, le penseur ne le sait que grâce à son savoir* - Heidegger - *Kraft seines Wissens erst weiß der Denker, inwiefern er Wesentliches nicht wissen kann*.

Il est aussi bête de prôner l'obscurité systématique que la systématique clarté. La systématisation est de la platitude. On devrait tenir à la clarté, mystérieuse en hauteur, ou à l'obscurité, lumineuse en profondeur.

Il n'y a rien à réfuter chez un Spinoza - c'est du verbiage gratuit, prétentieux et creux ; mais essayez de réfuter Nietzsche ! - c'est toujours passionnant et exige une grande rigueur ; pourtant, c'est lui qui se moquait le plus des rigoristes, comme Platon - des poètes ; mais c'est bien chez ces deux-là qu'on trouve de la rigueur et de la poésie.

Être un Ouvert, c'est savoir qu'on ne sait pas ce qu'on veut le plus ; l'identité du vouloir et du savoir abstraits, dans l'Ouvert de l'Être, proclamée par Heidegger, nous rend Fermés dans l'Étant.

Le moi connu est solidaire de mon fait et de ma pensée ; le moi inconnu n'est embrassé que de mon regard ; quand on ne fait pas cette différence, on se mêle les pédales : *Le moi fuit toujours mon regard, qui ne peut jamais l'atteindre. Mais l'idée de moi, elle, peut être nette* - F.Schlegel - *Anschauen können wir uns nicht, das Ich verschwindet uns dabei immer. Denken können wir uns aber freilich*. Le regard est le porte-parole du moi inconnu.

L'inconscient se réduit aux réflexes ; ce n'est pas l'inconscient qui constitue le soi inconnu, mais la conscience inarticulable : l'éthique, l'esthétique, la mystique, ce qui échappe à la conscience articulée autour des sensations, concepts ou mots, conscience du soi connu. Deux péchés des temps modernes : l'oubli du soi inconnu ou, pire, sa réduction au soi connu.

Tant de balivernes autour du rôle *constructif* et bénéfique du doute, nous libérant de la tricherie de nos sens (les exemples misérables du bâton brisé par une surface liquide ou du diamètre apparent du Soleil servant d'uniques illustrations) ; les sens ne nous trompent jamais, puisque chacun

est impensable sans la raison, qui transforme, amplifie ou filtre leurs signaux, plus qu'elle ne les corrige. Il n'y a que trois choses, qui comptent dans la qualité du résultat, de notre vision du monde : les connaissances, l'intelligence et le talent - représentation, interprétation, expression.

La mystique apparaît, presque mécaniquement, à l'approche du point zéro de la matière ou de l'esprit. Le nihilisme, étant le culte du commencement, ne peut être que mystique.

C'est le refus ou le mépris - justifié ! - du mode monologique et l'incapacité - injustifiable ! - de bâtir un discours dialogique, qui expliquent la résurgence de l'approche par l'absurde. L'union d'une intelligence, d'une ironie et d'une noblesse est nécessaire, pour créer un jeu d'ombres croisées, d'intensité comparable, au lieu de n'émettre qu'une pâle lumière partiale ou de tout éteindre, dans l'indifférence.

La philosophie devrait ne traiter que deux questions : *comment* l'esprit atteint une profondeur du verbe et *pourquoi* l'âme aspire à la hauteur consolante. Pas de déductions, que des abductions. Plus près du dogmatisme que du sophisme. Des maximes tranchantes, non des discours flanchants.

Il est facile de donner un sens à toute négation ; l'affirmation, elle, même de lieux communs, est plus ardue et moins gratuite, mais elle ne vaut que par ce qu'elle nie (Spinoza ou Hegel). *Omnis determinatio negatio est*.

On peut distinguer un créateur d'un imitateur d'après le degré de clarté dans leur vision des buts ou des contraintes : dans les buts - le vague d'un firmament, mystérieux et sacré, ou la netteté des horizons définitifs ; dans les contraintes - la maîtrise de ce qu'on s'impose ou l'inertie dans ce qu'on subit de l'extérieur.

Il y a des affirmations, qui ne valent rien, si elles ne sont pas appuyées sur un délicat *pourquoi* ; mais les meilleures d'entre elles sont celles que tout pourquoi, même un superbe, profane. Les plus belles choses, comme la rose d'Angélus, sont sans pourquoi. *Dans le mystère d'un jeu sans pourquoi se déploie le destin de l'être en tant qu'une hauteur et une profondeur extrêmes* - Heidegger - *Im Geheimnis des Spiels ohne Warum ereignet sich das Seingeschick als das Höchste und Tiefste*.

Le soi connu *se fait*, même au-delà de l'existant ; le soi inconnu *est*, même dans l'inexistant. Parménide serait choqué, Heidegger peut-être pas.

Pour saluer ce qu'on vit, il ne suffit ni de *savoir pourquoi* on vit, ni de *bâtir* le *comment* de sa vie, ni de bien *choisir* les *où* et *quand* de sa vie, mais il faut bien *voir* ce qu'on vit - le regard l'y emporte sur le cerveau et les bras.

Si je n'ai plus rien à dire au monde, c'est probablement une défaillance de mes yeux ; mais si je pense, que le monde n'a plus rien à me dire, c'est certainement à cause de l'extinction de mon propre regard.

Le sujet est un outil de perception, le soi - un outil de conception, le Je - un outil de création ; et c'est la volonté (*perceptio plus appetitus* de Leibniz) qui les met, tous, à contribution pour aboutir aux représentations, c'est-à-dire, d'après Schopenhauer, au monde, sans que j'aie recours ni aux choses ni à autrui.

Est charlatan celui qui, d'une hypothèse parmi d'autres, fait un principe unique ; des charlatans notoires, pris en grippe par V.Nabokov - Spinoza, K.Marx, S.Freud (charlatans du soupçon, bien que sa propre confiance en mots, non accompagnés d'intelligence, soit de la pure superstition), ou par Schopenhauer – F.Schelling, Hegel (*plumpe Scharlatane - charlatans lourdauds*, tandis que sa propre lourdeur fut du même acabit).

Le soi pur de Valéry est trop lié au *tout* du monde, le soi absolu de l'idéalisme transcendantal de Kant est trop mécanique, mon soi inconnu a l'avantage de ne se mêler ni des opérations analytiques ni des opérandes ensemblistes – il est l'algèbre de la création.

Le sot veut bâtir de conviction en conviction ; le fou veut déménager de caprice en caprice ; le sage sait plonger les convictions dans les ruines des caprices et loger les caprices dans un château fort des convictions.

Ce qui est passionnant avec les problèmes philosophiques, c'est qu'ils n'admettent de bonnes, c'est-à-dire profondes, solutions que si l'on les appuie sur de bons, c'est-à-dire hauts, mystères. Tout parcours, où la solution est un terminus, est aphilosophique ; la philosophie est la culture des impasses, enthousiasmantes et hautes.

Bizarre et imméritée réputation de douteur qu'a Descartes, pourtant obsédé par la première *certitude*, se réduisant, en plus, à la faculté de représenter (*percipio* = *cogito*), faculté, largement dévalorisée par la prééminence de la réinterprétation permanente, et vouée à être confiée à la future machine.

Avoir réfléchi ne rend ni plus dubitatif ni plus dogmatique, mais, en même temps, creuse davantage le doute, approfondit la certitude et même, dans le meilleur des cas, ouvre à la hauteur du regard.

L'évolution et l'éclair - telle est la trajectoire du soi connu ; des invariants et des ombres - tels sont des signes du soi inconnu. *J'ai conscience d'un soi identique, face à la diversité des représentations, que mon regard saisit* - Kant - *Ich bin mir des identischen Selbst bewußt, in Ansehung des Mannigfaltigen der mir in einer Anschauung gegebenen Vorstellungen* - ce *soi identique* et immuable est le seul à nous parler directement d'un certain *être* des choses. *Le problème est : dissocier en soi l'œil et le regard, séparer le moi*

authentique de cet autre qui pose – V.Jankelevitch - je ne suis pas sûr, que notre acteur nous soit plus étranger que notre spectateur.

On ne peut progresser vers l'inconnaissable que par l'inconnu ; tandis que seul le connu nous rapproche de l'inconnu ; ce qui justifie le prestige des mystiques et l'opprobre des charlatans.

Le soi connu est au soi inconnu ce que le devenir électif est à l'être effectif - une forme temporelle d'un contenu intemporel ; l'être justifie et bénit, mais ne se laisse pas appréhender.

Face à une antinomie de deux extrêmes, le sot hésite, le médiocre tranche en faveur de l'un des deux, et le sage les maîtrise simultanément, en créant une tension entre deux regards, deux langages, entre lesquels naît la musique de la création.

Il y a deux sujets en moi : le soi inconnu - le spontané, l'esclave de l'interprétation inconsciente, et le soi connu – le réfléchi, le maître de la représentation. L'herméneute constant, proche de l'être, et l'ontologue évolutif et variable, se fixant dans l'étant.

Les représentations du réel sont constituées essentiellement de métaphores, et les métaphores finissent par devenir des réalités langagières. C'est le regard, plus même que le talent, qui est l'outil de la métaphorisation ; et le regard, c'est l'art de lire et de traduire le réel en métaphorique.

Ils veulent, que la formulation de leurs *idées* soit claire, mais dont le fond serait *incroyable*. Un peu d'ironie et d'intelligence balayera toute clarté ; mais il faut beaucoup de maîtrise formelle et de noblesse de ton, pour que le fond soit accepté non pas par un calcul rigoureux, mais par une croyance inconditionnelle, artistique ou intellectuelle. Le sot cherche des idées,

comme de nouveaux *buts* ; le délicat - de nouveaux langages, des *contraintes*.

C'est l'anonymat de mes clartés ou obscurités qui les rend dignes de mes recherches. Les noms définitifs ne fixent souvent que des clartés pétrifiées ou des obscurités sans essor. On reconnaît une intelligence par sa faculté de manipuler de l'innommé, se décomposant d'après le caprice des concepts et des contraintes. Sortir une chose de l'ordinaire est plus difficile que de la tirer de l'inconnu.

Tout bon arbre est chargé d'inconnues, ouvertes à de fécondes unifications. Les inconnues se créent mieux, par élimination de constantes, qui s'y décantent.

On ne pense que dans la mesure, où l'on s'exprime, et la clarté n'est pas dans l'expression, mais dans le jugement de son interprète. La poésie n'est pas moins claire que l'algèbre (elle est la *logique de l'indéfinissable*, comme, d'après Valéry, - la métaphysique), mais, malheureusement, le regard (interprète) algébrique est plus répandu et topique que le regard poétique.

L'existence de lois de la nature démunit de son aura tout subjectivisme transcendantal : qu'on se fie, intégralement, à ses sens ou qu'on s'en méfie, on aboutit aux mêmes modèles. Celui qui doute de l'existence de corps célestes, d'atomes ou d'espèces, bâtit des châteaux de cartes phénoménologiques ; celui qui n'en doute guère, envoie des vaisseaux inter-planétaires, maîtrise la matière et l'énergie et doute de soi-même.

Les doutes des sages viennent des réponses sans question ; la plupart des certitudes des sots proviennent des questions sans réponses. La question, dans laquelle il n'y a pas de variables ou l'on échoue à les y introduire, ne

mérite généralement pas qu'on y réponde. Pour le reste, si je ne suis pas capable de répondre, c'est-à-dire de substituer aux variables - de belles valeurs, alors mes doctes certitudes, même négatives, ne valent pas un seul des doutes enthousiastes, nés d'une unification d'arbres. Les certitudes sont des frontières, mais le doute, c'est un Ouvert, ne mordant pas sur la frontière.

L'imagination sert surtout à créer de nouvelles variables sur un arbre de la connaissance. *Au royaume de l'imagination, l'inconnu est tout-puissant* - Napoléon - il en est seulement le signe, dont la première qualité n'est pas la puissance mais l'ouverture à l'unification, la souplesse. C'est la richesse des substitutions interprétatives qui témoigne de la puissance !

Le sage sait qu'il ne sait qu'en disant - c'est pourquoi il ne peut pas dire ce qu'il sait déjà. Le sot ne sait pas ce qu'il dit - c'est pourquoi il ne dit que ce qu'il sait.

Ils expriment des choses presque diamétralement opposées, le sage et le sot, lorsqu'ils disent, qu'ils ne sont sûrs de rien. Le sot avoue son impuissance, le sage - sa force.

Face à la réalité, le doute du sot – l'absence de représentations ; le doute du sage – leur pluralité.

Réduits à l'homme, l'être heideggérien est mon soi inconnu, et son étant – mon soi connu ; et c'est Héraclite qui nous met d'accord : ce qui fait apparaître, c'est-à-dire la nature ou l'être, aime à se voiler.

Oui, il n'y a, dans le monde, ni couleurs ni sons, mais seulement des ondes ; pourtant, nos récepteurs, captant ces ondes, nous bouleversent par des tableaux et des mélodies ; la réalité passive enjoint de la mimesis à notre

idéalité active. Le besoin de couleurs, dans notre esprit, dans l'*homo faber* ou l'*homo pictor*, réveille le souci de l'être, au-delà de l'espace ; le besoin de sons provient de l'âme, du devenir intemporel, de l'*homo sacer* ou l'*homo poeticus* ; l'art ou la science, dans le premier cas, la foi ou la philosophie - dans le second.

La demeure des certitudes est la représentation (scientifique ou pragmatique) ; la croyance s'ancre dans la réalité (physique ou métaphysique). *Ne croire en rien* est donc une pose dogmatique, à l'opposé du nihilisme, bien que Nietzsche même en fasse le mode de penser de l'homme créateur. Pourtant, philosopher, c'est réduire toute espérance et tout savoir - au croire.

Pour que je me tourne du côté de mon soi inconnu, il y a une technique facile : reporter l'admiration des organes – y compris de mon esprit, y compris de mon âme – sur leurs fonctions. C'est ici que j'ai la sensation de faire partie de ce qui, tout en étant moi, est plus grand que moi – l'unification enrichissante, mystifiante, rehaussante. La hauteur d'une admiration est ce que la profondeur est à la connaissance – un contact, ou son illusion, d'avec l'au-delà.

Pour Goethe, E.Husserl, Heidegger, derrière les phénomènes il n'y a rien à chercher. Mais où s'imprime le phénomène ? Sur la rétine ? Dans la conscience ? Au sein d'une représentation ? Dans une réaction réelle ? Toutes ces versions sont envisageables, et leur examen vous fera vite oublier ce misérable phénomène, pour rester avec une loi scientifique, une maîtrise technique, une musique mystique. Le regard surclasse le souci.

Pour connaître son essence, il faut se quitter, ce qui est impossible. L'existence se constate, et l'essence s'invente. *Étant dedans, je le vois en existence, non en essence* – R.Barthes.

Être ou paraître – cette paire est encore un candidat à la synonymie avec mon soi duel, l'inconnu et le connu : m'abandonner au premier et maîtriser le second ; ne pas chercher, comme les philosophes, à y inverser les verbes.

Celui qui ne comprend pas le concept de l'infini mathématique est incapable de raisonner sur la notion de l'infini philosophique ou sentimental. Platon ne comprenait ni Zénon ni Pythagore, comme Hegel ne comprenait ni I.Newton ni Leibniz, d'où leurs délires sur la limite et l'illimité (*péras* et *apeiron*).

Le non-sens est réservé aux jugements ; dans les choses et dans les images, ce qui s'oppose au sens ou le complète, c'est la musique. C'est ainsi que je corrigerais la vision wittgensteinienne de la tâche du philosophe : *Passer d'un non-sens inévident à un non-sens évident* - *Von einem nicht offenkundigen Unsinn zu einem offenkundigen übergehen* - du bruit du monde extraire sa musique.

Connaître ses contraintes, c'est savoir ce qui est important et ce qui l'est moins. Comme dans une position échiquéenne : même un joueur médiocre trouvera facilement le meilleur coup, si l'on lui signale quel est l'aspect le plus important dans la position courante. Le scientifique ou l'artiste est celui qui sait ne pas patauger dans l'inessentiel, pour s'attaquer tout de suite à l'essentiel, avec des coups conceptuels, verbaux ou musicaux.

Dans le monde de la pensée, on voit très rarement un dialogue fécond ; les commentateurs pratiquent la parlote, en simplifiant ce qui est complexe et en sophistiquant ce qui est banal. Mais pour la qualité des échanges, les formules logiques, auxquelles débouche mécaniquement la vraie compréhension, sont pires que les parlotes. La pensée, comme les bonnes

intentions, a le mérite d'ouvrir les portes du doute, tandis que le monde du constat et de l'acte ne fait que les refermer à double tour.

Le doute fécond est soit purement langagier - inventer de nouvelles requêtes, soit purement conceptuel - modifier un modèle. Puisque nous ne savons de la réalité que ce que nos modèles réussis nous apprirent, tout le radotage sur l'indubitabilité de l'existence est sottise. Le savoir *des* choses et le savoir *sur* les choses sont la même chose (que L.Wittgenstein m'excuse…) ; la traduction du *cogito* n'est plus : de connaissances à l'être (la verticalité de la pensée, fondant l'horizontalité de l'existence), mais connaître, c'est être (puisque l'horizontalité, pour ne pas dire platitude, les résume, désormais, tous les deux) ; connaître, sur un mode non-géométrique, c'est créer le modèle, l'habiller par un langage, formuler des hypothèses, les interpréter, donner un sens aux résultats.

Valéry n'a aucune ambition pour la rigueur d'un système, et pourtant ses phrases sont rigoureuses, et derrière elles on peut reconstituer facilement un système complet, profond et subtil, qui l'inspire. Tout, chez Nietzsche, n'est que rhapsodique, mais on y entend une symphonie, grandiose et harmonieuse. Spinoza, Kant, Hegel brandissent leur prétention à la rigueur scientifique, mais chacune de leurs phrases est un fatras disgracieux, anti-conceptuel, anti-logique, anti-poétique, où tout n'est que verbiage, hasard, irresponsabilité, arbitraire, que même le sens commun réfute sans peine, retourne ou s'en moque.

Le soi inconnu est aussi taciturne que Dieu ; il ne sert à rien de lui poser des questions ou de lui présenter des réponses. Mais la conscience de sa mystérieuse présence nous rend plus nobles, plus intelligents et même, peut-être, plus grands : *Celui qui écoute son grand soi devient plus grand, celui qui écoute le petit – plus petit* - Mencius.

La mathématique est rationnelle et nullement – réelle ; nos sens du beau et du bon sont bien réels et nullement – rationnels. Comment peut-on être hégélien ?

La certitude traverse trois étapes : le libre arbitre de la représentation (dans le contexte de la réalité à modéliser), la logique de l'interprétation (au sein du modèle), la liberté de la validation intuitive (par la confrontation des résultats logiques avec la réalité modélisée). Créer un arbre artificiel, le parcourir, l'insérer dans une forêt existante, à la frontière entre l'idéel et le réel.

La bonne foi, sensée symboliser la clarté du philosophe, n'a de sens que pour celui qui a un passé à défendre. *Le temps rend clair ce qui fut flou ; il rend flou ce qui fut clair* - Sophocle. Le philosophe est dans l'ouverture vers un présent incertain. Qu'il lui soit donc permis de se servir du flou, pour attirer vers une lumière future possible. Dans la faculté de représenter, rendre possible est plus intelligent que rendre clair (Kant).

Avec le doute créateur grandit non pas l'incertitude, mais la faculté de bâtir de nouveaux modèles et, donc, de nouveaux langages.

Comprendre, c'est englober l'origine du premier pas, ce point zéro, qui ne s'appuie que sur la croyance, même en mathématique : *Si tu ne crois pas, tu ne comprendras pas* - Anselme - *Nisi credidentis, non intelligentis*. Une fois la compréhension bien balisée, la croyance s'installe, paisiblement, parmi des faits et des logiques : *Tu dois comprendre pour croire* - St-Augustin - *Intellige ut credas*. Les tenants des rigueurs monolithiques sont avec Schopenhauer : *Croire et comprendre sont deux plateaux d'une balance : plus l'une monte plus l'autre descend* - *Glauben und Wissen verhalten sich wie die zwei Schalen einer Waage : in dem Maße, als die eine steigt, sinkt die andere* - c'est la croyance qui grave les mesures et stabilise la balance ! Près des sources, la

raison calculante doit devenir raison croyante : *Je dus écarter la raison, pour faire place à la croyance* - Kant - *Ich habe das Denken beiseiteschaffen müssen, um dem Glauben Platz zu machen* - il ne faut même pas laisser vide la place de la raison, il suffit d'y reconnaître son impuissance, ce qui est un geste de lucidité et de courage, apparenté au sacrifice.

Aucun philosophe ne s'éleva jamais au-dessus de l'intuition discursive. La rigueur, c'est l'art de spécifier des objets, de créer des axiomes non-contradictoires sur les relations entre les objets, de maîtriser les rapports entre le langage et la logique formelle, de formuler des requêtes ou des hypothèses, d'enchaîner des déductions. Cet art resta inaccessible à tous les philosophes, qui ne sont, par définition, que des sophistes. Leur seule issue honorable aurait dû être l'alliance avec la poésie, mais pour cette reconversion l'intelligence ne suffit pas, il faut du talent.

L'œil et l'oreille maîtrisent l'image et le bruit, avant que la première lumière ou le premier son ne les atteignent ; de même, la logique est parfaitement opératoire, avant qu'une représentation lui soit soumise. L.Wittgenstein : *La logique précède le comment et non le quoi* - *Die Logik ist vor dem Wie, nicht vor dem Was* - ne va pas assez loin. Le *pourquoi*, le *au nom de quoi*, est aussi pris en compte par la logique, avant que le désir du *qui* soit connu. L'*emploi* de la logique est subordonné au *qui*, puisque celui-ci dispose de son propre *quoi*. De même le sens, qui est le *à quoi bon*.

L'Ego, le moi, le Je - celui qui cherche, celui qui se cherche, celui qui trouve - trois facettes pleines, se refermant sur un vide innommable.

On peut émettre quelques conjectures raisonnables sur le mécanisme de mémorisation de syllabes, de mots, de références d'objets ou de relations, mais le mystère de la mémorisation des sons et des mélodies me paraît être entier. Comment se reconstitue une mélodie, à partir du dernier son (le son

du présent), tandis que les sons précédents (les sons du passé) ne retentissent plus et sont en mémoire ?

Le scientifique explore le nécessaire, le philosophe narre le possible, le poète chante l'impossible.

Chez ceux qui affichent, surtout, leurs certitudes, percent une profonde bêtise ou une haute intelligence ; chez ceux qui ne proclament, bruyamment, que leurs doutes, règne une plate médiocrité.

L'imbécile voit Achille dépasser la tortue et se met à se moquer de Zénon. Le sage revit la perplexité de Zénon.

Aussi bien dans la réalité que dans une représentation, *exister* peut vouloir dire deux choses : avoir réussi le passage par le filtre *essentiel* (les cogniticiens) ou se manifester dans des événements (les existentialistes). Dans le premier sens, l'essence précède l'existence, et dans le second, l'existence, à la lumière de l'expérience et de l'apprentissage, peut m'amener à modifier l'essence.

Il ne s'agit pas de chercher un concurrent, plus immédiat, du cogito, mais d'établir une hiérarchie des acceptions du verbe *penser* et d'en trouver la plus proche de notre certitude d'exister. Penser s'étend de la perception à la conception, en passant par désir, sollicitation, excitation, à l'origine desquels se profilent des objets ou relations, qu'il s'agit, en fin de compte, de référencer verbalement, mais ce n'est que le dernier chaînon. Le fameux *doute* n'est que la recherche tâtonnante de ces références *finales* et non pas initiales.

Rien de valable ne fut bâti sur la négation, la contradiction, la lutte, l'inconscience. Les ontologues du non-être ou du néant, ou bien Hegel, K.Marx et S.Freud, lorsqu'ils abordent ces avortons de sujets, sont des

charlatans. En Allemagne, K.Marx accroche sa fumisterie de la lutte des classes à la morne dialectique hégélienne ; Koyré et A.Kojève, ces métèques en quête d'originalité, érigent à Hegel un piédestal en France ; la décadence et la vulgarité plongent les blasés dans des cloaques psychanalytiques. Sans un oui, divin et aporétique, pas de non, convaincant et humain.

Aux deux extrémités du cogito, le soi connu *pense*, et le soi inconnu *est*.

Le sage voit l'ordre du tout et se résigne au désordre de la partie. Le médiocre (et Leibniz !) voit le désordre de la partie, qu'il projette sur le tout (Leibniz y cherchera de l'ordre).

On peut distinguer un créateur d'un imitateur d'après le degré de clarté dans leur vision des buts ou des contraintes : dans les buts - le vague d'un firmament, mystérieux et sacré, ou la netteté des horizons définitifs ; dans les contraintes - la maîtrise de ce qu'on s'impose ou l'inertie dans ce qu'on subit de l'extérieur.

Dans l'art de s'égarer on reconnaît la vraie maîtrise des chemins de la vérité. Penser, c'est savoir pimenter de falsification langagière une vérité abandonnée par le Verbe. *Je me trompe, donc je suis* - St-Augustin - *Si fallor, sum*.

D'autant mieux on perçoit une chose, d'autant plus est-on déterminé à ne l'exprimer qu'en une seule façon – Descartes. Même en arithmétique, cette ineptie ne s'applique que dans les cas les plus simples. Partout, où ont leur place le désir, la paraphrase, le doute, le style, l'évolution du modèle, partout se diversifient des références et figures.

Je ne sais pas ce que je suis, je ne suis pas ce que je sais - Angélus - *Ich weiß nicht was ich bin - ich bin nicht was ich weiß*. À la place du *savoir*, que

malmène ici le mystique, essayez le *vouloir*, vous découvrirez l'esthète, le *devoir* - l'ascète, le *valoir* - l'ironique.

La crédulité devrait s'adresser à l'incroyable harmonie, au-dessus de et dans nous-mêmes, et l'incrédulité - à ce qui traîne sous nos pieds. *L'incrédulité est quelquefois le vice d'un sot, et la crédulité - le défaut d'un homme d'esprit* – D.Diderot.

Le doute ne diminue pas l'édifice du savoir, mais y ajoute de nouveaux étages. C'est grâce aux premiers que la vue, à partir des derniers, est vaste. *Proprement dit, on ne sait que quand on sait peu. Avec le savoir grandit le doute* - Goethe - *Eigentlich weiß man nur, wenn man wenig weiß ; mit dem Wissen wächst der Zweifel*.

Rien de plus obscur, pour le sot, que la clarté du sage. *Qui se sait profond tend vers la clarté ; qui veut le paraître devant la foule - vers l'obscurité* - Nietzsche - *Wer sich tief weiß, bemüht sich um Klarheit ; wer der Menge tief scheinen möchte, bemüht sich um Dunkelheit*. La musique est-elle claire ? Qui se sait hautain tend vers la musique ! Mais la lumière doit être profonde, pour que les ombres soient hautes. Avec de plates lumières, on n'obtient que de plates - et obscures – ombres.

Ce qui était clair avant nous, n'est pas à nous – M.Proust. Encore un qui ignore, qu'on ne crée que parmi les ombres ! Débrouiller donne bien des titres de propriété, mais ne garantit pas les droits de succession. Embrouiller, *inquisitio inventi*, serait un premier pas prometteur pour qui veut fonder une dynastie fût-ce au prix d'un régicide.

Une idée est claire quand nous faisons convention avec nous-mêmes de ne point l'approfondir – Valéry. Le vague des profondeurs la munit souvent d'ailes, pour nous rendre moins crédules mais plus attirés vers la hauteur.

N'a de convictions que celui qui n'a rien approfondi - Cioran. Ce que St-Augustin dit du temps (*si personne ne m'interroge, je le sais ; si je veux répondre à cette demande, je l'ignore* - *Si nemo ex me quaerat, scio ; si quaerenti explicare velim, nescio*) serait vrai pour tout ce qui est en nous (*Avant Kant nous étions dans le temps, depuis Kant le temps est en nous* - Schopenhauer - *Vor Kant waren wir in der Zeit, seit Kant ist die Zeit in uns*). Mais ce n'est pas la pauvreté de notre cervelle qui est en cause, mais la richesse des langages, créateurs d'ombres nouvelles. *Tout n'est que brouillon ; la notion de texte définitif relève de la religion ou de la fatigue* - J.Borgès - *No puede haber sino borradores ; el concepto de texto definitivo no corresponde sino a la religión o al cansancio*. Et l'espace, lui, n'a-t-il vraiment que trois dimensions, tandis que notre imagination géométrique pourrait facilement en ajouter tant qu'on veut ? Le temps-qui-passe et l'espace ouvert – deux énigmes du réel, défiant le temps-qui-dure et l'espace fermé.

Le manœuvre vit dans un monde clair et diffus, et ce penseur - dans un obscur à points brillants – Valéry. L'intensité des points d'un pointillé ou la fadeur de la continuité des lignes, surfaces, volumes. Des rythmes rarissimes des points bien nommés ou des algorithmes anonymes tombant à point nommé.

Ce qui n'est pas fixé n'est rien. Ce qui est fixé est mort – Valéry. Une belle dialectique de la création ! Le philosophe-poète ne crée que dans l'informe, qu'il a intérêt d'accumuler en se débarrassant de ce qui prit déjà forme. Ce qui n'entre pas dans une grammaire n'exprime rien. Fixer, c'est attacher une mosaïque sémantique à une syntaxe opératoire. Une fois soumis à la seule syntaxe, tout discours vrai est mort. Ce qui se fixe dans l'espace sera mis en mouvement dans le temps. C'est en fixant que nous prouvons notre capacité de métamorphose. Chercher à fixer dans l'espace, c'est tendre vers la perfection dans le temps. La liberté futuriste de l'être ou l'irréversible nostalgique du devenir. La perplexité devant le mouvement insaisissable et

la répugnance à toute fixité - Nietzsche - *ein Widerwille gegen alles Festbleiben*.

Dans les profondeurs, tout devient loi - Rilke - *In den Tiefen wird alles Gesetz*. Dans la hauteur, tout est liberté ! Et l'art est dans le paradoxe : la profondeur de la liberté nourrissant la hauteur de la loi ! Paradoxe et non pas dialectique, qui est le lot des platitudes ; la verticalité ne connaît pas de dialectique.

Signe ce que tu éclaires, non ce que tu assombris – R.Char. Pourtant c'est dans l'ombre qu'on est le plus tenté d'être soi-même. Éclairer, c'est rendre petit.

Le bon doute est vertical, la mauvaise certitude est horizontale, m'élevant ou me dilatant. Le doute m'observe, la certitude me dilue. *Nos flottements portent la marque de notre probité ; nos assurances - celles de notre imposture* - Cioran. Toutefois, le vrai contraire du doute n'est pas la certitude, mais la foi, l'arbitraire.

Toute représentation, qu'elle soit savante ou loufoque, garde plus d'utopie que d'homotopie. Et c'est de la profondeur ou de la hauteur de sa quête fictionnelle par un vaste regard que naissent la transcendance ou l'immanence.

Nous portons en nous les valeurs (innées, spirituelles, métaphysiques, vitales), échappant à la nécessité et au langage, avec la consistance des pures apparences, et chacun de nous s'occupe de les représenter (pour comprendre) ou de les interpréter (pour agir), tandis qu'une traduction (pour rester fidèle) ou un travestissement (pour sacrifier) semblent être des opérations donnant de la réalité à ce qui n'est qu'apparences.

Plus un benêt doute, plus il tombe sur des idées reçues. Le sage prend une idée reçue et construit autour d'elle un délicieux doute. Le sage est, avant tout, un polyglotte : il est crédule ou tatillon en fonction du langage, que choisit, capricieuse, son intelligence polymathe. L'opportunité du doute est question de saison langagière ; il y en a qui préfèrent l'automne caduc au printemps éternel.

Preuve d'intelligence : croire, dans le vague, à l'existence d'un fond certain et voir, dans le certain, de nouveaux espaces du vague.

Qu'il soit pauvre ou riche, rigoureux ou lâche, le modèle, une fois bâti, sert d'appui *absolu* à l'évaluation d'un discours toujours *relatif* à lui ; c'est pourquoi le sceptique est le plus bête des philosophes.

Le nihilisme, même primitif, est toujours singulier ; le scepticisme, même raffiné, est toujours collectif. Le scepticisme part des vétilles extérieures ; le nihilisme doit tout à ses secrets intérieurs. Le scepticisme proclame la force ignoble et factice ; le nihilisme chante la faiblesse noble et créatrice.

Dans un système de connaissances complet, il doit y avoir un plan *objectif* - la logique et des structures, et un plan *subjectif* - des modèles des sujets, avec leur savoir (doutes, intuitions, expériences) et leurs modalités (vouloir, devoir, pouvoir). Les propositions bien formées n'apparaissent qu'après l'élimination (par l'interprétation extra-logique) de sujets.

Penser, pour Descartes, est ce que *nous apercevons immédiatement*, mais *je pense* veut dire : mon *état mental* (jeu réciproque des représentations et interprétations) *change*, il y a donc mouvement et temps, ce qui exclut l'immédiateté ; depuis Zénon nous savons, que le mouvement pensé et le mouvement réel ne s'entendent pas très bien, et puisqu'on doit donner la préférence à la réalité, *je bouge* réel est plus probant que *je pense* idéel,

comme première certitude. La conscience n'est qu'une surface des mouvements humains, leur profondeur et leur source principales se trouvent dans les pulsions.

Le travail de l'intelligence - créer un espace de clarté : voir des objets mieux cernés, pratiquer un langage plus élaboré de leur manipulation, interpréter leurs répercutions avec plus de rigueur. Le vrai maître des lieux doit y introduire un cycle crépusculaire et ne pas compter sur l'éclairage de la rue.

Ils veulent fuir le sol mouvant, pour bâtir sur le roc (Descartes), tandis qu'il s'agit de planter leur arbre. Si mon édifice doit être non seulement promouvant, mais aussi émouvant, je pourrais pratiquer tout type de sol, sans trahir l'architecte. *Avec Descartes, nous pouvons, comme le navigateur après un long périple sur la mer démontée, crier terre* - Heidegger - *Mit Descartes, können wir, wie der Schiffer nach langer Umherfahrt auf der ungestümen See, Land rufen*. Ce périple a, pour seul contenu valable, la houle et, pour seule issue, - le naufrage, qu'il s'agît de chanter et de confier ce chant à la dernière bouteille. Au chant de l'air et du feu, Descartes veut substituer le récit de la terre et de l'eau.

La représentation fixe la valeur, et la (méta-)interprétation (la validation) formule une valeur de cette valeur. Aucune théorisation de cette validation n'est possible, ce qui justifie le rôle qu'y jouent souvent la noblesse d'âme ou la caresse d'esprit, plutôt qu'une obscure adéquation quelconque avec la réalité.

Ni Platon ni l'Aquinate ni Heidegger ni Sartre ne formulent de concepts ontologiques opératoires - que des intuitions poétiques ou théologiques. Que Aristote est si rigoureux avec *ergo* saute surtout aux yeux, quand on constate, que ni Descartes ne se donne la peine de définir ce qu'est *cogito*

ni Heidegger - ce qu'est *sum*. La liaison entre la réflexion et l'ontologie est affaire des métaphores.

Le beau concept poético-mathématique d'*Ouvert* est très ambigu : ce qui, au sens de l'élan, est ouvert est souvent fermé, au sens de l'être. Par exemple, je suis ouvert en verticalité, au sens de l'élan (je ne maîtrise pas, j'ignore la limite qui m'attire), mais j'y suis fermé, au sens de l'être (rien ni personne ne peut posséder ce qui me limite, j'en suis propriétaire inconscient).

Pour les Grecs et pour Heidegger, une affirmation devient vraie, lorsqu'elle se débarrasse de *voiles*, qui la cachaient, d'où le *dévoilement* (*aléthéia* - *Unverborgenheit*) ; l'un des contraires populaires de *caché* (*renfermé*), c'est l'*ouvert*, d'où la perplexité d'un mathématicien, qui découvre l'Ouvert heideggérien, se détournant des limites et convergeant facilement aussi bien vers l'apophatique vérité que vers l'arrogant *Être* (partant de *offen* – *ouvert* et tombant sur *Offenbarung* – *révélation* ou *dévoilement*). Cet Ouvert promet une sortie des ténèbres vers la lumière, tandis que celui de Rilke, au contraire, nous conduit d'une lumière facile au bord de la nuit et du rêve. Le mot *dé-claration* aurait pu signifier un mouvement, opposé à *aléthéia* : priver une chose de sa clarté.

La langue, visiblement, participe à la formation des conceptions du monde, mais pas tellement à la représentation de la réalité ; la trace langagière la plus visible y consiste à choisir, pour une tâche représentative, entre soit un accident soit un concept, concept traduisant le doute, l'ironie, l'activisme, l'émotivité. Mais le gros noyau de la représentation ne dépend guère de la langue.

Quand on refuse au modèle et à sa supra-structure, le langage, le rôle créateur de vérités, c'est-à-dire d'identités, de mesures et de logiques, on devient pyrrhonien, pour qui toute chose est *indifférente, immesurable,*

indécidable. Le dialogue *moi-réalité* n'existe pas ; il fait partie du tétralogue : *moi - modèle - langage - réalité* (je sais, qu'il n'y a pas de nombre deux dans *dialogue*, et, par exemple, dans la plupart des dialogues platoniciens figurent plus de deux interlocuteurs).

Les mots ne doivent jouer presque aucun rôle dans les définitions de concepts, à partir desquelles naissent des idées. *Définir, c'est entourer d'un mur de mots une contrée sauvage d'idées* - S.Butler - *A definition is the enclosing a wilderness of idea within a wall of words* - c'est presque le contraire qui est vrai : à la source d'une définition se trouvent des idées bien viabilisées et nettes, tandis que les mots y jouent un rôle banal de matériaux, pour délimiter les fondations, les murs et les faîtes. Une fois l'édifice en place, on se met à le peupler ou à le hanter d'idées moins harnachées et de mots plus fantomatiques. Il n'y a guère d'idées sauvages, c'est le mot qui ensauvage ou apprivoise.

Un verbe surchargé d'ambigüités - *douter*. Vérifier la véracité d'une proposition, hésiter entre deux modèles concurrents, ignorer les attributs d'un objet, mettre en cause l'interprète, changer de langage - autant de contenus irréductibles.

Être dupe des mots, c'est croire, avec les professeurs, qu'énoncer, c'est représenter. Le mot n'est qu'un outil de dialogue. *L'illusion, c'est croire aux mots. Cesser d'en être dupe, c'est le réveil, la connaissance* - Cioran. La connaissance, c'est ce qui précède l'assaisonnement du mot et ce qui s'extrait après sa digestion ; elle n'en est pas rivale. Trois sortes radicalement différentes de confiance au mot : admettre qu'il s'inspire d'un beau modèle, admirer son harmonie intrinsèque, fabriquer une interprétation de son message. Le savoir, l'art, le savoir-faire. Connaissance des choses vues, connaissance de la vue, connaissance de lunettes.

Aucune compréhension complète ne peut se passer de croyance ; tôt ou tard, dans l'enchaînement causal, on tombe sur un postulat ou un axiome ; croire en autre chose ne peut être que de la bêtise. *Je ne cherche pas à comprendre pour croire, mais je crois pour comprendre* - Anselme - *Neque enim quaero intelligere, ut credam ; sed credo, ut intelligam*. Le *croire* se laissant dicter sa raison par un *pour*, c'est comme le Verbe pur se soumettant à une vulgaire préposition. Sans disposition au *croire* aucune proposition du *comprendre* ne tient debout.

Seul un esprit fort est capable de vénérer le mystère divin du vivant, pour embrasser, éventuellement, une foi en Créateur inconnu ; l'esprit faible se vautre dans l'incertitude des problèmes humains, pour épouser une foi superstitieuse en un Dieu connu. Chez celui-ci, *tous les vices ne viennent que de l'incertitude et de la faiblesse* - Descartes ; chez celui-là, ce sont les sources de ses vertus.

Dieu est l'infinité d'attributs infinis - Spinoza - *Deus sit ens absolute infinitum infinitis attributis*. Pourquoi pas *l'absence de tout attribut* ? C'est par de telles définitions liminaires que les sages de profession se mettent à déverser leurs balivernes «géométriques» sur leur Dieu à attributs. Un principe obscur, sur lequel ils bâtissent d'ennuyeuses et intenables clartés. Le sage d'intuition débute par un principe clair d'où fusent d'obscures et belles hypothèses.

Mon écrit est un arbre-réponse, mais l'une des jouissances consiste à en reconstituer l'arbre-requêteur, avec un maximum d'inconnues. Et la solitude a cet avantage d'élaguer celui-ci, en en enlevant les constantes les plus communes et en le décorant de mes propres variables : *La solitude, c'est la mise à nu de toutes les réponses et la mise en clarté de tous les chagrins* – N.Berbérova - *Одиночество - обнажение всех ответов и разрешение всех скорбей*.

Spinoza : un délirant se donnant l'air savant ; Heidegger : un savant cherchant l'air délirant. Le premier prétend, naïvement, *prouver* des vérités éternelles ; le second, lucide, *invente* sa propre notion de vérité, valable dans une seule maison de l'être, son langage. Le sérieux d'un jargon mal maîtrisé ou les jeux d'un langage à créer.

La vérité n'a aucun rapport avec la validité (le pragmatisme) ni avec la certitude (le psychologisme) ; elle est une relation linguo-conceptuelle.

Si l'adéquation avec la réalité était la mesure de la vérité (ce qui est une mauvaise approche), on pourrait dire avec Diogène Laërce : *Le vrai n'est pas plus sûr que le probable*. Le faux est versatile, mais il rend probable le vrai.

La différence entre le doute et l'incertitude : celle-ci ne s'applique qu'à l'intelligible, tandis que celui-là a un sens même pour le sensible. La certitude passe par la vérité ; le doute ou son absence s'en passent. Les sensations sont encore plus indubitables que les pensées, mais celles-ci sont plus certaines ; le cogito a raison de mettre le doigt sur la priorité de la pensée, même s'il reste vague quant au domaine de l'existence.

Certains imaginent, qu'il suffise qu'une idée soit *claire et distincte*, pour être vraie : *La vérité est une notion si transcendantalement claire, qu'il est impossible de l'ignorer* - Descartes, tandis que d'autres, moins touchés peut-être par la transcendance, mais pétris de logique, réclament, que l'idée soit formulée dans un bon langage, prouvée par un bon interprète et munie d'un bon sens.

Dans la peinture de nos tableaux intellectuels, notre palette, à côté du doute et de la certitude, comprend un troisième pinceau, l'invention de langages. Le doute s'occupe du bon, la certitude - du beau et les langages – du vrai.

Tout ce qui s'exprime et s'évalue à *vrai* dans un langage concerne la représentation et seulement par un ricochet – la réalité. La vérité du réel est indicible, au sens propre du mot ; tout ce qui se verbalise ne touche pas au réel, en est un écart. *La vérité n'est jamais autre chose qu'une apparence qui parvient à dominer, donc une erreur* - Heidegger - *Wahrheit ist immer nur zur Herrschaft gekommene Scheinbarkeit, d.h. Irrtum* - la vérité dominante s'appelle doxa. Mais l'erreur, contrairement à ce que tu penses, avec Nietzsche, n'existe que dans les représentations et non pas dans le monde.

Plus on tente de s'éloigner du réel, pour instituer nos systèmes de vérités, plus sidérant est le constat qu'on le frise partout. Notre libre arbitre doit suivre de bonnes lois, c'est l'obéissance aux recettes qui est source de toute chienlit inextricable.

Le véridique face à l'inventé : aucun constat crédible pour peindre l'âme, le cœur ou l'esprit. Seule la qualité de l'invention y met des couleurs et des formes. Tout appel au triomphe de la vérité, dans ces canevas, ne fait que fausser la perspective. D'autant plus, qu'on ne peut qu'être naturel, on ne peut pas chercher à le devenir, ce qui débouche toujours sur des clichés. La *sagesse incréée* ne peut être que niaise.

En s'adressant à la réalité, dire, que tout n'est que vérité ou qu'il n'y a aucune vérité, revient au même : elle nous donne la notion de perfection - donc elle est au-dessus de nos doutes, elle est inatteignable - donc rien de définitif ne sera jamais prononcé sur elle.

L'intelligence n'est pas tellement dans la formulation d'hypothèses que dans le courage de reconnaître tout monde comme hypothétique, et dont la thèse se muera en hypothèses. Mais ces souplesse et liberté ne vaudront pas grand-chose sans des mondes catégoriques sous-jacents, solidement bâtis par ton libre arbitre. Mais deux mondes, qu'ils soient hypothétiques ou

catégoriques, ce sont deux espaces de vérités - la liberté interprétative vaut bien le libre arbitre représentatif.

L'évidence est conçue (les idéalistes) ou perçue (les matérialistes). Mais on parle de deux choses différentes : vérité ou adhésion. L'idéaliste du vrai peut être matérialiste du beau.

N'être sûr de rien, pour un sot, signifie incapacité de prouver ; pour un homme d'esprit - capacité de *falsifier* une vérité prouvée, de créer un nouveau langage, dans lequel ce qui fut vrai ne le serait plus.

Le sage est celui qui sait la nature de la croyance et qui croit en culture de la vérité. Il *sait* où il faut savoir et où il faut croire.

La vérité s'anoblit par la profondeur dans la maîtrise du langage, par la rigueur des problèmes et par la virtuosité des solutions ; la croyance – par la hauteur du regard sur la vie, par la ferveur du mystère ressenti. L'une ne peut pas se passer de l'autre ; et quand elles le font, elles deviennent robotique ou fanatique.

Une loi a un nombre fini de variables, or le réel, contrairement au symbolique et par définition, est ce qui, n'importe où et n'importe quand, peut faire émerger de nouvelles variables. Le réel est un rebelle, le symbole est une idole. *Tant qu'une loi mathématique se réfère à la réalité elle n'est pas sûre, et quand elle est sûre elle ne s'applique pas à la réalité* - A.Einstein - *Insofern sich die Sätze der Mathematik auf die Wirklichkeit beziehen, sind sie nicht sicher, und insofern sie sicher sind, beziehen sie sich nicht auf die Wirklichkeit*.

Les représentations se câblent (leur accès devient implicite, machinal), la formation d'ensembles de conflit (la présélection de bonnes règles, la première interprétation) s'effectue par l'intelligence synthétique aussi

implicitement, tandis que l'interprétation finale (le déclenchement de règles, la réinterprétation) est affaire de l'intelligence analytique explicite. Cette démarche est propre aussi bien de l'intelligence humaine que de l'artificielle. L'inévidence des deux premiers aspects (qui jouent le rôle de contraintes) explique l'erreur de ceux qui veulent tout réduire aux (ré)interprétations, au détriment des représentations.

Face au mystère du monde, le scientifique lui trouve du sens profond et le poète – de la haute beauté. Quand on n'est ni l'un ni l'autre, on n'y perçoit que de la platitude, de la fadeur, sans sel ni sens.

Le parcours du médiocre : la croyance, le doute, le savoir. Le parcours du sage : le savoir, le doute, la croyance.

La liberté est indissociable aussi bien du soi connu que du soi inconnu. Parmi ses innombrables facettes, seule la liberté inconditionnée, comprenant l'éthique et l'esthétique, encadre le soi inconnu, portant une mauvaise conscience et subissant l'appel de la beauté. La liberté banale, commune, conditionnelle, guide le soi connu. Confondre ces deux libertés, réduire le premier soi au second, en faire le *Soi Absolu*, opposé au monde, est l'erreur commune des philosophes idéalistes allemands.

Deux clans d'égale niaiserie : les absurdistes – la contingence est une nécessité à acclamer, et les rebelles – la nécessité est une contingence à abattre. La même jonglerie verbale qu'avec l'être et le non-être de leurs ancêtres.

Ils appellent *nihilisme* la proclamation que ni Dieu ni la morale ni le bon sens ne contrôlent plus la pensée, et qu'il faille se soumettre à l'absurdité de l'existence. La source de ma pensée et de ma musique est mon soi inconnu, qui me souffle le sens exaltant de ma vie ; et l'écoute de ce souffle

me remplace toute recherche du divin extérieur ou d'un Bien normalisé. Mon Vrai rejoindrait l'universel, mais mon Beau ne traduirait que ce souffle unique. Voilà le nihilisme qui me rendit à moi-même.

Le terme d'*objet* aurait dû être réservé à la représentation (et être exclu de la réalité), où cet objet s'inscrit dans des structures syntaxiques et sémantiques, possède des attributs et propriétés, son cycle de vie étant gouverné par des règles et par son essence. Mais cet objet doit correspondre à un conglomérat d'atomes ou à une image (existante ou pas) dans la réalité humaine (*das Dasein*), et ce qu'on pourrait nommer *chose en soi*. Sans cette notion, il serait difficile de rendre compte du fait, qu'aucun *objet* ne puisse être équivalent (adéquat) à la *chose*. Mais on ne connaît la *chose* que représentée en *objet*.

La chose en soi est un concept totalement objectif ; le sujet humain n'est nullement impliqué dans la formation de son contenu. Seul un esprit tordu et une âme égarée, comme ceux de Schopenhauer, peuvent associer la chose en soi avec la *volonté* !

Ma conception du monde partait toujours de mon regard, mais celui-ci se fondait, successivement, sur les faits, les convictions, les doutes, les rêves.

En pleine lumière ne naissent que des platitudes ; le courant créateur ne s'anime que dans l'obscurité ; l'intelligence en reconstitue des sources lumineuses, l'imagination y introduit des couleurs, et le talent en extrait la musique.

Pour notre bon sens, et même pour notre imagination aussi bien de la matière que de l'esprit, les dernières certitudes atomiques ou cosmogoniques restent totalement incompréhensibles, mystiques. Seule l'implacable mathématique nous conduit à ces stupéfiantes et

incontournables conclusions. L'esprit de l'intelligible s'incline, mais l'esprit du sensible garde toute sa perplexité. La Création, ce devenir divin, commence et se termine dans infinitésimal, où se confondent le continu et le discret.

L'Intelligence Artificielle permet facilement le transfert dans l'ordinateur des connaissances et des raisonnements d'un scientifique. En revanche, elle resterait perplexe, démunie et impuissante devant les élucubrations d'un sot. Pourtant, celui-ci a exactement les mêmes droits, pour parler de *sa* vérité que celui-là – de la *sienne*. *La vérité se compose de certitudes obscures plus encore que de raisonnements clairs* - A.Rivarol.

Le sens du *je pense* : je spécifie (référence, signale, indique, montre, nomme) *mes* chemins d'accès aux objets. Le sens du *je suis* : je suis un objet (*ma* matière), auquel s'attache un sujet (*mon* esprit).

La grammaire spécifie les moyens syntaxiques de produire les références légitimes d'objets – c'est tout ! C'est cette notion de *référence d'objets* qui est commune à toutes les langues et qui est le véritable pivot langagier de la communication, et qui permet une compréhension foudroyante et satisfaisante des discours, même uniques, originaux, jamais produits au passé. Mais cette compréhension est toujours particulière, jamais universelle, ce qui suppose des représentations individuées et dévalue toute la philosophie analytique.

De l'embarras, créé par la polysémie du mot, on peut sortir soit d'une manière primitive, en pointant des objets de son voisinage, soit d'une manière subtile, en en formulant une des négations possibles. Dans un discours, souvent, l'absurdité de la négation prouve l'absurdité de l'assertion.

En mathématique, les définitions sont assez rigoureuses, pour les libérer de la nécessité d'une négation (*omnis determinatio negatio est*). Mais le fatras philosophique rend cette négation indispensable. C'est ainsi que la *représentation* éclaire la *réalité*, le *devenir* – l'*être*, l'*essence* – l'*existence*, le *mot* – le *concept* ou la *chose*.

Dans la réalité, strictement parlant, il n'y pas d'objets (nécessairement structurés par une représentation), et *res extensa* et *res cogitans* ne sont que des entités non-structurées. *Adaequatio rei et intellectus*, en tant que définition de la vérité, correspond, tout simplement, à une concordance entre des objets de DEUX représentations d'une même réalité, concordance de DEUX interprétations d'une même proposition. La première de ces représentations est propre à un sujet, elle est *individuelle* ; la seconde est une représentation *collective* validée. Le terme de *vérité* n'est appliquable qu'aux résultats des interprétations séparées ; la comparaison réussie (les critères de cette réussite ne pouvant être qu'intuitifs) ne fait que rendre la vérité de la première interprétation – *acceptable*.

L'intellect transforme les empreintes *analogues* de nos sens - en données *analogues* de notre mémoire. Les premières ne se trompent jamais ; les secondes se trompent toujours. Pourtant, toutes nos connaissances proviennent des secondes, et les premières ne servent qu'à valider les jugements des secondes. Le robot, lui aussi, aura ses sens, mais toutes les données seront déjà, pour lui, des connaissances conceptuelles, en sautant les stades analogue et numérique.

Tout réveil de la conscience commence par nos sens, dont les signaux sont captés, tout d'abord, par l'âme et non pas par l'esprit, avec ses pensées ou ses actes (du mouton cartésien au robot hégélien). F.Schelling résume cette funeste bassesse mécanique : *Le seul concept immédiat est celui de l'activité* - *Das Handeln ist der einzige unmittelbare Begriff*.

Pour le scientifique, la syntaxe de son langage est rigoureuse, et la sémantique – plutôt intuitive ; pour le philosophe, c'est l'inverse : son vouloir est net, et son savoir - vague.

Les phénoménologues (et les existentialistes) pensent que l'*essence* de l'amour, de la vérité et du goût pour le Beau ne se forme qu'au contact avec un visage charmant, un paysage ou un puzzle logique. C'est le contraire qui est plus plausible : l'*existence* de ces manifestations n'est possible que grâce à une *essence* innée. *C'est la Nature elle-même qui imprime dans l'âme les vérités intellectuelles, qui, bien que stimulées par les objets, n'en sont pas guidées* - Chomsky - *Intellectual truths are imprinted on the soul by the dictates of Nature itself and, though stimulated by objects, are not conveyed by them*. Mais que deviendrait l'œil en absence de lumière ?

Au fond de toute réalité, qu'elle soit matérielle ou spirituelle, perce le mystère, insondable, incompréhensible, impossible. Nous bâtissons, la-dessus, de savants problèmes et sommes heureux de leur trouver quelques misérables solutions, qui constituent tout notre savoir ; mais ce qui échappe au savoir reste largement dominant. Le connu ne se nourrit que de minuscules portions arrachées à l'inconnu. *Le sens évolue par l'évolution de l'insensé* - V.Nabokov - *Эволюция смысла является эволюцией бессмыслицы*.

La Caresse fut le commencement de l'homme angélique ; l'Angoisse – celui de l'homme bestial ; nous sommes condamnés à les assumer toutes les deux. *Au Commencement était la peur, puis la résistance, ensuite le Verbe, le secret* - R.Char – l'Étrange, le mystère ou le secret, n'apparurent qu'avec le poète, c'est-à-dire avec l'homme de culture.

Décrire l'existant est une tâche de robot ; c'est dans l'inexistant que l'artiste trouve les plus beaux modèles à peindre. C'est comme un aveugle,

imaginatif et créatif, décrivant l'existence des objets matériels – la géométrie est son seul support, mais c'est dans un langage poétique qu'il la traduirait.

Une logique complète tiendrait compte de la temporalité, et donc toute référence d'objet devrait s'y munir d'un index de temps. Et l'identité A = A, qui est absolue et a priori pour Kant et Frege, n'y serait ni l'un ni l'autre.

Les convictions sont des valeurs, et parler de la mutation des premières (Dostoïevsky) ou de la réévaluation des secondes (Nietzsche) revient au même, bien que le pouvoir de l'homme du souterrain soit à l'opposé du devoir du surhomme.

L'esprit ébloui ferme les yeux et se réjouit du regard pénétrant de l'âme ; les yeux ouverts de l'esprit éclairé arrachent au doute ce qui devra appartenir au savoir. Le premier est plutôt créateur, le second – producteur.

Le mérite d'un approfondissement des pensées est de nous débarrasser de fausses clartés et de nous donner le goût de vrais mystères. Une fois ébloui par la certitude de ceux-ci, nous nous mettons à rêver, c'est-à-dire à découvrir la hauteur.

L'apparence est ce qui obsède les rhapsodistes de formes, le rien est ce qui agite les absurdistes de fond. Inaptes de représentations et de logiques, ses outils qui se moquent de riens et d'apparences.

La conviction du Vrai n'a pas besoin de l'illumination du Beau ; la jouissance du Beau peut se passer de la bénédiction du Bien ; mais le Bien ne comporte ni rigueur ni joie, il ne sème que le doute et la honte. Kant, dans son voyage de la solution vers le mystère, aurait dû intervertir ses deuxième et troisième *Critiques*, pour être plus conséquent.

Une bonne philosophie commence par un vague écho d'une mélodie, d'une angoisse ou d'une métaphore ; il s'agit de l'habiller de mots qui garderaient et la musique et l'inquiétude et la poésie.

La science émet des lumières, et l'intelligence les reçoit ; ce sont des fonctions rationnelles de l'esprit. Mais le cœur reçoit une lumière intérieure, irrationnelle, le mystère y est plus profond, car il atteint l'amour ; l'âme émet des ombres, irrationnelles, le mystère y est plus haut, car il s'y agit d'une création humano-divine.

On n'atteindra jamais la *chose en soi* ; l'existence d'une faille entre elle et l'état de nos connaissances entretient notre sens ou notre goût du mystère. C'est comme la convergence certaine d'une suite, en mathématique, vers une valeur fini, mais – en infini nombre d'étapes. L'élément fractal élémentaire, visiblement, n'existerait pas. Et ceci est aussi vrai pour les particules élémentaires, que pour nos pensées ou nos extases, afin que vivent notre admiration et notre enthousiasme face à cette œuvre divine.

Se connaître est peut-être reconnaître, qu'au-dessus de mon soi connu plane mon soi inconnu. Au-dessus de l'intelligence et du langage se cache la source du Bien et du Beau, qui inspire mais ne s'exprime pas.

Le discours, dépourvu d'inconnues, ne fait qu'exposer un sens ; celui, qui en contient, veut le recevoir. Toute la poésie est là. Et la bonne philosophie aussi.

Tout homme porte en lui des traits uniques, qui ne soient dus ni à l'expérience ni à la réflexion. L'homme est ce noyau inné, dur et ferme, et non pas un matériau malléable, jouet du hasard ou de l'action. En revanche, toute création exige l'usage des langages collectifs ; la personne humaine

ne peut s'y manifester que furtivement, approximativement, dans un mélange inextricable du commun et de l'individuel. Voici une illustration de la différence entre l'Être et le Devenir.

Le vide est bienvenu à l'intérieur de moi-même ; je trouverais toujours de la bonne matière pour le combler. Mais le vide extérieur, pour un discours, adressé à mes semblables, à mes frères ou à mes adversaires, même au sein d'une solitude, ce vide, rempli par des citations des autres, fixe les limites, dessine un cadre et contribue à la clarté. *Je cite les autres pour mieux m'exprimer moi-même* - Montaigne.

Une vision du monde s'appuie sur le connu, l'inconnu, l'inconnaissable. Chez l'homme de la rue, elle se réduit à l'inconnu ; chez le scientifique, démuni d'âme, - au connu. Mais tout ce qui est universellement connu, fixe, est commun ; et la vision du monde ne vaut que par sa facette personnelle. La part de l'inconnu ne traduit que notre ignorance, tandis que l'inconnaissable, reconnu comme tel même par les scientifiques, est le seul support valable d'une vision, à la fois poétique et philosophique.

Les badauds pensent que les philosophes *expliquent* le monde, en apportant de la *clarté*. Or, l'explication du monde est la prérogative des scientifiques, la clarté définitive et figée étant affaire des imbéciles. Il se trouve que les philosophes ne sont ni les uns ni les autres. Les philosophes devraient ne s'occuper que de nos soupirs ou de nos métaphores.

Les plus rigoureuses théories scientifiques ne peuvent s'appuyer que sur les apparences, car les matières minérale, végétale ou animale contiennent d'infinis mystères qu'il s'agit d'élucider, sans l'espoir d'en toucher le fond. Les dénonciations des apparences comme sources d'erreurs ne peuvent être que sottises. Les seuls objets se passant d'apparences sont des objets mathématiques.

L'analyse de toute phrase correcte en langue naturelle aboutit à une formule logique. Dans les phrases suffisamment complexes on trouve presque toujours des variables implicites, aux valeurs indéterminées et donc, au départ, vagues. Aucun logicien, sans parler de linguistes, n'est capable de traiter rigoureusement la négation (syntaxique et sémantique), puisque même dans les cas simples la pré-existence d'une représentation conceptuelle est indispensable, ce qui échappe à ces scientifiques. Pourtant, l'un des plus célèbres affirme : *En logique, il ne peut pas y avoir quelque chose de vague* - L.Wittgenstein - *Eine Vagheit in der Logik kann es nicht geben*.

En fermant les yeux sur le mystère de la vie, le monde spatio-temporel réel semble être un cas particulier du paradigme mathématique et donc lui obéir, en tout point. Mais, en mathématique, la métaphore spatio-temporelle admet des interprétations vraiment universelles, puisque l'espace n'y est pas forcément tridimensionnel et le temps peut y être réversible ! Le temps réel est-il discret ou continu ? Peut-on parler de continuité et donc d'infini dans le monde réel ?

J'apprécie l'intuition de Valéry pour juger du savoir, du langage, de l'intelligence ; mais quand je lis, que pour lui *la mathématique est la science de l'arbitraire*, je vois qu'il n'y comprend rien. Il y a des lois implicites, en mathématique, qui encouragent l'élégance et le laconisme des preuves d'une nouvelle assertion. Il est rare qu'on améliore la première version de preuve, mais c'est toujours au profit de ces deux critères qui excluent, presque complètement, l'arbitraire. Même la création de nouveaux objets, en mathématique, bannit l'arbitraire ; c'est pourquoi la mathématique est la vraie ontologie pour tout cerveau rationnel. L'arbitraire des représentations est propre à toutes les sciences, sauf la mathématique.

Un mathématicien, qui découvre des écrits philosophiques, n'y trouve que du verbiage et du délire ; et un non-mathématicien – que des concepts et des convictions. Le premier finit par n'en apprécier que l'expressivité poétique, et le second – que la didactique.

En paléontologie, on remonterait à la première apparition de tous les organes biologiques - des archétypes (holotypes, paratypes). Je me demande si l'on connaît les époques où apparurent le doigt, l'œil, l'oreille, le cerveau. Je me convertis, tout de suite, au matérialisme vulgaire si les biologistes le savent.

Tout le monde est d'accord que l'univers de l'esprit, ce premier composant de la réalité, est insondable, mais peu se rendent compte que la matière, ce second composant, l'est tout autant. *La réalité, c'est une suite infinie de faux fonds* - Nabokov - *Реальность – бесконечная последовательность ложных днищ*.

Tous les douteurs sont des artisans impassibles ; l'artiste déclame et proclame, avec passion, les dogmes de son tempérament et de son goût. *Je suis l'instant, portant sa lumière à l'éternité… Je suis un Oui… Je suis l'extase…* - Scriabine - *Я миг, освещающий вечность... Я утверждение... Я экстаз* - profite, plutôt, de toute lumière commune pour projeter tes ombres uniques.

L'écriture : la noblesse oblige d'écouter l'éthique, le talent sacrifie l'éthique au profit de l'esthétique, l'intelligence munit l'esthétique d'ombres mystiques. Ce n'est pas les autres, c'est toi-même que tu dois étonner ; plus profonde est ta lumière, plus hautes seront tes ombres.

Dans le te connaître, il faut distinguer le connaître ton soi connu – ton savoir, ton goût, tes ambitions – et le connaître ton soi inconnu – les sources de tes

désirs, l'intensité de ton regard, le sens de ta musique. Une tâche triviale et une tâche impossible.

Si le doute sur le sens d'une notion philosophique ne provoque aucune réflexion fructueuse, il faut jeter cette notion au rebut ou, au moins, en ricaner. Les victimes potentielles : l'*être*, les *connaissances*, la *vérité*. Par ailleurs, qui en doute ? Le doute y serait aussi ridicule que l'usage de ces avortons dans les proclamations de foi.

Le doute est une technique banale et commune, pour avancer vers des certitudes ; il est très rarement l'expression d'une démarche originale et profonde. *Le doute des modernes est un dogme ; il est le credo des niais* - A.Suarès. Ce sont nos assertions qui témoignent mieux de nos goûts et de nos dégoûts.

Dans la science, on ne cherche pas la vérité, on cherche la bonne question, dont l'examen peut aboutir à une vérité. Il y a plus de vérités (a priori, indubitables) que de propositions vraies (a posteriori, démontrables) – principe d'incertitude.

Les plus fastidieux des écrits littéraires visent une lecture unique, tandis les choses intéressantes devraient admettre des chemins d'accès multiples, grâce aux variables dont l'auteur aurait muni l'arbre de son discours. *Le charme de l'art réside dans la quantité de manières de voir la même chose* – Valéry.

Il est également bête d'absolutiser l'essence (toujours arbitraire) des liens de causalité que de leur refuser l'existence (toujours virtuelle). La cible de ces liens (d'arité imprévisible) est un état, d'objets ou de conscience, tandis que leurs partenaires seraient : des acteurs, des événements, des inerties,

des outils, des projets, des ordres, des contraintes. Leur degré d'arbitraire est largement au-dessus de celui des liens tout-parties.

La science est la profondeur des représentations, la hauteur des hypothèses, bâties ci-dessus, et l'étendue des liaisons logiques entre ses objets. L'Histoire a beau échafauder des représentations imposantes, formuler des hypothèses grandioses – elle est incapable, par définition, à élaborer des suites logiques crédibles entre ses événements, un amas de hasards imprévisibles. À part la curiosité, elle ne peut réveiller aucune prémonition des faits à venir.

Tu tentes la profondeur et la rigueur des questions – tu aboutis aux réponses consensuelles, banales, galvaudées. Tu commences par te hisser à la hauteur, à la musique et à l'universalité des réponses – tu découvres qu'une infinité de combinaisons de questions personnelles et paradoxales aurait pu s'unifier avec ces réponses imprévisibles. C'est ainsi que naît le genre aphoristique.

L'universel est sans *comment* ; le sacré est sans *pourquoi* ; le noble est sans *où* et *quand* ; le banal est sans *qui* et sans *au nom de quoi*.

L'apparence est la projection d'un objet (matériel ou idéel) sur nos sens ; il est toujours possible d'imaginer un langage, dans lequel l'existence de l'objet-source (dans une représentation associée) est indubitable. Il ne faut pas opposer l'apparence à la vérité.

Signe d'intelligence : dans les problèmes fondamentaux être sûr des grandes incertitudes.

La sagesse est la faculté de maintenir l'étonnement, pieux et éclairé, devant le mystère qu'on entrevoit dans la matière et dans les esprits. Le mot même

de *philosophie* (et non pas *caté-sophie*) désigne l'*élan*, vers la sagesse, plutôt que sa possession, - l'exacte contraire de la science. La philosophie, sans abandonner la vénération du mystère, le réduit à l'état d'un admirable problème ; la science part déjà du problème et se contente de sa solution. La philosophie vise l'inconnaissable, et la science – l'inconnu. La qualité philosophique se mesure par la hauteur de sa poésie ; la qualité scientifique – par l'adéquation des représentations avec la réalité. La (bonne) philosophie est l'expression des états d'âme personnels ; la science cherche un consensus universel.

Le Vague du Sentiment

Si nous étions conscients du degré d'incertitude dans laquelle nagent nos plus beaux sentiments, nous serions, peut-être, dégoûtés de tout enthousiasme. Garder le goût Mystérieux d'un emballement Problématique, dans l'incertitude du second pas, - est une Solution à creuser.
La clarté-mystère est l'harmonie ; la clarté-problème est le langage ; la clarté-solution est l'intelligence.
Tu es clair comme tu veux ; l'autre est clair comme tu peux ; vous êtes clairs comme vous devez.

La pose, dans la vie, ce n'est pas la souffrance, c'est la béatitude d'une conscience tranquille. Le bonheur de vivre le Mystère est une souffrance que peu d'hommes savent surmonter. Ils succombent à la Solution pusillanime du geignement devant une vie défigurée en Problème.
La souffrance-mystère est la perfection ; la souffrance-problème est le doute ; la souffrance-solution est le courage.
Fou est celui qui veut souffrir ; sage qui peut souffrir ; béni qui doit souffrir.

L'accord entre action et pensée est une joie de l'homme ordinaire. Pour le délicat, la rencontre des bras et de l'âme est une souffrance, une clarté, qui outrage la pudeur des ombres. Nous souffrons de la droiture du muscle, qui ne reproduit pas les courbures de nos rêves. Ceux qui condamnèrent Sisyphe étaient d'excellents experts en tortures.

C'est un paradoxe bien embarrassant : ceux qui se vautrent dans des sentiments vulgaires réussissent mieux dans des actions tout-à-fait honorables ; les rêveurs succombent facilement à la goujaterie des actes. La vulgarité est dans la *fusion* de la parole et de son objet. Et la grandeur est

peut-être dans leur *confusion* artistique créée à la faveur de la berlue des yeux, à la dissonance dans les oreilles et à la discorde des mots.

L'ivresse d'intensité ou l'ivresse de mouvement, le plus souvent, s'opposent ; la première est l'apothéose de nos sens, obscurs et chauds, la seconde - la chute dans le sens de la vie, clair et froid. Être stylite du sentiment et gyrovague des idées serait un compromis.

Il n'y a en moi que mesquinerie, indécision, envie et haine contre les combattants, auxquels, ardemment, je souhaite tout le mal - Kafka - *Ich entdecke in mir nichts als Kleinlichkeit, Entschlußunfähigkeit, Neid und Haß gegen die Kämpfenden, denen ich mit Leidenschaft alles Böse wünsche*. Belle panoplie, face à la mesure, la mise en route algorithmique et la tolérance des insipides. L'ardeur ne trouve plus de place que dans l'abstention, synonyme d'isolement, face aux décidés : *L'indécision est une solitude ; vous n'avez même pas votre volonté avec vous* - Hugo – la volonté, chassée des muscles et immigrée dans l'âme, s'appellera prière ou regard, lien entre terre et ciel immobiles.

L'amour est le seul dogmatique, dont je salue l'ostracisme du doute. Il n'est beau que bardé de vérités éternelles et implacables, ombrageuses ou lumineuses, bien que leur langue ait le plus souvent l'accent cafouilleux des doutes fébriles. Quand le bon archer vise le firmament entier, on est secoué d'incertitudes amoureuses, on écoute les cordes et se rit de l'archer.

On aime le mieux celui qu'on connaît le moins. On doit donc aimer soi-même. Et aimer Dieu est une très sage résolution ; Ch.Montesquieu : *Je n'aime point Dieu parce que je ne le connais pas, ni le prochain parce que je le connais* - a de graves problèmes avec ses facultés d'admirer ou de s'étonner.

Plus grand est l'amour et plus grand est le doute dans l'essentiel. Les abjurations, ne seraient-elles pas suites d'un grand amour ? Le doute grandit de l'amour, l'amour grandit du doute, tout en le redoutant. Avec la sérénité s'installe la platitude.

Qu'est-ce qui, chez l'homme, est le plus digne de notre admiration ? - son âme. La voix de quelle âme est la plus indubitable et bouleversante, même en restant indéchiffrable ? - la tienne propre. Celui qui n'est pas narcissique ne sait pas s'écouter.

L'amour peut tout toucher et tout éclairer, tant qu'il n'est ni poing ni chandelle. *Protecteur de paresse, Amour sied aux oisifs* - Parménide. Celui qui en attend des certitudes lumineuses risque de se retrouver en pleine grisaille : *Ô étoile, ô mon étoile fidèle, quand est-ce que tu me donneras un rendez-vous moins éphémère, loin de tout, dans la région de tes clartés durables ?* - L.Visconti - *O stella, o fedele stella, quando ti deciderai a darmi un appuntamento meno effimero, lontano da tutto, nella tua regione di perenne certezza ?*.

Croire et ne pas croire la même chose en même temps et de la manière la plus fanatique, cela s'appelle aimer.

L'amour n'a pas de curriculum vitae : son ascendance est anonyme, son lieu de naissance est elliptique, ses études sont marquées de néant, ses expériences sont compromettantes, ses prétentions prohibitives.

De tous les désirs, le moins bien articulé, quoique le plus vital, est le désir d'être aimé. Et le seul échec irréconciliable est de définitivement ne pas l'être. Le meilleur en nous ne s'articule guère ; on ne peut être aimé que

pour la face cachée de notre être. Je suis mon épiderme et ma cervelle ; je NE suis ni mon invention ni mes pulsions. C'est pourquoi il est inepte de dire : *J'aime mieux être haï pour ce que je suis que d'être aimé pour ce que je ne suis pas* - A.Gide.

On ne peut aimer que l'objet, dont on ignore le véritable fond, et dont la forme séduit inconditionnellement, aimer en amateur, crédule et enthousiaste. Dès qu'on commence à maîtriser le fond, on devient un professionnel, rigoureux et raseur. Tenir à la maîtrise de la forme, notre meilleure chance d'entretenir un regard vibrant. Dilettante du fond, expert de la forme.

Aimer : quand, sous mes yeux incrédules, le corps, l'esprit et le cœur de l'être aimé deviennent âme.

Qu'est-ce qui nous laisse aimer ou être mélancoliques ? - le don béni de ne pas regarder jusqu'au bout des choses et de ne pas céder à l'injonction immédiate de l'enthousiasme.

Si l'amour ignore l'heure, c'est qu'il ne devrait connaître qu'un zénith et des ténèbres, sans aucun intermédiaire : *La lumière de l'amour croît ou, constante, luit : qu'il passe son zénith, et déjà c'est la nuit* - J.Donne - *Love is a growing, or full constant light ; and his first minute, after noone, is night*. Le signe paradoxal de cette nuit est trop de netteté dans ce qui ne promettait jadis qu'une belle obscurité.

Ni réflexion ni pulsion n'atteignent ni ne délimitent mon soi inconnu ; sa seule manifestation indubitable est l'amour qu'on me porte. *Où est ce moi, s'il n'est ni dans le corps ni dans l'âme ?* - Pascal - il est ma source profonde, il est le haut firmament de ceux qui m'aiment.

L'amour est fait de sensations nettes et d'images vagues ; dans les premières nous sommes tous égaux, ce n'est que par notre capacité de divaguer sur ce qui est net que nous pouvons encore être originaux.

L'amour, qui est éternel tant qu'il dure, peut être comparé avec le parcours des dieux : *Les Dieux furent immortels* - S.Lec.

On sait qu'on aime, tant que toute découverte, chez l'être aimé, ne fait qu'épaissir son mystère, tant que son voile n'est pas percé par les yeux trop ouverts, tant que le meilleur attouchement se produit à l'insu des mains et des cerveaux. Dès que le mystère tourne en problèmes et le *souci* bavard remplace la *caresse* indicible, on n'est plus amoureux ; la *solution finale* n'est pas loin.

Celui qui se connaît ne peut pas être narcissique ; seule une belle femme peut le faire se perdre et se mettre ainsi à s'aimer.

Les yeux, quand ils s'humectent ou se ferment au bon moment, font des découvertes ou des pertes des deux côtés des pupilles : regards sur complice, égards pour Narcisse. *Ce que tu vois, l'amour le voilera ; ce qui est caché fait entrevoir l'amour* - Arioste - *Quel che l'uom vede, l'amor gli fa invisibile ; e l'invisibil fa veder Amore*.

Pour savoir si j'existe toujours, être aimé apporte sans doute plus de doutes vertigineux qu'avoir cogité n'apporte de certitudes apaisantes.

Le doute ne fait pas grandir l'amour, mais il le rend plus irrationnel et fébrile ; la certitude le berce et le classe parmi les acquis. Aimer, c'est une passion sans but, la certitude en donne un, et par là le dégrade, en faisant

de lui un problème à résoudre et non pas un mystère à vivre. Le doute ne lui donne que des contours enchanteurs et un fond en trompe-l'œil.

L'amour nous caresse par ce délicieux paradoxe : il fait croire profondément en ce qui aurait mérité le plus haut doute.

De jour, l'amoureux est frappé de cécité d'esprit, et de nuit - de perspicacité d'âme. L'alouette chante aux autres, le rossignol - à l'autre. Aimer, c'est perdre l'instinct migrateur, puisque l'appel des astres s'est fixé en moi-même.

Être vieux, c'est ne croire plus que ses yeux. Des rides dans les cerveaux sont précoces, de nos jours, tandis que chez les jobards même le cœur est sans rides. Dans la jeunesse, le cœur iconoclaste entraîne une âme crédule ; dans la vieillesse, c'est l'esprit incrédule qui entraîne le cœur sans foi.

L'état normal du cœur est le vague, et celui de la pensée – le placide ; mais la pensée, à son apogée, a son pathos, et le cœur, au fond de lui-même, – sa clarté. C'est ce qui devrait être préféré à la clarté de la pensée et au pathétique du cœur. *On se rapproche par ses clartés ; on s'aime par ses obscurités* - Pascal. La pensée éclot dans un climat, le cœur s'épanouit dans un paysage.

Pourquoi la honte est le sentiment humain primordial et irréductible ? - parce que je ne peux jamais savoir si je suis digne d'amour ou de haine, que ce soit à mes propres yeux ou aux yeux des autres.

L'amour est dans l'ivresse des réponses lumineuses aux obscures questions. Il ne faut pas chercher à rendre celles-ci trop précises : *En amour, on pose toujours trop de questions, et quand on se met à vraiment vouloir connaître les*

réponses, l'amour s'en va - E.M.Remarque - *Man fragt in der Liebe immer zuviel, und wenn man anfängt, die Antworten wirklich wissen zu wollen, ist sie bald vorbei*. Les réponses sont inoffensives, c'est le pas suivant, la tentative de leur donner un sens, qui est fatal, puisqu'il pousse à les traduire en gestes.

Ceux qui cherchent la vérité sont, généralement, encore plus raseurs que ceux qui se gargarisent de l'avoir trouvée. Les deux en sont, probablement, des amis, mais je leur préfère des amants ! Ceux qui sont à l'origine d'un langage, langage de requêtes, de regards, de soupirs, de perplexités, d'où surgit la vérité auréolée de substitutions des belles et mystérieuses inconnues. La possession, fût-elle furtive, hypothétique et inavouable, donne du piquant à la recherche.

La distance apporte de la lumière à l'amitié et de l'obscurité à l'amour. Mais le meilleur, et le plus rare, en toi, perd en saveur, à tout afflux de netteté. Cherche donc la compagnie de l'ami et dérobe-toi à l'assiduité de la maîtresse : dans la clarté amicale, réjouis-toi de l'attrait des ombres vacillantes et dans des limbes amoureux, inspire-toi d'une lumière intraitable.

Le nom d'amour a servi d'étiquette à tant d'imposteurs : l'or, le sort, le corps - le hasard qu'on calcule. Le hasard, auquel on a cru, s'appelle amour.

Ce n’est pas aux yeux, enfin ouverts et irréfutables, que, le plus souvent, se doit le trépas d’un bel amour, mais à l’incapacité de continuer à croire en fantasmes indéfendables des yeux fermés.

Les *amis* ou les *amants* de la sagesse - deux familles, presque sans intersection. Je ne fréquente que les seconds : le culte de la caresse,

l'ivresse de l'obscurité, le goût pour des contacts téméraires, suivis du refus d'en assumer les conséquences. Mais les *amis* dominent : en créant des salons et écoles, en traquant, en pleine lumière, la sobre vérité, en s'enorgueillissant d'une cohérence entre leurs dits et leurs faits. *Aut factum aut dictum* (St-Augustin) est plus intelligent que *dictum – factum*.

Aimer, c'est croire en l'inexistant et le vénérer ; c'est pourquoi le poète est un éternel amoureux.

Ce n'est pas *pour* ses qualités qu'on s'aime (quoiqu'en pense Pascal) ; ce n'est pas *pour* ses défauts qu'on se quitte. Dans l'amour, comme dans l'art, c'est la part du *malgré*, qui est plus éclairante. L'opacité face aux autres rend parfois délicieusement transparent, face à un ami ou à une amante.

Présente, je vous fuis, absente, je vous trouve – J.Racine. Vous tenir, dans mes bras, absente, - de magnifiques indécisions *spatiales*, plus belles que l'indécision *temporelle* du *To be or not to be* ! L'appel de la *proximité*, auquel on répond par : se perdre dans l'ampleur, chanter la hauteur (Nietzsche) ou viser la profondeur (Schopenhauer).

L'essence de l'intelligence est de connaître et d'aimer - J.de Maistre. Ta langue a doublement fourché : il fallait dire *connecter* et *aimanter*. N'importe quel sot accède à la connaissance, n'importe quel sauvage connaît l'amour. L'intelligence est dans l'orientation et la focalisation et non pas dans l'examen de foyers savants ou ardents. Ailleurs, tu disais mieux : *La raison ne sait que parler ; c'est l'amour qui chante*. Le chant lointain de l'imagination faisant taire les raisons de l'intelligence rasante, c'est cela, l'amour.

L'amour est dans les opérations, il se désintéresse des objets qu'il manipule. Il est obsédé par des preuves, ne confond jamais conjonctions d'avec

disjonctions, pratique des implications, où l'absurde est fort et la négation faible. *L'amour, cette passion si visionnaire, exige dans son langage une exactitude mathématique* – Stendhal.

La seule chose vraie en soi, c'est l'amour - V.Rozanov - *На земле единственное, в себе самом истинное - это любовь*. Car l'amour et le bien sont les seules choses qui puissent se passer de langage pour être crues. L'amour, c'est le chassé-croisé du beau et du mystère. Rencontre à leur origine commune, qui est le bien. Les autres vérités sont pour soi, enfermées dans des langages, appuyées par une représentation et prouvées par une logique.

Dans l'amour, il faut craindre le passé que, soudain, on apprenne à lire – M.Proust. Car il est le plus beau – illisible ! Aimer, c'est oublier les alphabets. L'amour n'a pas d'avenir, mais il peut se conjuguer au présent moins-que-parfait et subir le passé inconditionnel.

L'amour : devenir soi-même un monde pour l'amour de l'être aimé - Rilke - *Lieben : Welt zu werden für sich um eines anderen willen*. Il faudrait dire *par* et non pas *pour*. Tout ce qui est fait *pour* rate sa cible, c'est par la capacité de rester immobile *malgré* tout appel du monde qu'on reconnaît la précision épatante de ce qu'on subit.

Il a aimé et s'en est trouvé devant soi-même. D'autres aiment pour se fuir - H.Hesse - *Er hat geliebt und dabei sich selbst gefunden. Die meisten aber lieben, um sich dabei zu verlieren*. Peu importe ce que découvrent les yeux, l'amour nous emporte ailleurs, où n'est soi qui le veut. Quand on aime, on se met à se méconnaître (face à l'autre, les places de la cause et de l'effet s'inversent facilement : *La femme n'aime que celui qu'elle méconnaît* - M.Lermontov - *Женщины любят только тех, которых не знают*). L'amour, c'est la perte, perte sans prix, perte, qui nous enrichit, même si c'est la perte

de soi. *Que c'est lamentable : vouloir être aimé et se connaître* - Canetti - *Wie lächerlich, daß man geliebt sein will und sich kennt*. N'empêche qu'on est peut-être le plus près de soi, lorsqu'on est amoureux.

Quand mon âme fait taire tous les motifs, le Bien apparaît comme tentation et même chute (*La tentation est pire que le meurtre* - le Coran). Je me mets à douter de l'origine des ailes, qui cachent ma honte. J'apprendrai à porter mon âme en écharpe.

Le seul Bien, inaccompli, indubitable, inarticulé, est en moi ; une fois hors moi, et portant mes initiales ou empreintes, il est juste bon pour le remords ou la honte. Et St-Paul n'a qu'à moitié raison : *Dans ma chair, le Bien n'habite pas : vouloir le Bien est à ma portée, mais non pas l'accomplir*.

La place du doute noble est entre la hauteur de mon âme bouleversée et la profondeur de mon esprit désemparé. C'est pourquoi le Bien est le sujet le plus approprié pour douter et me morfondre. En revanche, là où règne, séparément, l'esprit ou l'âme, il ne sert à rien de suspendre mon jugement, il y faut creuser ou planer.

Ce qui distingue les passions, ce n'est pas la part de vertus ou de vices, mais le milieu de leur exercice - la certitude de l'action ou le vague du rêve, le réel ou l'idéel, le plaisir des yeux ou la volupté du regard. *Les passions vicieuses sont toujours un composé d'orgueil, et les passions vertueuses un composé d'amour* - Chateaubriand. L'amour actif est source de tant de scélératesses, et l'orgueil passif – de tant de noblesse.

La loi du *suum cuique*, la certitude de sa place et de son mérite, débarrassa les hommes de la honte ; la troupe, révoltée et lésée, appelait la révolution ; le troupeau, éhonté et blasé, prône l'évolution. On rougissait puisqu'on se

sentait injuste ; on reste sans honte puisqu'on se sait juste. *Malgré tout, la honte devrait être un sentiment révolutionnaire* - K.Marx - *Immerhin soll Scham ein revolutionäres Gefühl sein*.

Plus le cercle de mes clartés est mince, plus certainement je me renferme dans la solitude. Les hommes n'apprécient que les positions au rayon large et net. La solitude, avec des certitudes, est fastidieuse, avec des doutes - douloureuse. Si tu plonges dans la claustration, munis-toi de convictions et de règles.

Trop d'ombre fait souffrir les habitués d'un éclairage uni. Trop de fausse clarté ennuie l'exilé de la lumière. Les vérités comme les doutes mortels ayant disparu, on souffre maintenant de leur asepsie ou de leurs effets secondaires. Jadis le doute ouvrait des plaies, aujourd'hui, il les cicatrise, bien que d'autres organes, expiatoires et plus sensibles, en pâtissent.

La clarté dissipe l'amour, comme les dates et les noms discréditent le mystère. L'amour, comme le roi, portent d'invisibles robes, qui empêchent de parler de leur nudité. Aimer, c'est douter de tout hormis son sentiment. Éclairées d'un éclat amoureux, l'ombre ou la lumière présentent la même vulnérabilité ; le seul refuge certain de l'amoureux, c'est les yeux de l'autre.

N'importe qui peut douter sur la Croix d'une souffrance profonde, c'est sur la Montagne d'une haute joie que le doute aurait sa place de choix. Aux certitudes se prête le mieux le Désert bien plat.

Pour un vrai idéaliste et contrairement au matérialiste, la justification n'efface ni ne surclasse l'interprétation, comme le problème bien formulé garde tout le charme du mystère, et le discours profond de la raison n'aplatit pas le haut chant de l'âme.

Le sot a peur de l'inconnu, et c'est dans le connu qu'il trouve la raison de ses plates certitudes. Le sage porte l'angoisse du connu, de la mécanique desséchant l'organique, et son plus haut enthousiasme s'adresse à l'inconnu ou à l'inexistant.

Tout le monde est persuadé d'être le plus sujet au doute *critique*. Mais le vrai doute, le doute compatissant, complaisant et presque complice de la vérité à abattre, est rare.

Les convictions seraient la lie de l'esprit. Mais sans en avoir goûté l'amertume, on n'apprécierait pas assez l'ivresse, qui les précède.

Prendre, à tous les coups, parti du chaos, face au système, est puéril ; il faut les défier, tous les deux, le premier avec du génie, à la recherche d'une nouvelle harmonie, le second avec de la passion, pour provoquer une nouvelle secousse. Frayer avec le génie, tout en fréquentant la passion, s'appelle avoir de la hauteur dans sa vie sentimentale.

Oui, il est appréciable, l'étonnement donnant lieu aux questions profondes ; mais j'apprécie davantage l'étonnement, surgissant des réponses hautes, même si je n'en perçois pas la question.

On a beau savoir mesurer, c'est la mesure qu'il faut inventer ! *Là où la lucidité règne, l'échelle de valeurs est inutile* – A.Camus.

Pour comprendre ce que nous sommes, c'est peine perdue, que de faire marcher nos affaires ou raconter nos tribulations ; nous nous mettons à placer l'espoir dans faire danser nos rêves ou chanter nos joies, mais la déconfiture finale de ces introspections ne fait que redoubler notre

perplexité. Et l'on finit par se rendre à cette belle évidence : l'incompréhension du soi est la meilleure source de nos enthousiasmes.

L'esprit reste en contact avec la profondeur et l'âme – avec la hauteur, puisque celui-là a des pieds et celle-ci – des ailes. L'indécision provient, le plus souvent, de l'âme. *Si mon âme pouvait prendre pied, je n'essaierais pas, je me résoudrais* - Montaigne.

Aucune sophistique ne pallie le mauvais goût ; mais le bon goût conduit toujours à une sophistique extérieure, en délicat équilibre avec la dogmatique intérieure. Le dogmatique est celui qui enflamme son esprit des croyances ; *le sophiste est celui qui purifie son âme des opinions* - Platon.

Aucune extase devant ce qui est compris ne vaut celle de l'incompréhensible.

Le fanatisme est bon, quand ses réponses, dues au goût, sont floues et le scepticisme - quand ses questions, dues à l'intelligence, sont nettes : *Rien de plus bête que le scepticisme vague* - Valéry.

La clarté est possible et souhaitable là où la langue et le sentiment humain peuvent ou doivent être occultés, - dans la science ou dans la technique, par exemple. Rendre claires les propositions (L.Wittgenstein) n'est pas une tâche philosophique ; la philosophie ne peut s'exercer que dans la réflexion sur les mystères du langage ou de la souffrance humaine. Réfléchir sur le monde, celui des phénomènes ou des noumènes, est une tâche, où le regard philosophique n'est plus d'aucun poids.

Le cogito n'est pas une formule logique, mais une équation à variables, dont chacun crée les domaines de valeurs. Toutefois, pour son père misérable, il relevait plutôt de la physiologie que de la logique : *Sentir n'est rien d'autre*

que penser - Descartes - *Sentire nihil aliud est quam cogitare* - voilà que le front plissé, que lui prêtent les acolytes, cède tout son prestige - aux glandes ! Pour être sûr d'exister, il suffit donc, par exemple, d'être caressé, ce qui n'est que du bon sens ! *René Descartes* profana son anagramme – *Tendre Caresse* !

Les mauvais chercheurs, en remontant les causes, aboutissent aux fondements, justificateurs et apaisants. Les bons (en rigueur ou en hauteur) y tombent sur le vide : les calculateurs se mettent à clamer leur désespoir, et les rêveurs redoublent d'enthousiasme, à cause de la gratuité prouvée et merveilleuse de leurs premiers emballements.

Comment faut-il lire le *Connais-toi toi-même* ? - que mon soi inconnu continue à m'étonner, à m'inspirer la vénération et … l'amour ! Sois Narcisse, dont la seule image se lit dans un étang vital, à l'eau stagnante, et qu'un caillou ou une grenouille peuvent troubler jusqu'à la rendre méconnaissable ou hideuse, et que la seule lumière, qui la rende sereine, tomberait de la Lune de tes plus belles nuits.

Le seul moyen (d'essayer) de me connaître moi-même est de peindre mon image, mais *le portrait que j'ai de moi est aussi peu Moi, que le portrait que j'ai de toi* - Valéry. Et seuls les Narcisse nés trouvent un bon lac, pour que les yeux de l'âme puissent se passer du pinceau de l'esprit.

La netteté des images modernes est due à l'absence de frissons qui, jadis, formaient un tremblement ou un aura autour des mots, des idées et des gestes.

Dans les profondeurs - une complexité, dans les hauteurs - un mystère, dans l'ampleur - une invention ; les trois - à vous couper le souffle ; ce qui fait

soupçonner de platitude toute proclamation de sots, faite *clairement*, *simplement* et *naturellement*. *Il faut une audace immense, pour se débarrasser de ce mot - naturellement* – L.Chestov.

Le soi, dont on parle, représente, en nous, deux antagonistes : le soi inconnu, qui frissonne et appelle, et le soi connu, qui crée et maîtrise. Quand nous comprenons, que nos vraies défaites ne sont pas dues à l'adversité extérieure, mais à l'incommensurabilité entre nos deux soi, le muet et le bavard, tous les deux à l'intérieur de nous-mêmes, nous touchons au sentiment tragique.

Ces moments magiques, où le soi secret se manifeste : par un son, par un ton, par un fond ; aucune suite, aucun développement, on cherche à envelopper cet état d'âme, on ne s'intéresse qu'à sa naissance - c'est cela, le goût des commencements. *Ne me séduit que ce qui me précède* - Cioran - tu aurais pu ajouter - *et ce qui m'achève*.

Le commencement noble n'indique pas de direction, mais détermine la hauteur ou l'intensité : *À chaque fois, le commencement doit laisser perplexe ; ensuite, une lente montée d'inquiétude* - Nietzsche - *Jedesmal ein Anfang, der irreführen soll. Allmählich mehr Unruhe*.

Je peux raisonnablement prétendre à la maîtrise de mon esprit, mais je suis soumis à mon âme déchaînée et à mon cœur sans frein. Le meilleur de moi est ce qui ne m'appartient pas.

Deux sortes de clarté de discours, appréciée des sots : une clarté interne, une platitude du style, les mots étant manipulés comme des choses, ou bien une clarté externe, la platitude d'une reproduction, des références courantes et trop attachées aux choses. La seule clarté artistique

souhaitable est celle d'une musique, convaincante et conquérante, reconstituant un état d'âme et détachée des choses.

Que je dissimule tous les faits de ma vie, ou bien que j'y obéisse à une sincérité impitoyable, les résultats seront, en tout point, comparables, dès qu'il s'agit d'entendre la vraie musique de mon âme. Et je comprendrai, que savoir éliminer tout bruit des faits et créer autour de mon soi un silence des choses, en est le moyen le plus sûr.

Signes de grandeur d'une écriture : la cohabitation du mépris et de la compassion, de la force et de la faiblesse, de l'espérance et du désespoir, de la fraternité et de la solitude, de la fierté et de l'humilité. Les deux poses antagonistes s'adressent aux objets différents, aux moments différents de l'âme, en langages différents - c'est le contraire du relativisme, qui les met sur le même plan, au même moment ou avec la même indifférence.

Que valent les lumières fixes que nous apportèrent Euclide, I.Newton ou A.Einstein, à côté des ombres mouvantes, que nous admirons, depuis des siècles, dans les cavernes de Platon, de Bouddha ou de Zarathoustra !

La différence la plus stupéfiante entre ce que l'œil perçoit et ce que le regard conçoit - comment le visage d'un autre, même le visage d'un animal, s'imprime dans ta conscience : toute géométrie en est absente, l'expression des yeux, le mouvement des lèvres, l'inclination de la tête revêtent des significations d'une foudroyante précision ; cette merveille du regard est réservée au visage, et aucune autre partie du corps n'en bénéficie.

C'est la profondeur d'indétermination de notre disposition fondamentale (la *Grundstimmung* de Heidegger) qui en montre la hauteur : l'*angoisse* immotivée (Heidegger), la *nausée*, légèrement trouble (Sartre), la *peur*

transparente (la foule) – et l'émerveillement mystérieux, absorbant toutes les convulsions et toutes les ombres.

Une paix d'âme est l'un des pires états d'âme, et l'on l'évite par des secousses provoquées par le passage d'un état de doutes à un état dogmatique. L'esprit de système conduit à l'ennui encalminé, avant la détresse.

La négation est le lot des esprits faibles ; elle est une épigonie au signe opposé – la même importance accordée aux avis des autres. Le bon nihiliste méprise la négation ; il prône le oui à sa propre audace de fonder ses propres origines à la pensée, au sentiment, au regard.

Deux déviations de la pensée : la sécheresse monocorde d'une réflexion ou la sourde fébrilité d'une foi ; la musique est née de l'accord entre la méditation de mon soi connu et la préméditation de mon soi inconnu.

Le bien, la noblesse, le nihilisme, le Christ - ce sont de grands axes, où seule compte l'intensité de mon regard, créateur ou scrutateur, et non pas des oui, faciles et volatiles, ou des non, fébriles et stériles.

Dans un écrit *profond*, c'est aux endroits, où sévit la suite dans les idées, la cohérence et la complétude, que nous guette l'ennui certain ; c'est le caprice, la glissade ou la chute, d'une plume, qui se sent perdue et ne poursuit que la *forme*, qui nous procurent et le plaisir et la surprise et le vertige et nous font ressentir le *fond* de l'homme.

Celui-là tâtonne, s'égare, se perd, mais de ses paroles monte une musique, qui fascine jusqu'à mon esprit ; celui-ci exhibe des choses indubitables, appelle des procédés irréfutables, expose une probité à toute épreuve, et je

l'accueille dans un silence d'âme, sans que sa moindre fibre ne se mette en mouvement. Toutefois, ceux qui savent le mieux, se perdent le mieux.

Avec la seule religion, comme fond spirituel, la vie fut pleine d'émouvantes obscurités ; la science et l'incrédulité la rendirent insupportablement transparente et insipide. *S'il n'y avait que l'obscurité tout serait clair* - S.Beckett. Le trop de lumière fit, qu'il n'y eut plus rien à voir.

Les Anciens apparaissent à mon horizon, auréolés de génie pur et de profondeur abyssale, et ils me servent d'appui et de consolation. Mais plus je vais, plus je me rends compte, qu'ils sont plus bêtes que nombre de mes contemporains, que, pourtant, je méprise, - et la Terre reçoit soudain une terrible secousse, et je me retrouve dans mes ruines primordiales, sans aucun Atlas complice.

Une âme vit de ses soifs à ne pas assouvir et de ses vides à ne pas remplir. *Il y a dans toute âme vivante un vide et une profonde soif* - A.Koestler - *There is a vacancy in every living soul, a deep thirst in all of us*. Seules les âmes mortes débordent de certitudes, mais leur satiété est peu profonde.

La raison devrait n'être qu'un cadre net de mon portrait flottant, tissé d'approximations et d'incertitudes. La raison est dans les mots et les représentations, et mon portrait est de frissons, de couleurs et de mélodies. Si, en me peignant, je suis d'accord avec la raison, c'est mon robot intérieur qui s'exprime. Si, dans mes traits de pinceau, j'ai peur de me tromper, c'est mon mouton extérieur qui me paralyse.

Ce qui se passe dans mon âme est irréductible aux idées et mots ; aucune précision verbale ou conceptuelle ne m'en approche. *La franchise et la netteté, c'est ce qu'il vous faut, pour cacher vos propres pensées ou*

d'embrouiller celles des autres - B.Disraeli - *Frank and explicit - that is the right line to take when you wish to conceal your own mind and confuse the minds of others* - la seule franchise avec soi-même, et encore, ne serait que musicale, donc au-delà des mots et pensées. Vos pensées, ce sont donc vos incertitudes, et vous cherchez à réduire au même état les pensées des autres - bon moyen, pour continuer à ne pas se connaître et, surtout, ne pas connaître les autres. Plus le mot est net, plus la pensée, en soi, perd de la sur-éminence, du relief, et finit par s'aplatir.

L'espérance trouble les choses vues, mais élève la vue. Une revanche sur la portée de vue, c'est la hauteur de vue, fonction de l'intensité de cette espérance.

L'horreur ou l'émerveillement devant mon soi, que soi-disant je réussis enfin à connaître, sont des méprises, même si la seconde est plus honorable. Nos goûts et nos dégoûts ne devraient se former ni selon la connaissance de l'organe, ni selon la maîtrise de la fonction, mais selon la qualité de la création, dont on ignorera à jamais l'auteur et la source.

Face à mon soi inconnu, les sentiments lui sont plus fidèles que les pensées, la chair - plus que le squelette. La beauté pourrait y mettre un signe d'égalité. Je me retrouve dans les impasses des belles idées, où mes ruines décorent le paysage d'un beau passé. Au pays des sentiments fantomatiques, il n'y a ni routes ni impasses ni mots, mais couleurs, sons et danses, auxquels je dois sacrifier toute marche.

Le mot et le regard sont d'autant plus grands, que même des muets et des aveugles pourraient les maîtriser : *L'aveugle garde le regard comme le muet la parole - l'un et l'autre dépositaires de l'invisible, de l'indicible - gardiens infirmes du rien* - E.Jabès. La part de l'œil, de la bouche ou de l'oreille - dans

le regard, le mot ou le son - est presque insignifiante à côté de ce qu'apportent l'âme, le visage ou la cervelle. L'*infirmité* de la conscience - manquer de doigt vengeur, se sentir près d'un banc des accusés.

Le moi connu n'est que l'épiderme presque mort que caressent mes mots, mais seul le moi inconnu en est le vrai bénéficiaire vivant, c'est-à-dire excitant et excité. Mais ces mots ni ne l'expliquent ni ne l'éclairent : *Plus je m'explique, moins je me comprends ; tout n'est pas inexprimable en mots, uniquement la vérité vivante* - E.Ionesco.

Ne serait-ce que pour assurer notre équilibre mental, on devrait entretenir, parallèlement, les sentiments les plus aveugles – l'amour et la pitié, et les sentiments les plus lucides – l'ironie et l'humilité.

Dans mon livre, le fond, le sens, le volume viennent de mon soi connu ; la forme, la musique, la noblesse – de mon soi inconnu. Plus je m'identifie avec le second, plus j'aurai le droit de parler d'un *livre consubstantiel avec son autheur* (Montaigne) ; sinon, il ne serait qu'*accidentel*.

Le mystère de l'homme n'est pas dans l'obscurité, ni dans une union entre une obscurité et une clarté, mais dans ces deux merveilles : la belle clarté de son esprit et la belle obscurité de son âme. La première a son langage et la seconde - ses frissons.

Une obscurité peut surgir suite à une raison trop faible ou bien à un sentiment trop fort. *Plus on est envahi par le doute, plus on s'attache à une fausse lucidité d'esprit avec l'espoir d'éclaircir par le raisonnement ce que le sentiment a rendu trouble et obscur* - A.Moravia - *Quanto più ci si sente dubbiosi, tanto più ci si aggrappa ad una falsa lucidità della mente, quasi sperando di chiarire con la ragione ciò che il sentimento intorbida e rende*

oscuro. On devine une belle triade de plus : sentiment-esprit-clarté. Leurs places, cependant, sont mal indiquées. Le vrai sentiment pousse vers la clarté, c'est l'esprit qui la dissipe ou, mieux, la met à sa place, c'est-à-dire dans une pile de clartés numérotée par des langages.

Le chaos mental, dans les grands édifices, hébergeant l'intelligible, provient des portes trop larges, des murs trop bas ou des fenêtres trop étroites. Les ruines, elles, sont tournées vers le sensible, à l'ordre astral, au chaos restant à interpréter.

Une fois exprimé, le sentiment n'est ni vrai ni faux, mais là où l'adulte robotisé applique une nomenclature du sens l'enfant accepte une maculature des sens. L'enfant est celui qui ignore totalement ce qu'il est ; appréciez alors la double ironie d'Héraclite : *Nous ne sommes jamais plus près de notre moi que lorsque nous retrouvons la gravité des jeux des enfants*.

Dans les voiries morales, tout est réglementé, et il n'y a plus de chemins obliques ; même les voies des mensonges suivent des sentiers battus. Pourtant, les vrais sentiments se manifestent le mieux sur des voies obscures. Le sentiment ne devrait être visible qu'à son sommet, et tous les sentiers, qui y mènent, sont obliques. Mais qui lève encore la tête ?

Tous ceux qui font de la connaissance de soi - enfer de l'esprit, purgatoire de l'âme ou paradis du cœur – sont bêtes. Le soi est miraculeusement identique au monde d'ici-bas, dont l'essentiel nous restera à jamais inconnaissable.

Ils appellent à *prendre pleinement conscience de soi* - ces trois couches, lourdes et indéfinissables, au-dessus de soi l'ensevelissent, sans lui apporter ni lumière ni ombres. Un signe de la sagesse serait d'être heureux

et ému, puisque le meilleur soi, le soi inconnu, continue à faire jaillir de nouvelles questions. Le contraire de la sagesse s'appelle transparence, celle entre le questionnement naissant et ses réponses fixes.

Dans l'âme, ce n'est pas un vague qui règne, mais une émotion, en absence de mots, d'idées et même d'images. Ce qui s'en approche le mieux, c'est la musique, ce qui existe bien avant les mots. Parler de la réalité, matérielle ou spirituelle, ou parler de l'âme, ce sont deux arts distincts. Au royaume des mots, les notes sont *vagues*.

Le sage laisse intact le mystère (au lieu de le percer), esquive tout combat-solution (au lieu de le relever) et se contente de déchiffrer les étiquettes des béatitudes problématiques et enivrantes (au lieu de savourer le contenu).

Le mystère n'a pas grand-chose en commun avec l'obscurité. L'obscurité, dans les profondeurs, favorise l'absurde, à la surface - propage l'erreur, en hauteur - engendre le délire. Le mystère, dans ces lieux, stimule l'intelligence, révèle le talent, cultive la noblesse. L'ouverture au mystère prédispose à la liberté.

L'inquiétude est connue pour donner de grandes ombres, même à ce qui est petit. Mais la quiétude nous débarrasse de tout souci d'ombres, sans lesquelles on ne verra jamais rien de grand. Douter de soi injecte une saine dose d'intranquillité. *L'artiste n'atteint rien de haut, s'il ne doute pas de soi-même* - de Vinci - *Quel pittore che non dubita, poco acquista*.

Se connaître, l'une de ces fumisteries, héritées de l'Antiquité. Pour évaluer mon soi connu – nul besoin d'introspection : les sources de mes goûts et de mes passions sont communes à tous mes contemporains, autant scruter mon

voisin plutôt que fouiller, vaguement, dans ma conscience insaisissable. Mais le soi inconnu, par définition, n'est qu'une étincelle divine du génie, qui n'a ni un langage fonctionnel ni un outillage intellectuel ; il m'inspire sans se dévoiler ; si je prétends le connaître, je me trompe de cerveau ou d'yeux.

Il est trop facile de chanter l'obscurité de ce qui est, par défaut, obscur : la nuit, la mort, Dieu – ma lumière fixe suffit, pour leur rester fidèle. Mais l'obscurité de l'espérance, du rêve, de l'ange ne peut enchanter que grâce à mes ombres créatrices.

La clarté diminue les hommes et les choses, elle diminue aussi nos inquiétudes. Mais voir encore plus clair, c'est savoir par où peut jaillir une nouvelle obscurité, sans agrandir les choses ni abêtir notre quiétude, et vivant d'une lumière inaccessible.

Une grande illusion : opposer une feuille morte, détachée de l'arbre et en proie aux courants, - à l'étoile, n'obéissant qu'à une loi profonde (H.Hesse). Toute trajectoire peut se calculer comme une orbite ; c'est la haute immobilité qui reste seule incalculable.

On devrait s'interdire la démarche irrationnelle avec ce que le langage circonscrit parfaitement, c'est-à-dire avec des problèmes bien formulés ou des solutions bien maîtrisées ; la divagation n'est permise que pour peindre des mystères poétiques, sentimentaux ou mentaux.

Impossible de rendre le mystère au moyen des mots ou des idées ; nous sommes condamnés à le traduire en problème verbal ou en solution sentimentale. *Se donner à l'appel de la hauteur, de la pureté, de l'inconnu, à la traduction du mystère de l'innommé éternel* - Goethe - *Ein Streben, sich*

einem Höhern, Reinern, Unbekannten, enträtselnd sich den ewig Ungenannten hinzugeben.

Mieux je fouille l'homme intérieur en moi, plus je comprends, que presque tout y est, dans une certaine perspective, assez commun - mes images, mes sentiments, mes pensées. Et que mon cachottier soi inconnu se manifeste mieux, lorsque je me quitte, pour prier, aimer ou m'étonner. Et je ne retournerai en moi que pour créer.

Le soi, c'est l'être et la liberté, et le moi, c'est l'étant et la solitude ; ce sont, peut-être, le soi inconnu qui t'inonde de lumière, et le soi connu qui n'émet que des ombres.

Celui qui pense que, pour prendre du champ et devenir 'objectif', il faut s'écarter de soi-même, se trompe – notre soi ne nous quitte jamais. Sans la fabuleuse servilité de notre cerveau et de nos muscles, nous ne saurions rien de notre liberté ! Et nous ne pouvons juger de notre lumière que selon la qualité de nos ombres.

J'entends la musique de mon soi inconnu, c'est-à-dire son élan, son intensité et sa mélodie ; ce langage défie tout verbalisme, toute représentation ; pourtant, il s'agit de le traduire par mon soi connu, maître du verbe et du concept. *Il n'y a de choses belles que celles que la folie dicte et que la raison écrit* - A.Gide.

Nous existons en deux modes : dans l'espace et dans le temps ; un pressentiment ou une angoisse nous poussent à chercher une évasion de cette cage ; et je ne connais qu'un seul scénario réussi : poussé par le goût de la création, porté par le souffle du talent, logé dans la hauteur extra-terrestre ; inutile de préciser, que l'espace psychologique, dans lequel nous

vivons, n'a pas de dimension verticale, ou, au moins, ignore le demi-axe céleste.

Tout le monde doute, tout le monde ne voit plus de miracles dans le vivant – le monde est donc cartésien et spinoziste. Une raison de plus pour me rapprocher des fanatiques du verbe acquiescent et des thuriféraires du sentiment rebelle.

Les conflits, les contradictions, les incompréhensions surgissent plus souvent entre des représentations d'une même réalité que dans la réalité elle-même. Deux arbres, se dévisageant, se défiant, s'embrassant, et l'issue – soit une dialectique mécanique soit une unification organique. Pour un créateur, ces deux arbres poussent en lui-même et sont source qzwsen beauté, et dans les racines – en souffrance : *Le désespoir vient du sentiment d'ubiquité ; mais toutes ces valeurs, variées et jadis inconciliables, sont désormais unifiées en moi* – N.Berbérova - *Отчаяние связано с ощущением раздвоения ; все разнообразные и противоположные черты во мне теперь слиты*.

Le grand *peut-être* rabelaisien est pire que les petites certitudes des grenouilles de bénitier ; le néant absolu, qui t'attend, ne doit pas être entaché de relativisme. Vu en grand, même les certitudes apportent de la saine anxiété à l'allergique du sédentarisme. *Ce n'est pas le doute qui rend fou, c'est la certitude* - Nietzsche - *Nicht der Zweifel, die Gewissheit ist das, was wahnsinnig macht*. C'est le hasard matérialiste (le *fors* de Lucrèce) qui ne promet que la certitude d'ennui et d'horreur.

Qu'on suive la sage prudence ou la folle précipitation, qu'on confesse le désespoir profond ou la haute espérance, qu'on s'appuie sur l'épaisseur de son savoir ou l'intensité de son vouloir – aucune incidence sur l'intelligence

du créateur ou sur la pertinence du créé, si un talent anime la création. Douter, espérer, savoir – les verbes les plus ambivalents.

Il ne s'agit pas de préférer, systématiquement, le chaos au système ; tout est question de la musique qui puisse en naître, et le chaos en offre davantage de sources et de ressources. Néanmoins, certains systèmes profonds sont plus riches en reliefs et en mélodies que les chaos superficiels.

Je vaux par le doute qui me rend fort et par les certitudes qui me font aimer certaines faiblesses. La sagesse, c'est-à-dire l'union du talent et du goût, consiste à voir la place du croire ou du savoir.

La liberté d'esprit a pour origine la facilité, avec laquelle le monde peut être vu comme un vilain hasard, qui écrase, ou comme une belle harmonie, qui soulève. Le bon sens terrestre, opposé au sens céleste, c'est-à-dire scientifique ou artistique. D'où l'air abattu ou aigre de ceux qui sont étrangers et à la science et à l'art. Le regard d'artiste ou de savant crée son oreille, qui redécouvre un univers qui résonne. L'oreille du sot l'empêche d'avoir un bon regard, elle est soudée à la cervelle difforme, qui raisonne, dans un brouhaha inharmonieux.

Qu'ai-je à faire avec les idées, *claires et distinctes*, dès qu'il s'agit de l'amour, des passions, de la mort, du beau et du bon, du mystère qui entoure tout ce qui est grandiose ? Qu'à la limite, elles s'occupent du vrai, cette partie secondaire et plate d'une existence vécue en relief et en grand !

N'écrire que ce que personne n'aurait su écrire à ma place – cette bonne règle a pour conséquence, que je ne peux plus écrire sur ce que j'ai vécu, connu, vu, puisque ces faits sont largement partageables avec le premier venu. À les narrer – il y aurait trop de *vérités* courantes, intermédiaires,

tandis que je veux me mettre entièrement dans mes commencements *inventés*. D'où le gouffre entre mes yeux et mon regard, entre mon action et mon rêve. Et l'étrange solidarité entre ma honte et mon orgueil, entre la bête a posteriori et l'ange a priori. Pour les regards - l'exhibition des ombres fantomatiques ; pour les yeux - l'extinction de la lumière des choses.

L'une des plus grandes perplexités de la Création divine : qu'est-ce qui est plus originaire, la chose ou la fonction ? La lumière ou l'œil, la beauté ou l'âme, l'harmonie ou l'esprit, la bonté ou le cœur ?

Ce n'est pas pour l'espoir de débrouiller le mystère que celui-ci mérite d'être respecté. Le mystère n'offre ni écheveaux ni puzzles, on ne s'en aperçoit que lorsqu'il se mue déjà en problème. Le mystère, ce n'est pas un manque d'explication, c'est l'état d'une âme, qui adhère sans besoin d'explication.

Qui voit clair ? - celui qui arrête de creuser ou celui qui n'est plus porté par des ailes de l'amour, de la création ou du rêve. Bref – l'homme de la platitude. Celui qui aime s'égare et se perd.

Pour les non-initiés, le sacré est un ombrageux secret, que seuls les initiés sachent déchiffrer. Pour les initiés, il est une pure lumière, que ne doit profaner aucune ombre.

Deux types de répartition d'ombres et de lumières, qui me sont également étrangères : la lourde noirceur à la Schopenhauer, avec ses lamentations sur l'absurdité et l'absence de sens, et la lumière grisâtre à la Hegel, avec sa soporifique et logorrhéique ontologie (ces deux compères sont, pourtant, portés aux nues par, respectivement, L.Wittgenstein et K.Marx). L'harmonie

désirable est une projection d'ombres vers la hauteur, une fois que je suis pénétré par la lumière, qui se cache dans les profondeurs ; l'arc en ciel étant constitué d'enthousiasme, de honte et de noblesse, et les éclairs de l'esprit naissant dans les ténèbres.

L'arbre, que j'aimerais créer, n'aurait pas ses racines dans ce siècle ; celui-ci ne saurait se deviner que d'après des feuilles d'inconnues et des fruits périmés ; à l'éternité j'adresserais les fleurs, les cimes et les ombres.

Les limites des choses ou de la vue font écarquiller les yeux ; aux limites du désir naît le regard.

La seule philosophie qui me charme est la philosophie de la nuit ; la clarté du langage ou de l'espérance, même une clarté pure et profonde, s'évapore vite, sous le feu des questions, et je veux un milieu, résistant même aux mystères silencieux. Le langage ou l'espérance obscurs s'appellent poésie et consolation. *Dois-tu chercher ton guide et ton consolateur parmi les ombres de la nuit ?* - G.Bachelard.

L'étonnement, c'est un vide sacré et impénétrable, précédant tout grand commencement. Entre les pas intermédiaires s'insinuent la règle ou la routine, continues, maîtrisées et transparentes. Et Heidegger : *L'étonnement s'empare, d'un bout à l'autre, de chaque pas de la philosophie* - *Das Erstaunen durchherrscht jeden Schritt der Philosophie* - n'arrive pas à justifier cette discontinuité introuvable.

Bienheureux celui qui se comprend soi-même et comprend ses sentiments… - Spinoza - *Qui se suosque affectus intelligit, lætatur…* Cette funeste illusion d'un soi transparent rendit vos joies et vos yeux bien secs. Je me sens le plus près de moi-même, quand je suis dans une bienheureuse perplexité.

Une affection cesse d'être une passion, sitôt que nous nous en formons une idée claire et distincte - Spinoza - *Affectus qui passio est, desinit esse passio simulatque ejus claram et distinctam formamus ideam*. L'affection peut changer de coordonnées, tout en gardant la singularité de ses reliefs. La vraie dimension d'une passion est la hauteur, où toute idée, obscure ou lumineuse, devrait être entraînée. *Que votre âme élève votre raison à la hauteur de la passion* - Kh.Gibran - *Let your soul exalt your reason to the height of passion*.

Nos prêtres ne sont pas ce que le vain peuple pense ; notre crédulité fait toute leur science – Voltaire. Ma foi, quand je vois l'élite non vaine, débarrassée de toute crédulité, ne faire que calculer et mémoriser, j'ai de la sympathie pour la vanité frissonnante et angoissée de l'ignorant. La science du comptable reçoit des cahiers des charges, l'ignorance du prêtre - des chuchotements, des gémissements, des hontes. Il faut prendre le prêtre pour une *bocca della verità*.

Nos gestes et nos pensées résument assez bien notre soi connu ; mais les sources mystérieuses de nos rêves et de nos pulsions appartiennent à notre soi inconnu. Le verbe reflète fidèlement la pesanteur du premier, l'esprit révèle la grâce du second. *Nos perceptions se présentent sous un double aspect : l'un net, mais impersonnel, l'autre confus et inexprimable* – H.Bergson.

L'esprit est si bizarre fonction, que l'on ne peut jamais décider si le manque de telles connaissances ne lui sert pas plus qu'il ne le gêne – Valéry. Ce qui gêne l'esprit, souvent réjouit le sentiment. Les connaissances les plus volumineuses se réduisent à un point, une fois digérées. L'homme d'esprit vit du manque, l'homme de cœur - du trop plein. L'homme de goût sait provoquer chacun des deux quand il le veut. Chez celui qui n'a que le talent,

on remarque les défauts de ses qualités ; le génie est marqué par la qualité de ses défauts.

Trois types d'hommes permettant de s'élever au monde transcendant : l'inspiré des Muses, l'amant, le philosophe – Plotin. Ils connaissent les cloaques du désespoir, les affres du doute, les souterrains des condamnés, où ils forgent leur espérance, leur foi, leur pureté – ces forces ascensionnelles. Les abîmes terrestres, complétant les cimes célestes.

De l'âge classique à la modernité, nous allons d'un état, où l'homme n'existe pas encore à un état, où l'homme a déjà disparu – G.Deleuze. Quand les seuls itinéraires (sentiers battus des pédants), qui vous intéressent, vont de l'*assujettissement* à la *néantisation*, il n'est pas étonnant que vous ratiez les vétilles de culs-de-sac : passions, souffrances et doutes. Bref, ce qui fait, que l'homme (aspiré vers le surhomme) ne disparaîtra jamais ; disparurent les hommes, cette espèce évincée par le robot (un concentré du sous-homme), même dans les chaires universitaires.

L'attouchement (l'excitation de nos sens par l'appel des choses) et l'élan (le désir de l'âme visant les objets) précèdent la pensée (au sens moderne et non cartésien du mot – l'orientation de l'esprit) et se présentent mieux en tant que certitudes premières.

L'esprit, pour concevoir, n'a besoin ni de lumière des idées ni d'ombres des sentiments ; on conçoit d'habitude dans le noir du désir ; c'est à tâtons, en avançant les sens ou les sons des mots, que le talent découvre les plus charmants objets de volupté et de pensée.

Les liens entre ton sentiment et les mots, qui lui sont consacrés, devraient n'être qu'allégoriques. Quand ils prétendent être isomorphes ou univoques, on peut être certain de leur imposture.

Les yeux sont plus dignes de foi que la langue, mais ils ne furent jamais à l'origine d'une hérésie. Les yeux sont toujours bavards, seule la langue sait doser mutisme et éloquence. Les yeux parlent, la langue respire.

Sa brièveté fait courir la pensée - Horace - *Est brevitate opus, ut currat sententia*. Il s'agit d'un élan intérieur d'une pensée verticale. Ne tracent des routes que des pensées étalées. Être emporté par un vecteur, une brève pointe des *hic et nunc*, plutôt qu'être porté par la longue droiture des valeurs, des *pourquoi* et *comment*. Haut doute ou profonde blessure plutôt que routes, plates et sûres.

Les mots sont comme des verres, qui obscurcissent tout ce qu'ils n'aident pas à mieux voir – J.Joubert. Les vrais mots permettent surtout de voir ce qui se passe en deçà et non pas au-delà des verres. Ils réfléchissent et font réfléchir. Le mieux voir est souvent ennemi du mieux sentir. Les plus beaux mots sont au service du regard et non pas des yeux.

L'ineffable est obscurité et fermentation, atteignant à la clarté par l'appel au mot - Hegel - *Das Unaussprechliche ist etwas Trübes, Gärendes, das, wenn es zu Worte zu kommen vermag, Klarheit gewinnt*. La clarté résulte de deux faiblesses de l'esprit : incapacité d'approfondir ou incapacité de rester soi-même au milieu des nues. Toute sensation de clarté est preuve, que je baigne dans la platitude. L'ivresse ou la stérilité - deux issues de la fermentation.

L'extase ou la sécheresse, le oui ou le non aux illusions sont des contraintes, que le philosophe se donne, pour ne pas rater ses commencements du jour, dont la forme est faite d'ombres et de rêves. Le sot en fait des buts ou des fonds, lumineux et permanents. *L'esprit le plus parfait est une sèche lumière* -

Héraclite, qui peut devenir, le lendemain, des ombres ardentes. *La poésie doit être assez sèche pour mieux flamber* - O.Paz - *La poesía debe ser un poco seca para que arda bien*.

Tant d'héritiers de l'Être (Parménide), du Nombre (Pythagore), de l'Idée (Platon), de la Substance (Aristote), du Doute (Pyrrhon) ; ce qui tomba en déshérence, c'est la Passion (Épicure, comme tous les autres Anciens).

L'homme est pourvu de si merveilleux capteurs du réel, que son monde intérieur reflète fidèlement, et en tout point, malgré l'effet de la Caverne, - le monde extérieur. Partir du sujet (le vitalisme) ou bien de l'objet (la phénoménologie) promet les mêmes tableaux, les mêmes profondeurs, la même architecture. Ce n'est qu'en hauteur que cet équilibre se rompt et qu'on gagne, en s'accrochant à l'homme. L'exemple flagrant en est l'interprétation de l'éternel retour du *Même*. Dans ce *même*, Heidegger voit l'immuable Être extérieur, et moi, j'y vois l'intensité tout intérieure, l'excellence, l'extase du superlatif et non pas la paix ou la certitude du positif, et encore moins la platitude du comparatif (l'attitude de la majorité, dictée par le goût du changement).

Moins de faits et de verbes clairs à partager entre nous deux, plus indiciblement nous nous partageons. Les amoureux vivent de substitutions d'obscures inconnues par de lumineux arbres qui : *peuvent nouer leurs ramures et leurs racines pour s'élever et s'approfondir ensemble, pour ciel et terre* - Valéry.

À la grisaille d'une basse raison, je préfère une haute folie, qui m'illumine - Pouchkine - *Тьмы низких истин нам дороже нас возвышающий обман*. Une lumière venant d'en bas et projetant vers le haut - des ombres, est plus belle. Plus je cherche la lumière en haut, plus mes yeux perdent l'habitude

de puiser la matière du doute en bas. *Nous n'avons le choix qu'entre des vérités irrespirables et des supercheries salutaires* - Cioran. Ceux qui fuient la flamme, pour ne chercher que des fagots, disent, qu'une vérité prête à l'emploi vaut mieux qu'un mensonge sans recette.

Il faut laïciser la foi, l'infini, la puissance et diviniser l'intensité, la noblesse, l'amour. Douter ou savoir - sur un forum publique ; vibrer ou chanter - dans son propre temple.

La troublante obscurité du lointain s'apprécie le mieux à travers la troublante clarté du proche ; ces deux mondes s'admirent et s'entraident sans être interchangeables. *Ce qui est essentiellement lointain ne peut être proche* - W.Benjamin - *Das wesentlich Ferne ist das Unnahbare* - mais ce qui est essentiellement proche veut devenir lointain, en devenant obscur, – source du bonheur et de la souffrance.

La foi est la réalité de ce qu'on espère - St-Paul. La certitude étant cette chose éphémère, qu'on tient pour gagnée. Les deux se placent de plus en plus près du cerveau, les deux ignorent le vrai doute, qui s'appelle la honte et se niche près de l'âme. La *honte*, ou le *sens du scrupule*, telle serait la première acception du mot *religion*. Curieusement, ton mot s'enchaîne avec un autre, aussi de ta plume, et qui nous apprend, que *la foi et l'espérance passeront* - détournons-nous donc de la réalité, pour nous vouer à l'amour inventé.

Impossible, en Russie, de distinguer un mufle d'un homme familier du raffinement. Incapacité de traduire en gestes ce qu'on éprouve en sentiments. Fatalisme négatif du geste, fatalisme positif du sentiment. La règle la plus inconcevable pour un Russe : *vivre en accord avec ses convictions*. Et, lue au second degré, *vivre en désaccord avec soi-même est source des pires souffrances*, - cette bêtise devient pour lui de la haute

sagesse (le *pire* se traduisant, paradoxalement, en *meilleur*), puisque le mal, la souffrance, le met en contact avec le seul soi intéressant.

L'Européen est persuadé, que son bien-être et la stabilité sont dus au doute permanent et personnel, auquel il soumet tout, tandis que leur vraie cause, ce sont les certitudes collectives. Le Russe vit de ses certitudes viscérales, mais casse tout par son doute périodique, ignorant ou illuminé, barbare ou rationnel. *Dans cette Russie ignorante et barbare, si l'homme descendait la pente du doute, rien ne l'arrêterait* - J.Michelet.

L'*apparence* est fantomatique en français, lumineuse en allemand (*der Schein*, de *scheinen - éclairer*), évidente en russe (*видимость*, de *видеть - voir*) ; c'est pourquoi le sceptique français est angoissé, l'allemand - enthousiaste et le russe – certain.

Le milieu naturel du Russe est le milieu verbal et non pas conceptuel. Les mots sont des naissances d'un état d'âme, sans le besoin d'aboutir aux finalités ; les concepts sont des finalités d'un raisonnement, sans le besoin d'évoquer leurs sources. L'eschatologie russe est inchoative, non conclusive. Dans la littérature russe, *les phrases sont souvent laissées en suspens à cause du doute sur la meilleure façon de les terminer* - V.Woolf - *sentences are remain halfway in doubt of how best to finish them*.

La solitude s'épaissit par l'indifférence qu'on porte aux valeurs des autres, autant que par le scepticisme qu'on voue aux siennes propres.

La solitude est un manque de croyance : *celui qui croit, n'est jamais seul* - Benoît XVI - *wer glaubt, ist nie allein*. Croire, c'est se croire aimé : *Celui qu'aiment les Dieux, n'est jamais seul* - Térence - *Solus non est quem diligant dii*.

L'absence radicale d'Autrui me débarrasse, presque zoologiquement, de doutes et de hontes, qui resurgissent inéluctablement dès la nouvelle réapparition, pénible ou *infernale* (Sartre), de mes semblables. Interroger mon soi introuvable et problématique ou d'en rougir sera mon enfer ; ce paisible et mystérieux soi, fondu dans et avec la nature paradisiaque, chez l'homme s'imaginant seul.

La douleur indéterminée, la pire des souffrances, surgit d'une source inconnue, me submerge de honte, se déverse dans une stagnante léthargie, dans laquelle je perds pied ; ma fière ruine coule et s'avère pitoyable épave.

Pour traduire à peu près les mêmes sentiments, il y a plus d'intensité dans la peur que dans le courage, dans l'angoisse que dans la lucidité face à la mort, c'est donc le premier terme de l'alternative que je préférerai.

Pleurer dans l'intérieur aide à faire avaler ma honte, honte des larmes, que je n'aurais pas versées. *Nous n'avons jamais à rougir de nos larmes* – Ch.Dickens - *We need never be ashamed of our tears*.

Si ce n'étaient des contraintes mystérieuses, l'harmonie mystérieuse nous rendrait fous de joie. Les messages en clair, qu'on croit envoyés par bon Dieu, parlent d'une folie heureuse. Mais en temps de doute, le chiffre des contraintes est appliqué aux textes du malheur. L'inévidence des contraintes nous pousse à créer, l'évidence du bonheur ne permet que de procréer.

Les repus, confondant l'âme d'avec le ventre, disent que le cœur et l'âme de la vie, c'est la souffrance. Mais tout fond de la vie, pour un artiste, est le

bonheur, et c'est seulement sur l'épiderme - sur les mots opaques - qu'il dépose sa charge de souffrance, qui est l'impossibilité d'être translucide et la certitude, qu'on prend sa vivisection esthétique pour une dissection mystique.

La plus précieuse clarté est celle qui justifie notre angoisse. Souffrir pour une raison obscure est insupportable. Cependant, la meilleure joie, elle, est aveugle.

Le malheur est ce qui se constate et s'explique, la souffrance est un mystère, au même titre que le bien – des sources douteuses, des raisons obscures, des finalités désastreuses. L'art est un métier impitoyable, puisque du malheur animal il nous élève à la souffrance divine. Les charlatans sont beaucoup plus utiles à la santé publique : *Le comble de ce qui est accessible à l'homme, c'est de ramener sa souffrance hystérique au malheur ordinaire* - S.Freud - *Das Beste, was man erreichen könne, sei - das hysterische Elend auf das allgemeine Unglück zurückzuschrauben*.

La plus noire des sécheresses se niche plus facilement dans la clarté des sourires que dans de sombres chagrins. L'eau la plus fécondante tombe des nuages noirs.

Le mérite principal de Dostoïevsky est d'avoir compris, que ce n'est pas une valeur, singulière, univoque et indubitable, qui distingue un homme, mais tout un axe équivoque, dont cette valeur n'est qu'un cas particulier : de chute à salut, d'espérance à désespoir, d'ange à bête. Mais le seul à avoir compris et mis en pratique ce terrible et authentique constat fut Nietzsche. La perplexité et la honte de Dostoïevsky et la noblesse et le style de Nietzsche, la conscience et le talent, mais la même place de la souffrance et de l'art, chez tous les deux.

Comme toute lutte avec le réel, au lieu de l'imaginaire, la douleur, elle aussi, affleure le quotidien et nous plonge dans la platitude. Ne compte accéder, par la souffrance, ni à la hauteur ni à la profondeur : *Je doute que la douleur nous rende meilleurs, mais elle nous rend plus profonds* - Nietzsche - *Ich zweifle, ob ein solcher Schmerz verbessert, aber ich weiß, daß er uns vertieft* - elle ne fait que renforcer les positions acquises sans combat.

La meilleure joie, la joie aveugle, apporte toujours de la souffrance ; la meilleure souffrance, la souffrance limpide, apporte toujours une promesse de joie. Un aveugle éclairant un fou ; un fou assagissant un aveugle. On reste ou seulement fou ou seulement aveugle, si l'on suit la ligne de partage de Kafka : *Ils dénient la souffrance, en montrant le soleil ; lui, il dénie le soleil, en montrant la souffrance* - *Manche leugnen den Jammer durch Hinweis auf die Sonne, er leugnet die Sonne durch Hinweis auf den Jammer*.

Plus profonde est notre quête de connaissance, de certitude, d'ordre du monde, plus haut nous apparaîtra son silence final. La meilleure intelligence ne mène qu'à un meilleur effroi.

À quoi me sert l'indubitabilité de mon moi qui, indicible et impassible, cogite, s'il reste un grand inconnu pour l'autre moi, qui souffre ou qui s'exprime ?

La souffrance glorieuse - ni expiatoire ni rédemptrice - est une des notions le plus inaccessibles aux cartésiens (Hésiode voyait advenir le futur mal absolu, lorsque *de tristes souffrances resteront seules aux mortels*). Même le bonheur, qui comme tout appel de l'infini incertain nous serre le cœur, en est mystérieusement entaché (quoiqu'en pense J.Borgès : *La seule chose sans mystère est le bonheur* - *La única cosa sin misterio es la felicidad*). Le

malheur, lui, connaît ses heure et lieu. Ne pas goûter à la souffrance d'un bonheur réel, édulcorer un malheur, la plupart du temps imaginaire - la même pusillanimité du calculateur sans goût pour la larme.

La souffrance : le Bien individuel ne trouvant plus de traductions ni en gestes ni en paroles ni en regard ; le Beau d'élite devenant insipide et perdant toute appétence ; le Vrai collectif étouffant toute illusion, toute consolation, tout rêve. Son contraire : l'assurance du bien, l'inertie du beau, la paix du vrai.

La débâcle finale de tout ce qui est grandiose est une telle certitude, qu'au lieu de *conduire l'homme vers une vie heureuse*, cette ineptie pseudo-philosophique de tous les sots, la philosophie aurait dû chercher à l'accompagner dans le malheur, amorti par la caresse.

La terrifiante certitude des *omnis moriar* et *letum omnia finit* - n'en déplaise à Horace et Properce - *tout de moi mourra* et *tout s'achève avec la mort*. Le corps livré au ver, l'âme livrée au vers. À l'arrivée, ni espoir ni recherche, laissés aux rabelaisiens : *Je m'en vais chercher un grand peut-être*. Ne fabriquent de l'éternel que des professionnels de la consolation gratuite - Leibniz, Kant, Hegel. Les bons charlatans se contentent d'en proclamer le mortel héroïsme : *C'est la précarité de l'œuvre qui met l'artiste en posture héroïque* - G.Braque.

La clarté met à nu le désespoir réel, elle fait s'épanouir des pensées noires ; des espérances diaphanes attendent l'obscurité, où point le rêve. *Mes espérances, je les dois à la nuit* - Cioran.

La consolation rationnelle ne peut être que bêtise, cécité ou lâcheté. La raison cohérente aboutit inévitablement au désespoir et à l'hystérie, face à

l'horreur de notre anéantissement. La bonne consolation agit contre la raison, mais s'en sert comme d'un outil : c'est la raison qui nous rend fidèles au Bien mystérieux et intraduisible, et c'est encore la raison qui nous fait sacrifier l'éthique transparente à l'obscure esthétique, - deux sources de consolations.

Quand le cœur ne hurle ni ne chante, il se décante et se clarifie, te privant de toute suspension complice et servant de filtre trop efficace au flux revigorant de fiel et de bile. *Le cœur est comme la voix, quand il a crié, il s'enroue* - Flaubert.

Brandir mes paisibles convictions est aussi inauthentique qu'exhiber mes convulsions. Même mes hésitations spasmodiques ne me ressemblent pas. Quelle tristesse, que de me rendre compte, que ce qui m'est le plus proche, c'est le mot, dans lequel j'essaie d'introduire mon visage éperdu ou une musique de moi.

Ils cherchèrent à rabaisser l'angoisse à l'état de *souci* et terminèrent, par inertie, dans la routine. Les ruines, cette maison ouverte de l'angoisse et de l'enthousiasme, se modernisèrent, pour devenir morne maison aseptisée du calcul. La nuit ne devient claire que grâce au néon.

Une consolation est comme une foi – un soulagement, résultant d'une justification, brumeuse, plus ou moins poétique, de Dieu ou de la souffrance : une théodicée ou une algodicée. Leur contraire – la morne désespérance.

Souffrances sans sillages, signatures à l'encre blanche, rages sans griffes – R.Debray. C'est la désolation du mufle et le rêve d'une belle âme. Ne pas avoir d'adversaires - privilège de la hauteur, mais : *Plus de hauteur, plus de*

malheur. Une belle âme est une conscience malheureuse - Hegel - *Je höher die Natur ist, desto mehr Unglück empfindet sie. Eine schöne Seele ist ein unglückliches Bewußtsein*.

L'esprit conçoit avec douleur et enfante avec délices – J.Joubert. Comme dans la vie, la conception est tâtonnante et toute dans le sondage des profondeurs. Mais le nombre d'angles d'attaque est plus déroutant, et les aspérités et culs-de-sac abondent davantage.

Il n'est joie ou douleur, si juste et si certaine, dont quelqu'un n'ait douté – A.Musset. Ce qui permet d'inventer des joies, dans une douleur, ou d'anticiper des douleurs, dans une joie. Ce qui élargit mes gammes, sur lesquelles se composera la musique de ma vie, où la justice et la certitude ne sont qu'un thème, au même titre que le hasard et le doute.

Dans la douleur s'élève l'apparence et chute l'être. Comme dans la misère s'approche l'essence et s'éloigne l'*avoir*. *L'apparence colle à l'être et seule la douleur peut les arracher l'un à l'autre* – S.Weil.

Celui-ci ne narre que des vérités - impossible de ne pas être d'accord avec lui ; son récit n'est que cohérence et suite dans les idées - et je m'y enquiquine à mort ; cet autre est fragmentaire, on ne voit pas où il veut en venir, il se perd et me perd - et, dans sa compagnie, je me sens lucide et fraternel.

Aimer la vérité signifie supporter le vide - S.Weil. Qui s'ouvre après toute vérité féconde. Que d'autres prennent pour trop plein d'une nouvelle certitude. L'amour, c'est l'incertitude.

Les étapes de la dévaluation des vérités : très vite, je ne vibre plus à l'évocation des vérités immortelles des autres, de celles qui *sont* ou de

celles qui *se donnent* ; ensuite, je m'ennuie avec mes propres vérités mortelles, avec celles que je *conçois* ou avec celles que je *crée*. Aux certitudes et aux finalités des réseaux je préférerai mon arbre d'incertitudes et de commencements.

Deux regards sur la vérité : sur elle-même, émergeant d'un langage et d'un monde anonymes, ou bien sur son locuteur, avec ses pulsions ou ses répulsions. Dans le premier cas, tout se fondra dans une horizontalité objective et silencieuse ; dans le second, en même temps que la vérité d'un homme, j'atteindrai la hauteur et la musique de ses rêves, de ses doutes, de ses confessions.

Les plus belles sensations du vrai proviennent non pas d'un doute coriace vaincu, mais de la capitulation devant une certitude désarmée. Il y aurait, dans notre âme, des semences de vérité restées au stade de germes, mais qui sont néanmoins aussi vraies que de lourds sillons de nos champs.

Mes mots et mes actes admettent deux interprétations – dans le contexte temporel où se compose le discours objectif de mon soi connu, ou bien dans le contexte spatial où se joue la musique subjective de mon soi inconnu, bref dans le devenir ou dans l'être. Mais qui entendra *ce moi obscur, incapable de s'objectiver en esprit, âme, cœur* - H.-F.Amiel ?

Ils partent des objets, que la conscience délimita déjà, et l'intellect conceptualisa et verbalisa ; je pars de ces perceptions pré-conscientes que j'appelle états d'âme ; c'est pourquoi l'essentiel de mon énergie porte sur les commencements : partir de l'âme, porté par l'esprit.

Ce qui est réalisable doit être exclu du cercle de mes outils potentiels de consolation. D'ailleurs, la vraie recherche d'une vraie consolation

commence avec le constat d'un néant consolateur. *De tout ce qui console un inconsolable, rien ne vaut la certitude, que son cas n'admette aucune consolation* - Nietzsche - *Von allen Trostmitteln tut Trostbedürftigen nichts so wohl als die Behauptung, für ihren Fall gebe es keinen Trost*.

La mobilité, c'est une prise de position sur des problèmes collectifs ; l'immobilité, c'est une pose, se refuser de se prononcer sur des sujets mineurs, se focaliser sur ses propres mystères.

La caresse est ce qui s'oppose à l'évidence, à l'adéquation, à la droiture, à la cohérence ; elle serait de l'ordre de signification plutôt que de signe ; elle serait le fond, dont le signe est la forme. Le signe est aux formalistes ce que la caresse est aux idéalistes. *Au Commencement était le signe* - D.Hilbert - *Am Anfang war das Zeichen*.

L'état de ma conscience, état et naturel et culturel, doit être trouble, plein de mélancolies, de regrets, de résignations, de hontes. C'est pourquoi leurs fichues vertus, censées, par définition, apporter une conscience tranquille, ne m'inspirent ni envie ni sympathie.

Dans l'essentiel règne le mystère, et dans l'inessentiel dominent des solutions. Une attitude sage serait donc de douter de l'essentiel et de maîtriser les certitudes de l'inessentiel. *Préférer une hésitation bien articulée à la certitude mal-articulée* - B.Russell - *Substitute articulate hesitation for unarticulated certainty*.

L'orgueil te fait oublier parfois, que tu portes en toi, en permanence, une bête ; la honte occulte parfois la présence continue en toi – d'un ange. Heureusement, ta bonne mémoire te retournera toujours au sentiment de ta dualité. *Dans l'homme, le sentiment angélique de l'ubiquité ne s'était pas*

aboli, étant ineffaçable - Valéry. Le sentiment bestial de l'unité s'appuie sur l'action aveugle, mais s'efface avec chaque rêve révélateur.

La honte est peut-être la seule manifestation extérieure indubitable de l'intraduisible Bien.

Peut-être, l'ange et la bête ne sont pas nos deux facettes intérieures, mais deux genres de gardiens extérieurs de notre âme, et le but de notre existence serait de nous confier à un ange. Si l'on rate cette gageure, c'est, fatalement, la bête, c'est-à-dire le *daemon* platonicien, qui prendrait sa place. Et ce serait pour toute la vie, soit celle de nos actes soit celle de nos idées. Serions-nous un jouet de cette fatalité céleste ?

Quand la sève de la vie est accessible, la sueur s'absorbe, l'encre se solidifie, la larme tarit, le sang enivre, celui des autres. Seul le poète connaît la lancinante soif *près de la fontaine* ; Tantale, qui, au lieu de s'abaisser par le geste, s'élèverait par le regard ; la fontaine de Siloë, n'a-t-elle pas rendu le regard aux yeux éteints ? L'obscur désir, face à la *claire fontaine*, ou comme le dirait S.Freud - la *libido*, est le nom de cette soif.

Que ta maîtresse, ton œuvre, ta limite restent dans un mystérieux lointain – tel paraît être le sens de ton existence créatrice. Mais, pour garder cette sainte distance, une mystérieuse proximité est nécessaire, et elle semble s'appeler – la Caresse, une jouissance sans trace, sans compréhension, sans raison.

Lorsque le dit dépasse la profondeur du compris et atteint la hauteur de l'incompris, on parle de l'indicible. L'amour en est l'exemple le plus net, c'est-à-dire le plus vague : *Rien n'est plus indicible que l'amour* - N.Karamzine - *Любовь несказаннее всего*.

Deux perversités dans l'écriture : l'obscurité dans la présentation des choses claires (le manque d'intelligence ou de talent) ou la clarté dans la présentation des choses vagues (le manque de sensibilité ou de noblesse). Exemples : les choses claires – les vérités ; les choses vagues – les états d'âme.

Ce qui est le plus important pour toi – Dieu, l'amour, le rêve, la création, le Bien, la noblesse – n'existe pas, puisque exister, c'est d'avoir un nom univoque. Or, ces mots ne couvrent qu'une partie infinitésimale de ce que tu éprouves à leur évocation. Presque toutes les autres choses sont déjà pleinement nommées et donc existent ou vivotent.

Voir plus clair est utile dans les codes administratifs, dans les démonstrations de théorèmes, dans les contrats mercantiles. Partout où se faufile le rêve s'apprécient les voiles, les ombres, les suspensions. La vérité est toujours un fait indifférent aux élans, une lumière commune monocorde ; le mensonge est la promesse de langages et d'audaces.

Tout bel élan est irrationnel ; et si, en plus, il évite la mesquinerie, la bêtise, la folie, - ces attributs de l'horizontalité, il peut être appelé – le rêve, puisque, alors, il ne pourrait tendre que vers la hauteur inaccessible.

La chronologie des ambitions d'un écrivain médiocre suit deux étapes : exhiber des vérités, jeunes et vastes, exposer des doutes, profonds et mûrs. Tandis que le seul objectif d'un bon écrivain est d'apporter de la hauteur à ses états d'âme.

L'impulsion qui va de ton soi inconnu au soi connu s'appellera inspiration ; mais le regard inverse, du soi connu comblé à l'obscur soi inconnu, est protéiforme – curiosité, reconnaissance, admiration. *Être soi-même à l'excès,*

voilà l'artiste - A.Suarès – quand l'excès se mesure à la verticale et s'y perd ! Si le soi connu est un Devenir créateur, le soi inconnu serait l'Être inspirateur !

Il est idiot de fuir la cohérence, mais il est encore plus idiot de croire que nos sensations, nos impressions et même nos pensées soient cohérentes. En tout cas, on ne se débarrasse de l'incohérence que par une réflexion sur le langage.

On tombe amoureux d'une beauté externe, évidente ; on aime une beauté interne, invisible, inexplicable. On tombe amoureux du prochain ; on n'aime que le lointain.

Le doute te fait descendre ; celui de l'esprit – vers la profondeur ; celui du cœur – vers les affres. *Aimer, c'est échapper au doute, c'est vivre dans l'évidence du cœur* - G.Bachelard – l'amour naît dans l'angoisse des doutes et ne survit que par la douceur des évidences.

On se maintient en hauteur grâce à l'apesanteur vague de l'essentiel. Les profonds et les superficiels s'efforcent de transformer le vague dans le précis ; les hautains s'appuient sur le précis profond, pour créer du haut vague. Vertige de planer, face au prestige de glaner.

Aux certitudes en profondeur, promises à la platitude finale, je préfère les apparences en hauteur, prometteuses de commencements personnels.

Les certitudes sont des dogmes, découlant des représentations, savantes ou naïves ; les convictions – des suites, des interprétations indémontrables d'un goût. Dogmatisme ou sophisme, la volonté d'affirmer ou le désir de divaguer.

Il est plus facile de désavouer les fondements d'une euphorie que ceux d'une panique. Il vaut mieux s'en prendre au plus difficile et chercher des consolations dans l'obscure hauteur plutôt que des démonstrations dans la profondeur transparente.

Ce qui, dans ses origines ou dans ses effets, se passe du pourquoi relève d'une espèce de folie – la beauté, l'amour, la musique.

L'effet de la musique peut se rapporter aux fréquences des sons, de même que l'amour – au jeu des hormones. Ces sobres constats de l'esprit n'éventent pas l'ivresse de l'âme, du cœur ou du corps.

Depuis que je me suis laissé ensorceler par des illusions, les certitudes et les doutes perdirent tout leur prestige.

Plus tu cherches à approfondir une idée, plus tu gagnes en clarté et plus tu perds en qualité de tes ombres. Mais l'idée, hissée à une juste hauteur, devient, elle-même, une belle ombre.

Si tu cherches, en dehors, une lumière – doute des autres. Si tu te trouves dans les ombres – crois en toi.

La pensée ne peut être définitive que dans un langage figé. Et puisque toute vraie création est élaboration d'un nouveau langage, elle doit comporter des inconnues que chacun est libre d'unifier avec ses propres constantes ou, mieux, avec ses arbres à variables. La sensation du vague est un symptôme d'une pensée réelle.

L'arbitraire est bêtise, si tu le fais passer pour universel ; il est légitime, si tu y affirmes ton goût insoumis ou tes états d'âme innommables.

Tu connais les autres mieux que toi-même, donc ton soi-même, le soi inconnu, est plus digne de ton amour que les autres, puisqu'on n'aime que ce qu'on ne comprend pas, et Narcisse a parfaitement raison.

Mon soi inconnu ne connaît pas la nécessité ; il est la voix même de la liberté intemporelle, c'est elle qui, soudain, me poussera à écrire. Si tu crois écrire par nécessité, tu n'écouteras que la voix de ton soi connu, adressée au présent, aux autres. Une vague transcendance ou une transparence banale.

Ce que tu ressens, et même ce que tu penses, n'admet aucune reproduction univoque en mots ; la cachotterie ou la franchise ne jouent qu'un rôle mineur dans la qualité ou l'authenticité de tes portraits verbaux. N'y comptent que l'intelligence conceptuelle et le talent langagier.

Pour un esprit géométrique il n'y a rien d'indéfinissable ; l'esprit poétique s'en nourrit, le défini n'ayant pour lui aucun goût.

Dans nos rêves, élans et passions nous croyons plus que nous ne sachions ; le pire des doutes est celui qui veuille substituer la certitude à la croyance.

L'insaisissable Ailleurs

Il est facile de faire passer l'*avoir* pour l'*être*, mais que le *faisant* évince l'*étant* aussi magistralement - voici le triomphe stupéfiant des hommes, qui effacent deux mille ans de l'histoire de l'utopie. L'*essence* du but étant devenue l'*aisance*. De l'*essentiel* des origines de nos interrogations étant banni le doute : *Est-ce un Ciel ?*.

Gymnastique de l'interprétariat : lire la misère et la nudité apparentes des choses comme tentatives de traduction d'un texte riche et soigné, tentatives ayant fait long feu, et dont j'accueille les cendres. *Un rapport continu des choses avec l'infini et avec l'homme, une vie indéterminée et vague, le tout en relation avec les élans de l'âme* - G.Leopardi - *Un rapporto continuo delle cose coll'infinito e coll'uomo, una vita indefinibile e vaga, il tutto in relazione cogli slanci dell'animo*.

À tout moment, une de nos facettes doit être active et, *ipso facto*, - profanée ; et il vaut mieux que ce soit notre bras plutôt que notre âme ; il faut entourer celle-ci d'oisivetés et d'indéterminations ; laisser les affairés croire, que *la seule chose qui vaille dans ce monde, c'est l'âme active* - R.W.Emerson - *the one thing in the world, of value, is the active soul*.

Toute la littérature moderne est dans l'action et l'événement, dont on cherche à extraire une impossible poésie. De même, les boutiquiers seraient poètes de l'échange. Est poète celui qui a envie de repartir de zéro ; toute action est au milieu, jamais au début. Et puisque penser, c'est le parcours et non pas le commencement, l'homme d'action pense plus qu'un homme de rêve. Et F.Pessõa - *Penser, c'est hésiter. Les hommes d'action ne*

pensent jamais - confond *penser* avec *rêver*, quoique rêver, ce ne soit pas hésiter, mais être aussi sûr de son rêve que de la réalité.

Parfois, la mer présente des avantages *agricoles*, par rapport à la terre, puisqu'on peut *labourer la mer sans moisson* - Homère - et laisser toute semence aux messages des bouteilles jetées à la mer, à destination de ceux qui s'intéresseront à ma race plus qu'à ma trace. Je choisirai pour patron Poséidon, fort et profond, seul capable de rendre leur hauteur aux bouteilles coulées. Comme les Stoïciens - avec la force d'Héraclès, les Sceptiques - avec la profondeur d'Hadès. Et je m'acoquinerai avec la nymphe Calypso, celle qui voile, que j'associerai au dévoilement apocalyptique.

L'obligation d'avancer mon esquif me poussera à m'intéresser aux étoiles et même réveillera l'angoisse des profondeurs. Qui rame ne voit pas le fond - c'est la sueur qui obstrue la vue. Ce seront les larmes, si je ne fais que scruter le ciel. Ou le sang, si je n'aspire qu'au fond. Le fond paraît net surtout aux aveugles de naissance.

Celui qui croit ce qu'il dit et qui fait ce qu'il croit n'est le plus souvent qu'un sot. Croire, c'est bannir le hasard, mais le mot n'est fait que du hasard. On ne fait que ce qu'on maîtrise, et l'on ne maîtrise jamais ce qu'on croit. Le sot croit qu'il sait, le sage sait qu'il croit. *Il n'y a de mythe pur que le savoir pur de tout mythe* – M.Serres.

La marche, que j'aille trop loin ou juste ce qu'il faut, m'apporte de la certitude et m'apprend des limites de l'accessible ; la danse m'enivre de vertiges et me fait découvrir des limites inaccessibles. Savoir que *seul celui qui tente d'aller trop loin peut, éventuellement, découvrir jusqu'où l'on peut aller* - T.S.Eliot - *only those who risk going too far can possibly find out how far*

one can go. Quand je sais, que tout ce remue-ménage n'a d'autre finalité qu'aménagement d'étables, je me moque des bornes et j'évite des cornes. L'important, ce n'est pas découvrir, mais couvrir, couvrir d'auréole, d'écran, de brume. Mais pour cela, il vaut mieux rester loin des routes.

Pour chercher les fondements du *quoi* des performances, il faut creuser en profondeur ; mais pour ceux du *pourquoi* et du *comment* des compétences, il faut des ailes, qui vous porteraient en hauteur. Mais aujourd'hui, tous les *pourquoi* et *comment* ne portent que sur les performances.

Plus je me fie au rêve, plus justifiée est ma pose de Narcisse ; plus je m'identifie avec l'action, plus ravageur est mon doute sur ma valeur. Mes actes sont aux autres, tandis que mes rêves, c'est moi-même. Mais, paradoxalement, le regard du rêve est plus universel que les vues de l'action.

D'autres se hâtent lentement vers la résolution, je fuse vers la réticence. Pour promouvoir une conviction de caporal au grade d'insinuation étoilée.

Je vaux par ce que je *veux* atteindre par la musique de mon regard absent ou par l'intensité de mon élan sans ailes, par le vague de mon *interprétation* par l'art. Mais c'est ce que je *peux* voir avec mes yeux ou tenir avec mes mains qui me *représente*, trop nettement, auprès de la vie.

La conception suit les jalons - l'action, la pensée, le sentiment, la forme ; la perception emprunte le chemin inverse ; le sentiment doit être plus près de la forme, et la pensée – de l'action. O.Wilde se trompe d'étape : *Rêver d'une forme, aux jours de la pensée* - *A dream of form in days of thought*. La forme se donne surtout à la nuit du rêve, encadrée de matinées de nos doutes et de vesprées de nos certitudes.

Plus on va loin, plus la connaissance baisse - Lao Tseu. … pour devenir peut-être d'autant plus profonde. Plus je retiens mes pas, plus mon regard m'échappe, pour devenir peut-être d'autant plus haut. Plus loin je vais, plus je me rapproche de mon soi connu, que me procure la vision de buts, au détriment de l'écoute des contraintes, que dicte mon âme. Le secret des grands voyages est de ne pas en connaître le but et se laisser guider par son étoile.

Signe de présence d'idées dans une image, qui trouva son mot : elle ne se fige guère et reste presque crue, prête à servir de matière première pour un nouvel étonnement, nouvel arbre de désir : *De la semence de l'étonnement naît l'arbre de la raison, lequel produit des fruits capables d'étonner* - Nicolas de Cuse - *De semine admirationis arbor exoritur rationalis, quae fructus parit admirationi similes*. Le doute perd de hauteur : jadis, la présence réelle suggérait un corps derrière des images (l'Eucharistie) ; aujourd'hui, on doute des images, qui se trouveraient derrière les mots trop plats.

Au-delà du Bien et du mal, on tombe sur le bon ou sur le mauvais, ce qui est peut-être plus instructif, mais moins constructif. Pour bâtir les châteaux en Espagne, on a plus besoin de nuages que de briques.

La liberté, dans les affaires de l'amour ou du Bien, ne sert à rien ; dans les deux cas on subit un profond esclavage, qui nous fait rêver de hauteur ; dans l'amour, on devient regard, pour voir dans l'objet adoré toute la beauté du monde, et dans le Bien, on devient ouïe, pour écouter sa conscience silencieuse et désorientée.

S'attarder sur ce qui n'existe pas est signe d'une courte cécité ou d'une longue clairvoyance. Voyez les gnostiques, tel Cioran, traquant le Malin, de

toute évidence inexistant, et le proclamant Prince du monde et lui dédiant tant de véhémences. Pourtant, seul le Bien indubitable prouve son existence par ta honte et ton désespoir. *Se désespérer de son amour ou de son honneur, c'est la meilleure preuve de leur existence* – M.Bakounine - *Отчаяние в своей любви и в своём достоинстве служит наилучшим доказательством их присутствия в человеке* - avec le Bien, c'est encore plus flagrant.

Dans notre goût du beau, on sent une chiquenaude divine, mais le Bien intraduisible ne témoigne que de Son souffle. *La conscience est la présence de Dieu dans l'homme* - J.Swedenborg. Cette parousie intérieure troublante s'accommode bien avec une apostasie extérieure calmante. Dieu s'absentant de temps à autre, les hommes en profitent, pour peupler leurs doutes avec une idole sachant illuminer, d'une pâle lumière, les plus ténébreuses et crépusculaires de leurs impétuosités.

Dans tout chemin, un homme de bien lit l'appel du mal. Il voue le Bien à la justice du regard perdu, perclus de doutes. On veut prendre les choses de haut, sans jamais suivre un seul chemin, toujours trop bas. Le malheur, c'est d'être attaché aux choses, quelle que soit leur profondeur ; le bonheur, c'est vivre dans le détachement par la hauteur : *Le bonheur est participation à une vie plus haute* - Plotin.

Être obligé de traduire dans les actes nets ce qui est réservé aux rêves obscurs – la tragédie ; la comédie, c'est l'inverse, mais effectué volontairement. C'est pourquoi dans la grande politique on voit une tragédie, et dans la grande volupté – une comédie.

Le Bien se rêve et le mal se fait ; l'arbitraire tyrannique du Bien ou la liberté raisonnable du mal. L'esclavage du mal n'existe pas ; c'est le Bien qui nous y

soumet. Oser le Bien immobile, atopique, fantomatique et non pas subir l'inertie du mal, actif, présent, évident. La vraie rédemption : se soumettre à l'esclavage injustifiable du Bien. Toutefois, cette résignation exige plus de volonté de puissance que la détermination de l'orgueil.

À la proximité atteinte en plein jour, je préfère celle que découvrent les insomniaques en fixant la même étoile, à la trajectoire imperceptible. Je ne vois clair que dans ce qui m'est trop proche ou trop éloigné. La vraie distance ne se calcule qu'avec mes propres mesures, pipées par ma passion, déformées par mon regard oblique.

Je poussais mes racines dans des profondeurs – et je n'y vécus aucune rencontre ; j'étendais mes ramages – personne ne vint cueillir leurs fleurs ni se réfugier dans leurs ombres ; c'est l'une des raisons, pour lesquelles mes meilleures inconnues s'incrustent désormais dans mes cimes.

Sans ce qui existe, l'imagination serait sans poids ; sans ce qui n'existe pas, la vie serait sans ailes.

Ce qui, en moi, est visible - me cache. C'est ma manière de voiler l'invisible qui m'exprime le mieux.

Le choix entre clair et obscur est rare. Le choix beaucoup plus fréquent et sérieux est entre ce qui s'accorde avec ma musique intérieure et ce qui fausse ses notes. Et tout n'est pas perdu pour Mozart : *Je ne sais pas écrire poétiquement ; je ne peux pas produire des jeux d'ombres et lumières avec ma parole ; je n'arrive pas à exprimer mes sensations par des gestes* - *Ich kann nicht poetisch schreiben ; ich kann die Redensarten nicht so einteilen, dass sie Schatten und Licht geben ; ich kann durch Deuten meine Gesinnungen nicht ausdrücken*.

Chose suspecte est la clarté qui dure, l'impuissance de trouver des mots de plus haute volée que ceux qui, plus tôt, nous avaient soulevés ou bercés. D'où l'intérêt des noms à variables, à multiples substitutions possibles.

La clarté vaut mieux que le chaos dans tout récit de faits divers, c'est-à-dire 95 % de la littérature. Mais la clarté est signe de bêtise dans tout message à écouter au clair de lune. Il est plus difficile de s'écarter des cadences logiques que des cadences mécaniques.

L'un des invariants sublimes est le sens et l'intensité du rêve humain. D'Héraclite à R.Char – la même ivresse des visions poétiques. La connaissance balaye les démocraties d'ignorances et d'erreurs, elle ne pénètre jamais dans l'aristocratie des rêves.

Une mise à sac des vieilles certitudes n'est féconde que si l'on réussit à en préserver des ruines excentriques, habitables par un doute nostalgique. Car terre brûlée est pire que terre bétonnée.

En matière d'éclairage, la profondeur et la hauteur terrestres sont à l'opposé de leurs homologues célestes ; chez celles-la, la profondeur promet de la clarté et de la joie, et la hauteur inquiète par ses ombrages, tandis qu'avec celles-ci, la profondeur se perd dans l'illisible, et la hauteur rend visibles les ombres, et irrésistible - la mélancolie.

Dès que la lucidité devient seul juge, le spectre d'un vide stérile envahit mon regard. Et je me réfugie auprès du premier asile, où est encore toléré le vague à l'âme, et le vide s'anime.

Ce que je cherche est absurde, ce que je trouve est lumineux (*je suis ce que je cherche* - Hölderlin - *Was ich suche, ist alles* ! Picasso : *Je ne cherche pas, je*

trouve - j'invente ! - ce que je crée m'apprend ce qu'est la création). La recherche même est diabolique comme activité (ressource d'algorithmes), divine comme objet (source de rythmes). La mise en hauteur de la recherche, la mise en couleur des trouvailles - recettes pour les yeux redoutant le terre-à-terre et la grisaille.

Nos limites jouent deux rôles : déclencher nos élans ou mesurer nos forces. Dans le second cas (Odysseus ou Hegel), le soi connu se dépasse et augmente le volume de son savoir. Dans le premier (Orphée ou Rilke) – l'appel de notre soi inconnu nous fascine, inaccessible, et sacre notre regard immobile sur notre étoile.

Il suffit de baisser la tête ou élever l'âme, pour se rendre compte que toute fixité, sentimentale ou spirituelle, est une errance, au prime abord imperceptible ; l'astronomie et la science de l'âme nous l'apprennent. *Pas une étoile fixe, et tant d'astres errants* - J.Racine. L'inertie et la sédentarité du regard fixe sont dans les pieds et dans la cervelle.

Les domaines, touchant à nos racines les plus profondes, éthiques, esthétiques, métaphysiques, ne se prêtent à aucune investigation scientifique ; leur essence est mystérieuse, et seul un regard poétique peut en extraire une musique allusive. Les habitués des statistiques et des théorèmes ont beau se moquer du poète, incohérent ou balbutiant, eux-mêmes émettent, dans ces domaines, des avis autrement moins signifiants et plus niais.

L'âme vit de l'invisible, et l'esprit lui en fournit de nouveaux mystères, dont est prodigue la bonne nature : *La nature ne nous présente l'invisible qu'en mystères* - J.G.Hamann - *Die Natur unterrichtet uns von dem Unsichtbaren in lauter Rätseln*.

Seule une clarté de tête peut rendre un vague à l'âme.

Qui gagne à dissiper le vague ? - un imitateur, un jaloux, un comptable. Qui gagne à en multiplier les effets ? - un amoureux, un rêveur, un créateur.

Avec des requêtes, on est en proie au problème ; on ne peut y être qu'intelligent. Avec la réponse, on se détend dans la solution ; on peut y être heureux. Mais avec une requête totale, où aucun mot ni image ne sont encore nés, on ne peut être qu'un sage malheureux ou un sot angoissé, c'est-à-dire - être passionné, être dans le mystère.

Le faible, par son doute naïf, annonce la fin du règne de l'évidence et aboutit à une évidence sans relief. Le fort, par ses certitudes intuitives, rappelle les secousses, sans lendemain, du doute et se bâtit des ruines pittoresques hantées par un doute apaisé.

Méfie-toi de ton évidence grise ; prends conseil auprès de ton excellence bleue.

Un mystique, ce n'est pas celui qui *veut* voir en tout un mystère, pour chatouiller son goût ou ses caprices, mais celui qui le *peut* voir, grâce à son regard et son intelligence.

Il n'y a jamais de mystère dans la pensée, seul le regard peut s'en colorer, à la lumière du rêve : *Ce que je trouve ne se produit que comme dans un irrésistible rêve* - Mozart - *Das Finden geht in mir nur wie in einem starken Traume vor*.

De clarté en clarté - aboutir, pour s'y illuminer, dans une haute obscurité, accueillante et palpitante. Au lieu de sombrer : *De brouillard en brouillard -*

clarté plus grande – E.Canetti - *Von Nebel zu Nebel größere Klarheit*. La clarté n'est jamais haute ; toute conquête de clartés est un rognement d'ailes.

Le monde devient si translucide, si bien viabilisé et éclairé, qu'on a le droit de s'interroger : qu'y fais-je avec mes ténèbres ? Et dire que jadis on pouvait clamer, fièrement et bêtement : *Comment émettre de la lumière dans ce monde envahi par les ténèbres ?* - Dostoïevsky - *Как светиться в мире, утопающем во тьме ?* Émettre, allumer des rêves, une fois dans les ténèbres, serait une autre issue.

Dans l'exposé de ce qui est connu, tous les hommes atteignent des statures comparables ; c'est dans le style de nos attouchements de l'inconnaissable, que notre vraie valeur s'affirme. Et L.Wittgenstein - *Moins tu te connais et te comprends, moins grand tu es* - *The less somebody knows & understands himself the less great he is*, n'y est bête qu'au second degré.

Dans l'essentiel, toute recherche de fondements, d'ancrages ontologiques ou affectifs, aboutit au noble néant des ruines, sans dates ni noms, intemporelles et innommables, où l'on frissonne, admire et rêve. Dans l'inessentiel, on a le choix entre l'étable et la salle-machines, où l'on rumine.

Pour vivre du regard détaché des choses vues, il ne suffit pas que je voie que je rêve, il faut ne voir qu'en rêvant.

Que trouve-t-on dans son âme ? - une musique silencieuse, une peinture des yeux fermés, une raison d'avant le Verbe, des attirances sans objets, et la tâche humaine d'introspection est tout de traduction ; je n'y vois aucune place pour la dissimulation, le refoulement, l'aliénation - toutes les philosophies du soupçon (et même l'école nietzschéenne de suspicion - *die*

Schule des Verdachts - lorsqu'elle s'écarte du mépris - *der Verachtung*) ne s'adressent pas à l'homme, mais au robot, qui s'imagine, que ses copies sont plus authentiques que ses dissimulations.

N'a le droit de s'appeler mystère que ce qui est solution de Dieu. Le mystère de Dieu est hors de notre portée ; mais il se trouvent des hommes misérables, qui prétendent le pénétrer et en font leur solution ou l'y comparent : *Les mystères divins me conviennent mieux que les solutions humaines* – G.K.Chesterton - *The riddles of God are more satisfying than the solutions of men*.

N'apprécier que des chemins inaboutis (des *Holzwege* de Heidegger), à travers une forêt obscure (la *selva oscura* de Dante), et m'abandonnant au pied de mon arbre, qui sera mon opus, la ruine des chemins et clartés.

Que puis-je savoir de mon soi, à part le *sum* découlant de *cogito me cogitare* ? La conscience contient si peu de conscience de soi. Il y a ceux qui se vantent de se connaître (et composent des *panégyriques de la connaissance de soi* – A.Grothendieck) et ceux qui s'inventent. La présentation est chaude, vague et muette, la représentation - froide, nette et éloquente.

Le bleu est la couleur naturelle de nos plus belles clartés. Il est donc plus judicieux de les déraciner vers l'azur de la hauteur que de les enraciner dans la grisaille de la profondeur.

Les certitudes appartiennent aux modèles interrogeables ; elles ne qualifient une intelligence ou un savoir qu'au second degré. On ne peut parler d'illusions humaines de la liberté ou de la vérité, que si l'on ne dispose pas de bons modèles ou ne les maîtrise pas. La certitude en

absence de bons modèles est soit une plate bêtise soit une profonde intuition soit un haut rêve.

Le soi n'est ni dans les réponses, ni dans le questionnement, ni dans le parcours de la question à la réponse, ni dans le silence ; si, après ces quatre négations, je me sens authentique, je me trompe de voies ou de voix. Notre essence restera soit hypothétique soit utopique soit mythique ; seule l'existence est authentique, c'est pourquoi il faut la mépriser, ou, au moins, négliger, pour vivre le vertige de l'essence inconnue.

Se méconnaître, c'est, en permanence, faire que le Même soit autre, exotique, ce qui entretient l'intensité des sensations et constitue le retour du Même. Trouver de l'inexistant à partir de la méconnaissance de soi, plutôt que chercher la connaissance ou la reconnaissance de ou par ce qui existe ou pèse.

Plus profond est mon nouveau savoir, plus haut sera le siège de mon nouveau doute.

Peut-être que le plus beau rêve ne s'oppose guère à la réalité, mais est la sensation du monde tel qu'il est, et donc de l'inconnaissable et de l'intouchable, et non pas de tel qu'il se fait, du paru et connu.

Que je déclare le réel impénétrable ou perméable, les idées ou les métaphores y trouveraient des ressources comparables ; le vrai rêve ne s'évanouit pas au contact des choses, comme le vrai esprit est à l'aise au milieu des fantômes.

Pas de déclaustration possible de la Caverne, elle n'a pas d'issues ; on peut seulement la transformer en sobre et misérable lanterne, s'imaginant plus

puissante que nos ombres, ou en glorieuse taverne, où danseront nos ombres enivrantes.

Le mauvais nihilisme - juger fausses les valeurs courantes, chercher à les réévaluer ; le bon - reconnaître que la plupart des valeurs proclamées sont justes, mais ne les apprécier que si l'on est capable de les atteindre à partir du point zéro de la création. En quittant le domaine des problèmes et en pénétrant celui des mystères, le nihilisme accomplit le pas suivant : se mettre *au-delà* des valeurs.

Deux notions creuses, aux trajectoires semblables ou parallèles, - le hasard et le destin. Censées apporter du mystère à ce qui n'est qu'ignorance et faiblesse. Le scientifique les formalise en tant que lois, et le poète les reformule en métaphores.

Les Lumières avaient raison de ne plus croire en ce qui aurait dû se raisonner, mais la modernité ne fait que raisonner sur ce à quoi les Lumières ne faisaient que croire.

Tâche facile : réduire à la banalité n'importe quel mystère ; tâche beaucoup plus subtile : dans n'importe quelle parcelle du réel déceler du mystère. Faire cohabiter le quotidien et le sublime, faire découler l'un de l'autre - la tâche la plus vitale pour ne devenir ni mouton du concret ni robot de l'abstrait, et c'est le rêve qui en paraît le seul remède efficace : *Le réel ne disparaît pas dans l'illusion, c'est l'illusion qui disparaît dans la réalité intégrale* - J.Baudrillard.

Les absurdistes voient le conflit central - entre l'irrationalité du monde et le besoin de clarté, qui travaillerait l'homme ; je vis du besoin de l'insaisissable, qui me donnerait un vertige assez fort, pour que je le

traduise en musique ; et le monde me subjugue par sa merveilleuse rationalité. À la rébellion d'absurdiste je préfère l'acquiescement d'ironiste.

Tout le monde cherche le nom, pour désigner la grandeur du monde, et l'on le trouve en fonction de ses faiblesses : le rêveur, au regard ahuri, l'appelle Mystère, le je-m'en-foutiste, devant les choses vues incompréhensibles, - Absurde, l'angoissé, aux yeux pleins de voix, - Foi. Le déracinement, qui voue à la hauteur complexe ; l'ironie, qui réduit tout à la platitude réelle ; la pitié, qui promet d'imaginaires profondeurs.

L'une des justifications de la notion bancale d'*être* serait qu'elle nous amène à ce qui n'existe pas. En plus, elle serait un compromis pathétique entre la profondeur et la hauteur, l'être s'accomplissant dans : *l'acquiescement le plus haut et le plus ouvert à sa propre ruine* - Heidegger (*das höchste Jasagen segnet seinen Untergang*)- les meilleures des ruines s'érigeant en hauteur, Nietzsche y découvrant la compagnie de Cioran.

Qu'ignore, au juste, Narcisse ? - qu'il y ait d'autres visages ? que le visage ne soit pas *à* lui ? que le visage ne soit pas *de* lui ? Dès qu'on connaît la réponse, on n'est plus narcissique, c'est-à-dire qu'on se connaît, c'est-à-dire on est mort.

Malgré d'innombrables proclamations du contraire, en philosophie, je ne connais pas un seul exemple d'un doute fécond ; en revanche, que de fulgurances naissent des croyances gratuites, croyances en indémontrable, que sont toute beauté ou toute noblesse. Le doute est un appel à la sobriété ; il n'est valable que là ou l'ivresse est exclue.

Un jour on comprend, qu'aucune voix divine n'anime l'univers, que même son bruit ne porte aucun message ; on ne s'abandonne plus à son ouïe, on se

fait regard ; d'entendeur on devient compositeur ou interprète ; c'est dans la naissance de ma musique à moi que je finis par reconnaître le créateur : *Dieu est mort ; traduisez : Dieu, c'est moi* – Ph.Lacoue-Labarthe.

Deux illusions sur le soi : l'illusion idéaliste - le soi est connu, c'est mon être, je le traduis fidèlement dans mes mots et mes idées ; l'illusion matérialiste ou existentialiste - le soi ne vient à l'existence qu'à travers mes actes. L'existence du soi est indubitable, mais il n'a ni sa substance, ni son langage, ni son sens ; on ne peut que le vénérer, ce qui aboutit soit à l'espérance (le soi serait immortel) soit au désespoir (le soi se réduirait aux essors, qui s'épuisent et meurent, sans laisser de traces fidèles).

Quelle autre démonstration d'une existence hors espace-temps que le moi, se révélant dans cette coordination miraculeuse entre les sens, le cerveau, les muscles, la conscience métaphysique ! Tous accessibles à tout moment et en toute circonstance, dans un parallélisme et une unité inconcevables !

Ce n'est pas un fumeux néant qui nous menace, à l'extinction de la dernière illusion, mais un trop plein d'une réalité transparente. À moins que la réalité soit synonyme du néant, comme semble le penser Pascal : *Les premiers principes naissent du néant*. Ce néant sourcier nous aide à retrouver dans des illusions perdues non plus un breuvage, mais un flacon, aux étiquettes enivrantes, flacon que nous remplirons de messages de détresse et en vivrons.

L'état naturel de notre âme est la nuit ; l'éclairage égal, narratif ou systématique, que notre esprit projette sur l'âme, la réduit à un état minéralogique ; seul l'éclair d'une maxime en préserve le mystère. *Heureux celui qui, sachant tout ce qui concerne les jours, fait sa besogne, consultant les avis célestes* - Hésiode.

Le feu et l'amertume sont à l'origine des soifs les plus poignantes. Le chaud désir de vertiges et la lie amère œuvrent pour la même cause. *Qui boit le vin boive la lie* - Aristophane. Au fond de toute clarté s'ouvre le goût d'une nouvelle pénombre. La sédimentation ridiculisant l'alimentation. La fringale d'azur et d'éther montent aux yeux, quand la grisaille et l'insipidité alourdissent la cervelle. Boire la lie aide à mieux mourir de soif.

Le moi connu est fermé, il a besoin de clôture, sous les yeux ou sous les pieds, pour se retrouver entre proches ; le moi inconnu est ouvert, il a besoin d'horizons, pour continuer à converger vers le lointain inaccessible, et de firmaments, pour ne pas perdre de vue son étoile.

Le mystère serait-il un taire raté ? Peut-être, mais, heureusement, il est toujours *plein* de musique, tandis qu'un discours raté, c'est-à-dire, un taire réussi, se réduit à l'é-*vid*-ence muette.

Le regard se forme le mieux dans la peinture de ce qui n'existe pas ; c'est pourquoi le mysticisme est un excellent terrain d'exercices, où, pour que nous soyons touchés, la vision, l'extase ou le ravissement (ces paliers bergsoniens) en appellent à notre imagination plus qu'à notre œil.

Paradoxalement, les tentatives de rationaliser le soi inconnu débouchent soit sur la superstition (la représentation religieuse), soit sur le charlatanisme (l'interprétation psychanalytique) ; seuls les doux rêveurs se contentent encore de le vénérer, irrationnel et irréductible.

Sortir de l'obscurité, se mettre sous la lumière, devenir réalité - les étapes d'effondrement du rêve, qui aurait dû ne se jouer que dans sa Caverne natale.

Il y a des pensées, où leur qualité première est la certitude, qu'il s'agit de consolider, - ce sont des pensées sans ailes. Et il y en a d'autres, les verticales, où compte le ton, la hauteur, la noblesse, et où s'éprouvent mes dons d'envols ou de chutes. Les doutes et les certitudes sont des contraintes, la forme et le fond des pensées sont question du choix de la dimension privilégiée. Exclure l'horizontalité serait une bonne contrainte de plus.

L'âme est ce qui vit, organiquement, directement, aveuglement, le mystère indicible du monde ; l'esprit est ce qui, par un doute ravageur, le traduit en problèmes conceptuels ou langagiers. Deux observateurs s'en mêlent, le corps et la raison, qui en cherchent des solutions - la caresse ou l'algorithme, les deux faisant visiblement partie du dessein divin.

La vie nous débarrasse, successivement, de clartés, de profondeurs et de plénitudes ; l'homme de rêve reste avec la hauteur d'un regard en pointillé, et le non-rêveur - avec le vide, la platitude, la grisaille.

Dès que tu crois être en communication directe avec ton meilleur soi, le soi inconnu, pense au mot augustinien : *Si tu le comprends, ce n'est pas Dieu* - *Si enim comprehendis, non est Deus* - laisse les meilleures voix à leur miraculeuse inexistence.

Encore un bel axe, allant du rêve à la veille, et méritant, tout entier, mon enthousiasme et mon souci : veiller, pour tenir à la lumière des solutions humaines ; rêver, pour entretenir les ombres du mystère divin.

Le soi inconnu, celui qui veut, et le soi connu, celui qui peut, heureusement s'ignorent ; le premier insuffle le langage de rêves, le second le traduit en langage d'images et de mots ; l'âme, qui porte le regard, et l'esprit, qui peint

les choses vues. *Cette étrangeté de soi à soi, qui est l'aiguillon de l'âme* - E.Levinas.

Pour connaître mon soi connu, il suffit de vouer à son image mes yeux ou mon esprit. Je ne peux pas connaître mon soi inconnu, je peux l'aimer, grâce à l'image, qu'en renvoie mon regard, c'est-à-dire mon âme. C'est, peut-être, l'objet tant convoité par Narcisse et qui l'empêche d'être immortel. Ne sont immortels que le désamour et l'imitation. La créature, la création, le créateur sont tous voués à néant.

Paradoxalement, c'est la raison et non pas l'âme qui nous convainc plus sûrement de notre propre mystère : *La nature de l'homme est un mystère impénétrable à l'homme même, quand il n'est éclairé que par la raison seule* - d'Alembert. Mais le cœur n'y surajoute que de la folie, et l'âme - que des ombres ; ce qui rend ce mystère - encore plus impénétrable ; il appartient à l'esprit de le peindre, dans un jeu de lumières et d'ombres.

Même dans ce qui n'existe pas, le philosophe ne trouve que du possible musical, ouvert, solidaire du réel ; le sot ne voit que le réel nécessaire, résumé dans un bruit fermé et flagrant.

Une perte irréversible - perte de son obscurité innée. On ne peut rester soi-même que dans le noir. Le soi connu gagne d'être mis en lumière, mais le meilleur, le soi inconnu, ne se traduit clairement que par des imposteurs ; il n'est crédible qu'inventé.

Les ténèbres, qui, dans la Création, précédèrent la lumière, n'ont rien à voir avec les ténèbres, qui, seules, reflètent et interprètent mon âme. La lumière nécessaire est aux autres, et les ombres possibles sont à moi. Où butiner et où créer ? - même le travail devrait être de la lumière, mais pour mieux

rendre mes ombres. On crée parmi les ombres du fond, jetées par la lumière des formes. La raison lumineuse ne suit que la voie de la vérité ; la musique ombrageuse ne suit que la voix du rêve.

Dans les écrits des sots, ce qui saute aux yeux, c'est leur obsession par les *mots*, portant sur le savoir, la rigueur, la profondeur ; de cette manie des mots guindés naît l'illusion d'un discours bien réfléchi. On vise ces pédants, quand on dit, que *l'habitude d'un raisonnement logique tue l'imagination* – L.Chestov - *привычка к логическому мышлению убивает фантазию*. L'imagination, c'est un regard tourné vers la hauteur.

Les meilleures visions me viennent, lorsque je ferme mes yeux. *Celui qui ne sait pas fermer les yeux ne sait pas regarder* - S.Butler - *He who knows not how to wink knows not how to see*. Dans ce que je vois, la part de l'œil est modeste. Les bonnes paupières, contrairement aux mauvaises œillères, ont une face interne réfléchissante, à y regarder à deux fois.

Les ombres, pas plus que les rêves, n'ont pas bonne presse, aujourd'hui. L'homme, lui aussi, est évincé par les hommes, comme la veille chassa le rêve, et le néon - les ombres. *L'homme est le rêve d'une ombre. (Nous sommes l'ombre d'un songe ?)* - Pindare. L'homme rejoignit un autre grand mort - Dieu - dans une flagrante inexistence. C'est à la lumière cathodique qu'on interprète nos songes.

Si je tiens à la métaphore de théâtre, pour résumer la vie, ce qui le résume le mieux, ce serait le besoin de sauvegarder l'illusion enivrante, qu'il ne faut pas laisser éventer par de sobres vérités intempestives. Sur la scène de la vie, dès que l'illusion faiblit, il faut tirer le rideau. Si, en plus, je suis mon propre spectateur, je m'apercevrai, qu'en coulisses, on ruminera machinalement les paroles pathétiques, déplacées et désuètes.

La partie visible de l'être est suffisamment explorée par nos représentations (seuls les parasites universitaires continuent à y fouiller et à y nager) ; il faudrait ne s'occuper que de sa partie invisible, qui aurait pour contenu - l'intensité, et pour forme - la métaphore. En revanche, se tourner vers le devenir, s'appesantir sur le temps, ne promet rien de nouveau ni d'original ; la philosophie est une réflexion sur l'intemporel, sur l'invariant, sur le langagier et, surtout aujourd'hui, - sur l'invisible.

Chez le sage, le besoin d'unification d'arbres va de pair avec la liberté d'introduction de nouvelles inconnues. *Laisser quelque chose en suspens, c'est un devoir, une victoire sur un autre besoin, le désir de tout unifier* - L.Salomé - *Etwas in der Schwebe lassen ist eine Pflicht : - Sieg über das Nebenbedürfnis, alles unter Einen Hut zu bringen*. Et l'on reconnaît le type d'homme d'après les lieux, où il est prodigue en variables - en racines, en feuilles ou en fleurs en suspens.

Personne n'est capable de tout croire ou de douter de tout, ce ne sont que des slogans. S'éloigner de tout ne te rapproche pas de l'essentiel ; sur les cartes de l'absolu, les mesures sont absentes. Le *de omnibus dubitandum* et le *omnibus credendum* - deux chemins, qui nous éloignent de notre patrie immobile - du rêve.

C'est dans la hauteur qu'on doute le mieux, les certitudes étant renvoyées vers les profondeurs ou platitudes. Nietzsche se trompe de dimension : *Il faut douter plus profondément* - *Es muß gründlicher gezweifelt werden*, mais c'est toujours mieux que de ne pas douter de la plus grande des incertitudes - de notre moi (Descartes). La naissance de la pensée : choisir un bon langage, formuler une bonne négation, viser une bonne hauteur - une belle croyance émergera d'un beau doute.

Les yeux, indissociables de la cervelle, pénètrent et déchiffrent tout paysage des choses. Le regard, en revanche, pactisant avec l'âme, crée un climat des images, qui se démarque des choses et s'ouvre aux rêves.L'esprit de suite est bon pour l'ingénieur et néfaste pour le poète.

Le rêve n'est traduisible qu'en pointillé, les actes remplissent des chaînes. Je connais les autres par la mémoire en continu et je me découvre moi-même dans l'oubli des traces. Répète la noble prière de S.Weil : *Que je sois hors d'état d'enchaîner par la moindre liaison deux pensées*. J'aime la raison qui prie et la foi qui lie.

Le savoir, plus que l'ignorance, peut nous plonger dans une nuit sans espoir et mal lunée, si nos lumières artificielles nous remplacent et lune et étoiles. On a une petite chance de tomber sur l'esprit dans la nuit ; en trouver dans les *sciences de l'esprit* - on n'en a aucune.

Une révélation, ce n'est pas la descente sur terre d'une nouvelle clarté profonde, mais l'élévation au ciel d'une haute obscurité.

De Delphes à Königsberg, tant de soucis pour la connaissance de ses limites ou pour les limites de ses connaissances, tandis qu'il aurait mieux valu maintenir l'élan vers ses limites inaccessibles, rester un Ouvert.

L'enfance : trouver tout naturel un miracle. La maturité : chercher un miracle dans tout ce qui est naturel. *La Nature est un poème, dont l'écriture est indéchiffrable* – F.Schelling - *Natur ist Poesie ; der Mensch muß sie entschlüsseln*.

Le médiocre vit dans le visible et ne conçoit de miracles que dans l'invisible ; le subtil vit de l'invisible et perçoit des miracles sous ses yeux.

L'un des miracles regrettables est qu'on finisse par prendre pour évidents d'authentiques miracles.

L'inappartenance de l'artifice à l'ordre du naturel - l'un des plus beaux mystères de la création divine ! L'homme est condamné à la création d'apparences et de rêves, qui apportent autant à la perception du réel que les lois et la logique.

Leur lucidité de robots résulte d'un séjour prolongé au milieu étroit des solutions mécaniques ; la lucidité du sage est la faculté de ses yeux et de ses oreilles de percevoir partout des mystères organiques. Le robot devient inaccessible à la joie à cause de ses ressentiments et du dépérissement de ses cordes jadis sentimentales ; le sage se réjouit de l'inépuisable beauté du monde. La cohabitation fraternelle entre la lucidité et la joie est, d'ailleurs, signe d'un esprit, ouvert au rêve, et d'une âme, ouverte à l'éveil. Les aigris, les incompris, les rebelles forment la lie humaine.

On reconnaît un philosophe par la profondeur de ses questions, aux réponses illisibles ; le poète se fait remarquer par la hauteur de ses réponses, aux questions invisibles ; quand un seul homme porte en soi ces deux profils, son discours devient un arbre, visible et lisible, vivant ; isolés, ils n'exhibent, le plus souvent, qu'une minéralité des gouffres ou des montagnes.

Le primitif s'enorgueillit des objets visibles qu'il *veut posséder* ; le naïf se flatte des objets vus qu'il *doit maîtriser* ; l'intuitif s'enivre des objets invisibles qu'il *peut chanter*. Regarder, voir, rendre audible l'invisible.

Tant d'orgueilleux explorateurs s'imaginent cingler vers des terres lointaines, sur des routes inconnues, tout en mesurant leur audace en miles

ou en butins. Mais l'homme finit par comprendre, que toute route se convertira en sentier battu, et que la valeur d'un esquif est dans la maîtrise de la profondeur, dans la fidélité à la hauteur, où l'appelle son étoile, et surtout dans le pathos, qu'il confiera à son message de détresse à destination inconnue, sur une verticalité d'azur.

Le regard : dans l'unification avec l'arbre du monde, la faculté de continuer à garder des feuilles inconnues, ouvertes à de nouvelles fusions ; l'inconnu renaissant s'appellerait l'infini. Ce bel appel aux philosophes : *Dégage l'inconnue !* de J.Joubert !

Le savoir se vulgarisant, il devint facile et tentant, pour l'homme réaliste et orgueilleux, de n'émettre que de la lumière. Mais cette tendance nous fait trop souvent oublier, que nous sommes enfants de la nuit, où naissaient nos rêves. *L'homme est un dérivé de la nuit* - Hugo.

Toute mystique commence par la reconnaissance de certaines de mes limites, qui ne m'appartiennent pas, la reconnaissance donc, que je suis un Ouvert (L.Wittgenstein ne dit pas autre chose). La mystique s'achève en donnant un sens ou une forme à cette belle et injustifiable convergence.

S'imaginer porteur exclusif d'un mystère, dont seraient dépourvus les bouseux, est bête. Le vrai, le noble, le divin mystère est présent dans chaque âme humaine ; le problème, c'est d'accéder à cet organe, de plus en plus délaissé et inutile dans les plats soucis des hommes, et de le faire parler ou, plutôt, - chanter.

La chronologie de la dissipation des illusions : d'abord s'évapore l'ivresse des victoires en tant que *solutions*, ensuite se lézarde la compréhension des *problèmes*, enfin on se perd dans l'expression des *mystères*.

Les certitudes ou les incertitudes banales ne font que nous fixer dans la platitude. Les plus hautes certitudes, comme les plus hautes incertitudes, ont ceci en commun, qu'elles entretiennent notre vertige.

L'homme du labyrinthe cherche son Ariane, pour lui apporter une solution et une issue ; l'homme de l'arbre appelle son Eurydice, pour lui rappeler le mystère du regard et du commencement.

Perdre sa dernière illusion, c'est un désastre, pour quelqu'un qui garde encore quelques cordes sensibles dans son âme, et le pas décisif joyeux vers la robotisation finale, pour les niais, ceux qui prônaient toujours un bonheur sans illusions.

Mon étoile m'apprend à bien positionner mes ombres. *Apprends de l'étoile, ce que lumière veut dire* - O.Mandelstam - *У звезды учись тому, что значит свет*. Dans les ombres des autres, je devine la lumière qui les projette : la cathodique, la forumique ou l'astrale.

Heureusement, le meilleur séjour de l'esprit se situe dans l'invisible, où il reste encore tant de tours d'ivoire à peupler et à entretenir. L'image transparente et fixée doit choisir entre être ruine ou épave.

Le mystère n'est pas tant dans la difficulté de comprendre que dans la facilité de croire. *Comprendre, c'est polluer l'infini* - A.Artaud. Celui qui pense, qu'en étendant les bornes de l'esprit, il chasse le mystère, se trompe de gibier.

L'âme serait créée avant le corps (Platon) et aurait pour siège le cerveau ; l'âme ardente serait dans le cœur (Aristote), pour équilibrer le froid cerveau ; l'âme serait à la couture entre le cerveau et le corps (Descartes),

dans une glande pinéale ; la théorie du *transfert* des soupçonneux nous la ferait croiser jusque dans le bas-ventre. Où qu'on loge le regard, ce n'est pas aux yeux d'en dicter la hauteur.

La philosophie ne libère de rien ; elle, au contraire, chante certains esclavages, comme ceux de l'amour, du rêve, de l'espérance. La philosophie n'élucide rien, elle s'efforce de faire vivre dignement dans et de ténèbres.

La philosophie est pourvoyeuse de fausses et salutaires espérances : *La métaphysique leurre l'esprit humain d'espérances toujours inassouvies, jamais atteintes* - Kant - *Die Metaphysik hält den menschlichen Verstand mit niemals erlöschenden, aber nie erfüllten Hoffnungen hin* - la métaphysique représente donc un Ouvert, toute religion formant une Clôture.

On pénètre un problème, c'est-à-dire on le formule ; on ne pénètre pas un mystère, qui, on le sait, reste impénétrable. Le mystère est la caresse préliminaire. Du problème pénétré, l'homme retire une solution, ce qui promet la conception d'un nouveau mystère.

Ce qui berce : l'illusion d'une réalité ou le sentiment de réalité d'une illusion. Ce qui tient en éveil : se contenter de l'illusion des illusions, s'émerveiller de la réalité de la réalité.

Le domaine, jadis réservé à la représentation, est livré en pâture au directement vécu (par les gestionnaires, sociologues ou philosophes analytiques). Ou, plus précisément, il y avait, parmi les représentations, des rêves irréalisables et des recettes de cuisine ; les hommes gardèrent les recettes et oublièrent le rêve. Le rêve, ce qu'on vit à distance et ailleurs. *Ce qui nous arrive est ce dont nous avions rêvé ; si ce n'est pas le cas, c'est que nous avions mal rêvé* - A.Blok - *С нами случается то, о чём мы мечтали, а*

если нет, значит, мы плохо мечтали. Ce qui arrive, ce sont des faits de l'esprit ; ce qui se rêve se fait dans l'âme. Rêve comblé ici-bas, rêve raté là-haut.

Les ruines sont peut-être la meilleure demeure de l'inconnaissable ; l'ennui du bâtisseur est ne suivre que l'inertie, la voie du connu. *Quand je "bâtis des maisons", c'est le "connu" qui domine, et quand "j'explore", c'est l'inconnu* – A.Grothendieck. Mais si j'invertis ces fonctions, je bâtirai des châteaux en Espagne, délicieusement inconnus, et j'explorerai des ruines, connues, exclusivement, de moi.

Si je réussis à placer mes fins dans l'élan de mes commencements, je réalise un tour de l'éternel retour : les horizons inaccessibles, auxquels aspire mon âme, seraient traduits en haut firmament, où me maintient mon talent. Et que mon esprit observateur s'occupe du secondaire maîtrisé – des parcours, des liaisons.

La raison ne quitte un homme sensé ni dans ses calculs ni dans ses folies ; le raisonnement est une concentration sur le but et les moyens, le rêve en est une concentration dans l'élan et non dans la maîtrise de nos limites sublimes. Kant s'y égare : *Le rêve est un dépassement fondamental et profond de frontières de la raison humaine* - *Schwärmerei ist eine nach Grundsätzen unternommene Überschreitung der Grenzen der menschlichen Vernunft*. L'homme Fermé croit connaître ses limites, il adopte le ton apocalyptique ; l'homme Ouvert peint sa convergence infinie sur un ton grand seigneur. Promesse ou noblesse des espérances.

Toutes les certitudes sont collectives ; mes contraintes devraient les exclure de ma voix, si je la veux originale ; c'est ainsi que je découvre, que mon fond n'est tapissé ni de mots ni d'idées ni d'images articulés, mais d'un élan

indicible vers l'inconnu : *Celui qui vise quelque chose d'infini ignore ce qu'il vise* - F.Schlegel - *Wer etwas Unendliches will, der weiß nicht, was er will*.

Ce qui est culturel est tristement versatile, ce qui est naturel stupéfie par sa permanence – regardez les idées éjectables et les fantasmes irréfutables, traitées par notre sophistique ou exhibés par notre dogmatique. Ceux qui guettent l'éternité restent plus souvent avec les fantasmes.

Là où, dans l'arbre de ses réflexions, le sage se contente de placer une inconnue, qu'il fait danser à la lumière de son étoile, le sot se complaît à proposer des fils conducteurs, et la médiocrité s'enorgueillit à tisser, lourdement, des nœuds gordiens triviaux.

L'homme, qui ne maîtrise pas la forme, est un objet, sur lequel tombent des lumières aléatoires et renvoient sur un fond commun des ombres anonymes. Le rêve : être la nuit, sous ma propre étoile, dont les plus belles des ombres sont projetées par moi-même.

On ne découvre pas le mystère impossible en suivant ses rêves ; c'est, au contraire, le rêve qui naît de la conscience du mystère bien réel.

Le pessimisme : plonger dans les certitudes de plus en plus irréfutables ; l'optimisme : s'envoler vers les illusions de plus en plus indéfendables.

Voir, comprendre, sentir - lequel de ces verbes emploies-tu, pour décrire tes rapports avec le mystère ? Et je te dirai si tu es naïf, bête ou noble.

Deux mystiques, ou deux genres irrationnels, pour parler du rationnel : le lyrisme et l'ésotérisme. Le premier traduit en rêve ou en prière la vénération du merveilleux dans le monde ; le second te replonge dans le rationnel, en lui apportant un verdict irrationnel. À cette seconde tentative

de donner aux ombres la consistance de la lumière, à cette pseudo-poésie, je préfère la prose des lumières, expliquant l'origine des ombres.

Pour connaître, il faut ouvrir les yeux ; et pour sentir, il faut les fermer : déchoir ou se corrompre, ou bien promettre des ailes aux rêves et des bosses au réveil. Ce qui est déchéance sous un arbre peut être révélation sur une montagne. C'est le chemin qui se corrompt et non pas les yeux qui le scrutent. Dissocier les yeux des pieds, c'est le problème !

Voir sans être vu - classique ; imposer la hauteur du regard - romantique. Au-dessus, peut-être, - rendre l'allégorie utopique, ne pas refuser à l'allusion de maintenir l'illusion.

Pour briller en plein jour, il faut que mon âme sache créer de l'obscurité nocturne. Pour garder nuitamment la veille, il faut que mon esprit possède de la clarté diurne.

Éliminer le banal, approfondir l'énigmatique – filtrer les faits, amplifier le rêve – l'audace de ne pas accepter l'acceptable, l'audace d'accepter l'inacceptable.

Les hommes éveillés partagent un monde unique, mais l'homme qui rêve a, chacun, son monde à lui – Héraclite. On partage le créé lumineux, ces formules refroidies et raidies ; la création est un chaud balbutiement, un monologue fébrile devant les ombres. L'homme qui veille est détourné du rêve par les choses ; l'homme qui rêve oublie les choses vues, pour en créer des inventées. Le bon usage des yeux fermés est dans l'obligation de réinventer la lumière, en partant de ses empreintes sur l'épiderme ou dans le cerveau. Pour ce travail, les ombres astrales sont plus précieuses que la lumière du jour.

La banalité : du connu vers le connu ; la connaissance : de l'inconnu vers le connu ; le rêve : du connu vers l'inconnu (*a notis ad ignoto*). *Le destin : cheminement de l'inconnu vers l'inconnu* - Platon. Si l'on élimine de l'inconnu le connaissable, il ne resteront que des sommets séparés ; aucun cheminement n'y est plus possible, il faudra faire appel au vol, - ce sera le rêve, plus haut que tout destin.

Tu mourras, inconnu de toi-même - Sénèque - *Ignotus moritur sibi*. Et peu importe si les autres te connurent ou pas. *Sommes-nous à jamais condamnés à nous ignorer ?* - Voltaire – il faudrait y préférer l'ignorance étoilée à la connaissance étiolée.

Des non-savants surgissent et accaparent le ciel - St-Augustin - *Surgunt indocti et rapiunt caelum*. Quand on voit avec quelle avidité les *docti*, c'est-à-dire la majorité d'aujourd'hui, s'accrochent à la terre, on comprend, qu'il n'y ait pas foule aux marches du ciel, pour gêner les *indocti*.

L'homme de toutes les chimères, j'ai la haine de la déraison – Chateaubriand. L'ennemi des chimères, pourtant soumis au hasard, ne vante que la raison.

La chouette de Minerve ne prend son envol qu'à la tombée des crépuscules - Hegel - *Die Eule der Minerva beginnt erst mit der Dämmerung ihren Flug*. Ah, s'il suffisait d'éteindre ma lampe, pour apprivoiser la chouette ! La plus belle obscurité naît de mes yeux fermés, prometteurs des ombres de l'âme, à la lumière de l'esprit.

Partout le troupeau devint si compact, que, pour garder une chance de survivre et ne pas étouffer, le rêve préfère s'égarer hors-piste et hors-lumière : on s'y trompe tout autant, mais on y voit mieux son étoile. *Sois*

bienvenu, toi, qui m'égares ! M'égarer moi-même est ma joie ! - Pouchkine - *Обмануть меня не трудно ! Я сам обманываться рад !*

Les yeux percent la solution, la tête évalue le problème, l'âme caresse le mystère. Dégrader le mystère incompréhensible en problème lisible ou en solution visible, c'est le profaner. *Peut-être le mystère est-il un peu trop clair* - E.Poe - *Perhaps the mystery is a little too plain*.

Les âmes d'aujourd'hui sont libres de toute émotion, et les chaînes sont fondues en coffres forts. Le sacrifice du sens commun est pire, il apporte des chaînes nouvelles et excelle dans la séparation entre le corps et l'âme. *La fidélité à un avis pétrifié n'a jamais brisé une chaîne ni libéré une âme* - M.Twain - *Loyalty to petrified opinion never yet broke a chain or freed a human soul*.

Où les routes sont tracées, je perds mon chemin ; le sentier est caché par les ailes des oiseaux, le feu des étoiles - par les fleurs – R.Tagore. Demande-toi ce qui te mit en marche. Ah, si ce fut la bienveillance de mon étoile ! Sur la route, dessinée par mon regard et parcourue par mon rêve, je n'aurais besoin que de mon propre feu et de mes propres ailes. Toutes les routes, que creusent les bras, foulent les pieds ou évalue la raison, tournent vite en sentiers battus.

Les miracles devraient toujours se produire en plein jour. La nuit les rend crédibles, donc vulgaires - G.K.Chesterton - *Miracles should always happen in broad daylight. The night makes them credible and therefore commonplace*. La vulgarité est dans l'attachement à l'heure et au lieu. Ce que le matin dissipe peut être plus noble, que ce que le soir dessine. Les *connaissances du matin* (le goût, le rêve), les *connaissances du soir* (représentatives ou discursives) - Maître Eckhart. Les miracles font partie de l'essentiel divin, et

comme tels, ils sont invisibles aux yeux, que ce soit la nuit de la raison ou le jour du rêve.

On ne découvre pas de terres nouvelles sans accepter de perdre de vue la côte pour très longtemps – A.Gide. Le récit, c'est le long ennui de haute mer, justifié par la prétention, que la terre touchée serait nouvelle. La poésie, c'est de couler à pic ou de décoller en flèche, en vue des côtes trop terre-à-terre. La meilleure façon de perdre de vue la côte est encore de s'y assoupir et d'en rêver.

Le meilleur moyen de ne pas se voir est de se regarder – P.Claudel. Le plus sûr moyen de perdre son propre regard est de se voir au lieu de se rêver.

Un philosophe est celui qui en sait moins que les autres - (et en quelque sorte moins que l'homme qu'il est) – Valéry. Socrate le prit trop à la lettre. On ne *sait* que dans un langage fermé ; et la création est ce qui nous rend ouverts, ces Ouverts, dans lesquels on converge vers ses limites, sans les atteindre, en soi-même. La meilleure, la profonde conscience de soi aboutit à la haute, à la féconde méconnaissance de soi. Et même du monde : *Le philosophe est un innocent, qui persiste à tenir pour énigmatique le monde, qui va de soi* - R.Enthoven. Et s'il va jusqu'au bout de tous les problèmes (Schopenhauer), c'est pour découvrir, derrière chacun d'eux, - des mystères.

Ce qui ne s'évanouit pas, ce sont les rêves – J.Cocteau. Ce qui dissipe tout vertige, ce sont les yeux ouverts, symbole de cette époque au sommeil facile, non perturbé par des rêves.

Les questions, qui ne se donnent pas de réponse elles-mêmes en naissant, n'obtiennent jamais de réponse - Kafka - *Fragen, die sich nicht selbst im Entstehen beantworten, werden niemals beantwortet*. La naissance d'une question est un mystère, sa formulation est un problème, sa réponse est une

solution. Si l'on s'attarde dans une seule de ces trois sphères, on manquera de deux de ces facettes.

Le visage est le mystère de toute clarté, le secret de toute ouverture – E.Levinas. Cette clarté foudroyante est invisible, et ce paisible mystère nous crève les yeux. Le seul objet, où l'on n'ait aucune envie de lui substituer une abstraction ou de le revivre en rêve. Le regard n'y sert à rien ; seuls les yeux en touchent le fond ; l'aveugle ne peut pas être un Ouvert. La tragédie de la création : on *est* visage, mais on n'*a* que des mots.

Qui croit renouvelable l'énigme, la devient – R.Char. Dans le domaine du vrai cela s'appelle énigme, dans celui du beau - mystère. Les chances de renouvellement sont dans le langage ou dans l'inspiration. Renouveler, c'est suivre le cycle : mystère, problème, solution, mystère.

Se ménager une zone d'irréflexion, sans quoi l'esprit succombe à une transparence mortelle – Cioran. Cette zone doit être aménagée par ce bon architecte, qui est le mystère ; j'y admirerai les étoiles, à travers le toit manquant, sans me soucier des fenêtres, qui m'ouvrent aux problèmes, sans me précipiter vers la porte menant aux solutions.

Temps modernes : les illusions, qui se calculent comme les certitudes. *Jugement Dernier* voudrait dire *calcul* ; la dernière aube pourrait déchiffrer le rêve du premier matin de la Création.

Notre époque est peut-être la première, où il soit permis de douter de l'inaliénabilité du rêve onirique. Une fonction d'âme désactivée par ce contrôleur de cerveau à cause du peu d'appels.

Logos signifierait *chose* chez les Grecs, *acte* chez les Hébreux, *entendement*

chez L.Tolstoï, *intelligence* chez les Musulmans. Comment échapper à la manie des hommes de ne pas nous laisser un seul mot, qui ne serait voué qu'au rêve ! *Res vaga* refusant de devenir *res publica*. L'*étendard* de rêve devenant *standard* de vie…

Le mot, c'est le noble logos, bien en chair (Descartes et Port-Royal, par exemple, le plaçaient, carrément, du côté de la matière) ; l'idée, ce n'est que la chimère platonicienne.

Ce n'est pas le mot, c'est-à-dire l'expression et la connotation, mais bien l'idée, c'est-à-dire la définition et la dénotation, qui nomme les choses et, ainsi, crée une clôture, l'attraction pour mes prochains immédiats, elle me limite par l'illusion de mon soi connu ; le mot, le juste, lui, m'invite à l'ouverture, au lointain inaccessible, il me maintient dans la certitude, que mon meilleur soi reste inconnu.

Que le trop de savoir finisse par peser est un cas, qui ne se présenta jamais, et la posture faustienne ne fait que cacher l'un des deux amers constats : l'incapacité de mettre son savoir en images ou l'humble reconnaissance, que les mystères obscurs de l'âme sont infiniment plus passionnants et profonds que les problèmes limpides de l'esprit.

Avant Cartésius, on ne doutait pas moins, mais on rêvais mieux : *M'est avis qu'après Descartes bien des fous ont choisi d'abjurer le songe* - R.Enthoven. Une folie, presque aussi grave, fut d'imaginer, qu'un songe parmi les autres, plutôt vague et gris et sans beauté aucune, puisse être érigé en tant qu'idole de rigueur et d'intelligence.

Le doute n'est fécond qu'au sujet de ce que nous fournissent les mains ou le cerveau, c'est-à-dire de ce qui nous est proche. Douter du doute, ce serait

renoncer à écouter ce qui, au rythme lointain, palpite mystérieusement dans notre âme. La foi, c'est la réalité des cadences, dont on ignore la source, tout en l'admirant.

L'un des meilleurs signes de Son existence (virtuelle), que le Créateur nous envoie, est la possibilité de vivre dans et de l'illusion, celle du Beau ou celle du Bien. L'une des pires calamités des temps modernes est de ramener ces rêves irréductibles à de minables certitudes, à portée des programmes de tri informatiques.

Là où toute distance est précise, la vraie proximité, qui est du pur rêve, est impossible. *L'illusion croît avec la distance ; la distance disparaît avec l'illusion* - Don Aminado - *Расстояние увеличивает иллюзию ; иллюзия уничтожает расстояние* - croît l'illusion-erreur ; disparaît la distance-poids, pour céder à la proximité-ailes, qui ne s'appuie que sur l'illusion.

Le rêve : croire contre créer ; la pensée : créer contre croire. Je crois en Créateur, sans savoir Le penser. Je peux penser un Créateur, caché hors du temps ou dans la quatrième dimension spatiale, mais je ne peux pas le croire. Dieu est un rêve du gratuit, et la pensée est une création du nécessaire.

Je peux être seul sur terre, où je pense et agis, devant le ciel, où je rêve ou prie, dans un souterrain, où je doute ou me confesse. Mes compagnons y sont l'épaule des hommes, le scintillement des astres, le soupir des murs. La vraie solitude : les étoiles, qui s'éteignent, ou les échos, qui se meurent, ou les feuilles, qui se vident. *Que ton arbre soit plein de feuilles, et ton ciel - plein d'étoiles* - Ovide - *Quid folia arboribus, quid pleno sidera caelo*.

J'ai mon soi séculaire, temporel, connu et mon soi divin, intemporel, inconnu.

Le premier communique avec le monde, et le monde veut que je partage ses soucis et ses valeurs ; le second porte de vagues échos de l'univers et me souffle le sens de ses vecteurs. Est nihiliste celui qui dit fermement son *non* aux échelles séculaires, tout en offrant son *oui* à l'envol du second. Condamné à la solitude dans le monde transparent, il est entouré d'un univers étoilé.

On vit en Dioscures : dans le doute de nos sources, la part immortelle en nous s'entremêlant avec la part mortelle, rêvant de finir sa trajectoire telle une nouvelle constellation dans un ciel en deuil.

Le désespoir est rationnel, net et irréfutable ; l'espérance est folle, vague et fragile. Pour espérer, il faut avoir la foi, c'est-à-dire l'âme ; pour désespérer, il suffit d'avoir de l'esprit.

Ils se targuent de narrer la lucidité, tandis que chanter l'illusion correspond beaucoup mieux à la mission centrale du sage – consoler les perdus, plus que ceux qui veulent se trouver. Se vautrer dans l'éveil, tandis que notre séjour divin est dans le rêve.

Ils veulent se débarrasser des illusions, ne plus vivre dans l'erreur, et ils aboutissent à la morne vérité des machines. Et il n'y a pas de troupeau plus homogène que celui des prétendants à l'originalité. Ce qui devait, d'après le dessein divin, être une créature de rêve, devint robot, à la cervelle infaillible, ou mouton, à la digestion défaillante.

La vérité ne fait pas tant de bien dans le monde, que ses apparences y font de mal - La Rochefoucauld. Une bonne vérité réveille d'un cauchemar, avec ou sans rêves, son apparence endort, promettant des rêves. Les deux auraient dû ne pas s'occuper de nos nuits chaotiques et se consacrer exclusivement

aux platitudes diurnes.

Quand l'intelligence ou le goût veulent prendre la *forme* d'une passion, leurs *contenus* deviennent de la sophistique ou de la dogmatique. Et le rêve, c'est l'entente entre la profondeur sophistique et la hauteur dogmatique, la puissance ironique de l'âge mûr justifiant l'impuissance lyrique de notre enfance. *La rigueur d'adulte est de la sophistique sur nos folies de jeunesse* - Kant - *Der Mann der Gründlichkeit wird der Sophiste seines Jugendwahns*.

Dans la lumière commune, où se formulent des problèmes et se cherchent des solutions, toute tentative d'entrer en contact avec mon soi inconnu échoue ; celui-ci ne se laisse apercevoir que dans l'obscurité solitaire, où se donnent rendez-vous tous les mystères.

Mon soi connu tenta de parler à la terre ; trop absorbée par sa lumière et ses bavardages, elle se moqua de mes fébrilités obscures. Ulcéré, je fus presque forcé de me tourner vers le silence du ciel ; ses ténèbres et sa bonne oreille réveillèrent la musique de mon soi inconnu. Interdit de solidarité humaine, je découvrais la fraternité divine.

Dans un monde sans Dieu, d'après ces oiseaux du malheur que sont les philosophes, on doit se livrer à l'absurdité, à l'horreur, à l'angoisse. Moi, je n'y vois que l'ennui mécanique pour les stériles, et la liberté créatrice pour les fertiles.

Mes actes, créatifs ou contemplatifs, maîtrisent, ou au moins sont en accord avec les voix du vrai ou du beau, que j'entends au fond de mon soi connu. Mais la voix du Bien, au fond de mon soi inconnu, reste sans écho ou constate d'irréconciliables dissonances. Mais, dans tous ces cas, la limite, vers laquelle converge mon enthousiasme, ne peut avoir qu'une origine divine. *Il faut chercher ce qui est au-dessus de la pitié et du Bien - il faut*

chercher Dieu – L.Chestov - *Нужно искать того, что выше сострадания, выше добра. Нужно искать Бога* - on sait, que ces recherches sont vaines, il suffit donc de vénérer cette limite introuvable.

Pour l'homme, l'univers est décrit par les trajectoires de la nature et de la culture. Le cycle de l'existence de la nature est horrible et incompréhensible ; deux tableaux qui défient toute imagination : la naissance invraisemblable de la matière dans le Big Bang, la mort de l'esprit dans un espace aux étoiles toutes éteintes. Est-ce que le parcours de la culture serait semblable ? - des graffiti de cavernes à la glaciation des âmes, face aux étoiles abandonnées.

Pour le matérialiste, il n'y a qu'un seul soi – le connu, qui ne fait que voir et agir ; pour l'idéaliste, il y a, de plus, un soi inconnu, celui qui fait que le soi connu maîtrise, en plus, le regard et le rêve, à l'instant où un courant le relie, mystérieusement, au soi inconnu, l'instant appelé inspiration, prière ou extase.

Sans même parler du miracle de la vie, la réalité, même matérielle, est stupéfiante, impossible, impensable. Et je ne sais pas ce qui est plus profond : le regard transcendantal ou la prospection immanente, les deux aboutissant au même émerveillement.

La voie de la clarté conduit au désespoir, à la platitude, à la machine. Ce n'est pas le soleil qui apporte de la consolation, mais de bons nuages. *Le nuage apparaît comme une consolation du solitaire ; il remplit l'abîme alentour* - W.Benjamin - *Der Nebel erscheint als Trost des Einsamen. Er erfüllt den Abgrund, der um ihn ist*.

Il ne reste plus aucune zone d'ombre dans notre vision historique du passé ; il ne reste rien de radieux dans notre vision idéologique du futur. Le réel est

mort en tant que source d'enthousiasmes ou de croyances ; on devrait en profiter, pour retourner à nos rêves atemporels, promettant de la musique et des ombres et renonçant à la lumière.

L'Histoire n'est qu'un dictionnaire décoratif et décousu de nos discours ampoulés et irresponsables. *Elle n'enseigne rigoureusement rien, car elle contient tout et donne des exemples de tout* - Valéry. Tout ce qu'il y a de valable en littérature se passe de noms propres et de dates.

Pour croire en l'au-delà, l'angoisse (nourrie par la faiblesse) suffit ; pour avoir une foi en l'en-deça, il faut surtout de l'intelligence (complétant la connaissance). Du premier de ces croyants se déverseront d'innombrables NON à l'existence humaine ; le second se résumera dans un OUI à l'essence divine du monde.

Tout le sens de la création humaine consiste à surmonter les horreurs, les grisailles, les énigmes, qui percent en toute création divine, et à finir par un OUI douloureux, extatique, fantasmagorique à cette œuvre grandiose et mystérieuse. Le NON de mon soi connu se narre ; le OUI de mon soi inconnu se chante. L'éternel retour est le passage de la narration au chant.

Le soi connu a ses racines – la représentation, le langage, la pensée ; le soi inconnu a sa canopée – le valoir (le talent), le devoir (l'éthique), le vouloir (la noblesse).

Pour prier, s'oublier, se calmer, on a besoin d'idoles ; même en solitude se projettent *idola specus*, des idoles de la Caverne (F.Bacon), qui, chez les philosophes, deviennent *idola theatri*, des idoles du théâtre. Les autres se contentent d'*idola tribus*, idoles du troupeau, ou d'*idola fori*, idoles du forum.

La divinité du Créateur, la divinité du créé – *natura naturans, natura naturata* – nous n'avons aucune idée du premier, le bavardage spinoziste sur la substance ou les attributs de Dieu est totalement ridicule ; il ne nous reste que l'admiration, la vénération, le culte, la foi – face à la mystérieuse harmonie de la matière et de l'esprit créés.

Le soi connu, ce sont mon esprit certain et mon cœur incertain ; le soi inconnu, c'est mon âme qui m'attire vers telles certitudes ou tels doutes - *ce Moi, c'est-à-dire l'Âme, par laquelle je suis ce que je suis* - Descartes - où de très belles ambigüités surgissent, avec des substitutions des verbes *suivre* ou *être* !

L'ignorance étoilée se maintient, tant que notre regard ne quitte pas notre étoile, comme notre savoir s'étend, tant que nos yeux ne se referment pas définitivement. Avec le savoir grandit non seulement le doute paisible sur la profondeur, mais aussi la tragique certitude, celle de la chute de ce qui fut grand et haut. *Nous sommes écartelés entre l'avidité de connaître et le désespoir d'avoir connu* – R.Char.

Au-delà du commencement jouent les forces, les vérités, les reconnaissances, bref quelque chose de médiocre ; et aucune profondeur des (in)certitudes ne peut rivaliser avec la hauteur de la noblesse et de l'élan vers un infini initiatique et qu'imprime dans notre âme un beau commencement !

Tout ce que je sais s'ensuit de mes représentations. Il est impossible de bâtir une représentation sérieuse, dans le contexte de laquelle je dirais : *Je sais que dieu X existe*. En revanche, un nombre illimité de représentations sensées, qui confirmeraient que *Je sais que dieu X n'existe pas*. Facile de modéliser une licorne ; impossible de fourguer dieu X dans un modèle non-fantaisiste du réel et même de l'imaginaire.

Qu'apporte au Russe la clarté ? - des vérités communes, l'ennui personnel, l'absurdité de tout rêve. *L'insécurité effrayante de ces âmes russes, qui se plaisent aux situations embrouillées* - R.Rolland. La clarté, qu'installe l'algorithme de l'esprit, finit par rendre inaudible tout rythme de l'âme. Les assemblées humaines du futur ressembleront à nos salles-machines, comme, récemment, elles ressemblaient aux étables.

La sérénité des yeux ouverts, qui cherchent, aboutit à l'angoisse ; l'inquiétude des yeux fermés, qui trouvent, promet l'espérance.

Les fantômes peuplent aussi bien le passé que l'avenir, mais ils sont vivants au passé et morts dans l'avenir. La mémoire est une matière malléable, matière première, que ton amour ou ton imagination peuvent munir de nouvelles intensités ou de nouveaux sens. Mais toute projection vers l'avenir ne peut être que minérale, mécanique, logique – bref, sans vie.

Ce qu'on applique à la mort (à la résurrection) : *C'est certain, bien qu'impossible* - Tertullien – *Certum est, quia absurdum* - s'applique tout-à-fait au caractère miraculeux de la vie, qui, d'après Einstein, est impossible, c'est-à-dire incompréhensible, inconcevable – cet Einstein, décidément, est beaucoup plus intelligent, que tous ceux qui déclarent ce monde le meilleur, ou le pire, des mondes *possibles* !

Les lumières courantes – du Soleil ou de la raison – sont naturelles, largement collectives, elles éclairent notre vie réelle ; le sacré est une lumière artificielle, personnelle ou fraternelle, permettant de jeter des ombres sur notre vie de rêve.

Dans leurs prédictions de l'avenir, les experts ou les charlatans, les obtus ou les visionnaires, les garagistes ou les poètes sont au même degré

d'impuissance et d'irresponsabilité (à part, peut-être, la certitude de l'extinction finale des astres). La connaissance du passé permet de créer des hiérarchies des hommes, des valeurs, des espérances. Mais rester en tête-à-tête avec le seul présent, c'est être mouton ou robot.

Se tromper sur le réel est signe de la faiblesse d'esprit ; se laisser tromper par le rêve – signe de la force d'âme. L'espérance doit être l'un de ces rêves, trompeurs mais nobles. *L'espérance trompe les plus grandes âmes* - Vauvenargues – mais tu oublies de préciser que c'est par un consentement enthousiaste !

Le contraire du doute s'appelle proclamation des valeurs absolues. Je colle à celles-ci l'étiquette d'*Universaux*, terme médiéval, dont le sens originel est sans intérêt. Ces Universaux sont connus depuis Aristote et sont bien sondés par Kant – le Bien, Le Beau, le Vrai. Douter de l'existence de ces trois *hautes* hypostases divines dans l'homme est de la niaiserie ; on ne peut *profondément* douter que du secondaire, du moins signifiant, du passager. C'est pourquoi on trouve chez les douteurs systématiques surtout des personnages médiocres, ennuyeux, esclaves du présent, prenant leurs cloaques verbeux pour des profondeurs savantes. S'exprimer sur les Universaux, c'est montrer sa sensibilité, ses goûts, son intelligence.

Pour que tu tendes vers l'espérance, il faut que tu perdes le sol sous tes pieds ; deux issues sont possibles : tomber dans un gouffre du doute dans le réel, ou bien te hisser vers la hauteur d'une foi dans le rêve – un noir désespoir ou une espérance diaphane.

Deux rêves obsèdent d'innombrables de mes nuits : je cherche des limites de mon jardin et je découvre que je n'y avais jamais mis les pieds ; dans ma vieille maison, je découvre une pièce, dont je ne soupçonnais pas

l'existence. Le but inaccessible de mes élans ? Le séjour de mon soi inconnu ? Et pas de S.Freud, sous la main, pour demander une interprétation plus savante.

La plus profonde admiration d'un effet s'ensuit de l'ignorance de la cause originaire, divine et inconnaissable ; la connaissance des causes naturelles intermédiaires n'y change rien, bien que celle-ci soit le contenu même de toute science. Mais s'arrêter à ces causes et ne pas les projeter aux sources divines ne peut conduire qu'à une admiration banale, à la maîtrise d'un modèle humain.

Ton cœur et ton âme créent l'illusion, que ton univers intérieur et l'univers extérieur soient homomorphes, et que tu retrouves dans celui-là tout ce que celui-ci te cèle. Mais ton esprit, qui maîtrise tous tes récepteurs, et qui sait projeter leurs données sur les sources originaires, ton esprit sait, que toi, avec ton univers, tu es confiné dans une cage, au-delà de laquelle aucun de tes capteurs n'a de prise. La cage est ta sobre réalité ; et son au-delà n'est que ton rêve enivrant.

Aucune mystique dans le langage, dans le rêve, dans la représentation, dans l'interprétation ; la mystique ne se trouve que dans la réalité. Pour tout esprit sain et objectif, cette réalité, qu'elle soit minérale, vitale ou spirituelle, est impossible, inimaginable, mystérieuse. Un philosophe devient mystique, s'il reconnaît le mystère du réel, ne se contente pas, dans son discours, de ne toucher que le connu, admet la présence d'éléments divins dans cette partie de sa conscience que j'appelle son soi inconnu. Le mystique est admirateur du Créateur (d')Inconnu.

Si une vraie foi avait dû exister, elle se serait fondé sur ce qu'on reçoit (d'une révélation, d'une rencontre avec leur Dieu, des témoignages irréfutables) et non pas sur ce qu'on donne (aux rites, aux dogmes, à la

hiérarchie cléricale). Or, je vois nettement ce que les soi-disant croyants donnent, je ne vois pas du tout ce qu'ils reçoivent.

La croyance a sa place partout, dans le réel ; dans l'imaginaire, seul Dieu devrait en être exempt – Le croire est pire que Le comprendre – Il est le grand Inconnu absent.

On ne percera jamais le mystère de l'apparition de la vie ni même de la naissance de l'univers. Une vérité de fait et une absurdité de raison. *C'est une absurdité de dire : Il y a une vérité essentielle à l'homme, et Dieu l'a cachée* - Voltaire – le grand Cachottier préféra la perplexité à l'évidence.

Sans se trouver, l'homme se cherche ; sans les chercher, l'homme trouve le rêve ou l'amour. Inversez les verbes – vous tomberez dans l'une des platitudes humaines les plus répandues.

Refuser l'existence des mystères signifie que tout, à la longue, soit voué à la clarté ; mais la clarté n'est qu'un accord provisoire, avec nous-mêmes, de ne pas approfondir le sujet (Valéry) ; l'infinité potentielle de ces approfondissements successifs est la preuve même de la présence du mystère.

Aux pessimistes et aux absurdistes, la hauteur paraît être ridicule, puisque dans ce monde ils ne voient ni miracles ni mystères. Et geindre au milieu des choses transparentes est une attitude naturelle et minable. La hauteur n'existe que pour les yeux, perçant les profondeurs mystiques et inspirant le regard des hauteurs poétiques.

Le flux temporel étant incompréhensible, l'instant *présent* est indéfinissable et même inexistant. Par le terme de *présent*, les hommes ne font que désigner leur *époque*. Et Maître Eckhart - *Dieu est un dieu du présent - Gott*

ist ein Gott der Gegenwart - est-il mystique ou prosateur ? Chantre de l'inexistence ou idolâtre de son temps ?

Ni le doute ni les certitudes n'apportent quoi que ce soit à l'appréhension du divin. Seuls les yeux éberlués, enivrés, face aux innombrables miracles de la Création, alimentent le sobre esprit, qui s'avoue impuissant, pour remonter aux origines du monde. Et c'est l'âme enthousiaste qui prend la relève, pour s'étonner, vénérer, admirer le Dessein incompréhensible.

Nous pouvons toujours améliorer nos *pourquoi* et nos *pour quoi*, mais nous n'atteindrons jamais leurs limites, qui appartiennent au Créateur.

Si la sagesse est la mémorisation des faits, Aristote a raison : *Le doute est le commencement de la sagesse*. Pour moi, le doute est la fin de nos chimères salutaires.

Il y a des mystères de la Création et ceux de la création humaine. Ce qui n'est hermétique qu'aux non-initiés (ou aux ignares) s'appelle mystique. C'est l'introduction de représentations individuelles du rêve, dans un milieu, réservé aux banalités consensuelles, qui est à l'origine des mystères. *Mais comment peut-on choisir de raisonner faux ? C'est qu'on a la nostalgie de l'imperméabilité* - Sartre – la fausseté mécanique peut s'avérer vérité mystique. La nostalgie s'adresse au réel ; la mélancolie effleure l'idéel. Le nostalgique de l'imperméabilité apriorique est un artisan ; le mélancolique des ombres apostérioriques est un artiste.

Le mot *mystère* est l'un des mots les plus profanés ; le plus souvent à cause d'une incompréhension d'une solution ou d'un problème *réels*. Ceux-ci, une fois maîtrisés pour de bon, laissent notre esprit perplexe devant une nouvelle obscurité qui s'ouvre avec l'énigme de la Création. C'est l'esprit qui doit constater ces mystères et non pas l'âme, qui, elle, produit des

spectres, des phantasmes, des rêves, mais non des mystères. Les âmes ayant disparu, il ne restent que des esprits faibles, incapables de vénérer l'inconnaissable majestueux et s'extasiant devant l'inconnu frivole.

La ligne d'horizon est fonction de la hauteur à laquelle tu te places ; la disparition des horizons signale la médiocrité de ta hauteur. Rien ne se cache plus derrière l'horizon, puisque tout y est connu ; la verticalité n'attire que ceux qui vénèrent l'inconnu.

Écarte le pessimisme de tes regards ; il n'est respectable que pour les yeux qui ne quittent pas les murs de ta demeure. *Le pessimisme cosmique est une doctrine de consolation* - Pavese - *Il pessimismo cosmico è una dottrina di consolazione*. Ce pessimisme clownesque prône l'absurdité des miracles, et il est moins que minéral. N'est *cosmique* que la conscience que, dans l'horrible vide inerte de l'Univers, notre Terre est un paradis magique. On ne se console que par un regard sur les étoiles, même invisibles.

Dans la composition et l'évolution de la matière il y a des lois proprement sidérantes ; et la vraie question métaphysique est : pourquoi y a-t-il l'ordre plutôt que le désordre ?

L'anthropomorphisme vrillé dans notre conscience, nous ne pouvons pas imaginer comment un esprit extra-terrestre jugerait le prodige de la vie sur Terre. Plongé, en permanence, au milieu du vivant miraculeux, l'homme est bassement soumis à *l'habitude qui en ôte l'étrangeté* (Montaigne).

Le cerveau est séparé des muscles ; comment leur envoie-t-il des ordres ? Par quels canaux ? Avec quelle vitesse ? Les muscles, ont-ils des récepteurs et des interprètes de ces ordres ? Y a-t-il ici un langage à déchiffrer ? Les biologistes ont peut-être des réponses rigoureuses à y apporter, mais aux naïfs comme moi la chose paraît être mystérieuse. De même, le maintien

inconscient de la position debout ; y a-t-il des ordres ? Des émissions, réceptions, interprétations, exécutions ? Et chez une grenouille le mystère est le même.

La découverte du merveilleux est l'étape ultime de scrutation en *continu* du naturel ; le surnaturel est une *rupture* dans le savoir, un saut vers l'illogique, vers ce qui est impossible aussi bien pour l'esprit que pour l'expérience.

Comment peut-on ne pas s'émerveiller devant le fait que la gravitation s'exerce en proportion inverse au *carré* de la distance et non pas au *cube* ? Ou bien à la puissance 2,5 ? Dans le domaine microscopique, les valeurs *fixes* des orbites des électrons (et l'indétermination autour de leur position ou de leur quantité de mouvement ?) nous plongent dans une perplexité encore plus grande.

Il faut tâcher d'être atemporel – ne pas découler du passé transparent, ne pas se projeter vers l'avenir incertain. Celui qui veut être père perspicace d'un futur n'est que fils fugace d'un passé.

Un espoir, qui ne dépendrait que de ta foi, serait indestructible ; il s'appellerait espérance. Toute matière, comme tout esprit, étant voués à la destruction finale, l'espérance ne s'adresse qu'au rêve intemporel, le contraire de la réalité.

Ce qu'on appelle *présentisme* est, évidemment, un enracinement dans le passé récent ; les espérances, qu'on veut voir accomplies, se vouent au futur proche. Le présent, pour ainsi dire, n'existe même pas.

La vraie proximité naît dans le lointain.

Ceux qui prennent trop au sérieux ce qui est proche sont rarement

compétents en ce qui relève du lointain ; c'est pourquoi les sceptiques, disant *non à ce monde* (proche), sont aussi mesquins que sont bas leurs opposants, dans cette perspective, les esclaves, disant *oui à leurs maîtres* (proches).

Il vaut mieux vibrer, tout seul, dans la hauteur du vague que de s'aplatir avec les autres dans la profondeur du clair.

Le Remède de l'Ironie

Désirer, c'est chercher à se débarrasser d'une vérité. Mais il ne faut pas la balancer seule, mais la flanquer de son contraire, pour donner à ton désir un vrai élan, celui d'une négation forte. *Le trait le plus marquant de l'homme est son sens des choses à ne plus croire* – Euripide.

La véritable ironie est l'ironie de l'amour - F.Schlegel - *Die echte Ironie ist Ironie der Liebe*. Le contraire de l'amour, ici, est le calcul, rejoignant, sans souci, une visée sans honte et un geste sans doute. L'amour, c'est l'impasse ou la rupture. Et le comprendre et s'y résigner s'appelle ironie.

Le secret de la supériorité de l'écriture sur la vie : où trouver, dans la vie, des équivalents des parenthèses, des guillemets, des points de suspension ? Avec la certitude de son point final, la vie coupe toute verve ironique.

Plume à la main, on devrait ressembler au chat, qui a toujours quelque chose à se reprocher : un vol (plagiat), un meurtre (de son père), une lâcheté (se défiler, ne pas aller jusqu'au bout).

Plus je me mêle de la peinture de la réalité, plus vague et commune est mon image ; plus je m'en détourne, plus déterminés sont mes traits. Pour savoir qui je suis, il faut me laisser divaguer.

Je ne sens que vaguement où je commence, rien de plus obscur que mes fins - pourquoi s'étonner, que ce que je peins avec le plus de netteté soit mon absence !

Qui est le vrai producteur de mon œuvre ? - le moi ? mon esprit ? ma mémoire ? mon âme ? Tant de doutes sur la paternité, et encore davantage sur la valeur de ma progéniture, ni traître ni maître ; la pitié pour le moi et l'ironie pour l'œuvre entretiennent cette profonde ambigüité : *Évoquer ou révoquer l'œuvre dans le jeu souverain de l'ironie* - M.Blanchot.

En témérité des liaisons, le physicien est souvent poète. Le quark, exhibant sa couleur et son arôme ! L'incertitude quantique : je suis onde et je suis matière ! Un *chaosmos* ! C'est ainsi que je devrais voir ma lumière ou mon livre ! Mieux vibrer à l'évocation d'une onde, plutôt que d'un corpuscule (*poésie, percevoir l'onde plus que le corps* – Valéry).

Est poète celui à qui la difficulté inhérente à son art donne des idées et ne l'est pas celui auquel elle les retire – Valéry. Le premier, en divaguant, est surpris par ces Visitations non annoncées, le second prend de vagues Annonciations pour de vrais miracles.

Un beau livre, c'est celui qui sème à foison et vous hérisse des points d'interrogation – J.Cocteau. À condition de caresser, au début, quelques points de suspension et de récolter, à la fin, quelques points d'exclamation. Les points d'interrogation implicites, au milieu du discours, sont des cibles des substitutions explicites.

La plupart des cyniques, s'imaginant ironiques, ont cette morale de robots : ne faire ni bien ni mal. En effet, le résultat en sera le même, comme lorsque en renonçant à la profondeur et à la hauteur, on se retrouve dans la platitude. Même en dépit de soi, il vaut mieux tendre clairement vers un Bien obscur.

De l'influence néfaste de la langue sur l'éveil du sens moral : en français, il n'y a pas de mots non ambigus, pour désigner le Bien et le mal. *Bien* manger et avoir *mal* aux dents occultent ce que voient si nettement Allemands et Russes.

On nous a tant attendris avec la mesure du Bien et tant terrorisés avec la démesure du mal, que j'ai fini par vénérer l'impénétrable démesure du Bien, hors toute réalité, et par me désintéresser de la trop transparente et réelle mesure du mal.

Le Tau, signe de la compassion. Pour comprendre combien elle est large, regardez comme elle est haute – P.Claudel. Il existe un autre signe de la croix, encore plus haut, c'est le *X*, signe du doute. (Pensez au *doute du Jeu suprême* du *Sonnet en X* de S.Mallarmé !) Préférer le sautoir de St-André au chapelet de St-Antoine ! Préférer St-Philippe, à la croix couchée, à St-André ! Mais la plus belle (P)passion est compassion - rencontre d'une vivante ironie et d'une pitié morte.

Plus je pratique le sabotage des certitudes rouillées, plus l'ironie décapante a de prises avec mon outillage. L'ironie, c'est le respect du marteau et la peur du clou, avec peu d'entrain dans l'exécution du geste, qui consacre le mur ou la croix. Être suspendu par la seule force de mon regard crédule et m'écrouler à la première apparition d'un huissier ou d'une femme.

L'esprit a deux fonctions opposées, une ironique - égaliser, et une intime - distinguer. L'obscurité sans poésie, jetée sur deux objets, et qui les égalise, n'est pas ironique. Il faut chercher un haut angle d'éclairage, qui fait coïncider les ombres. L'obscurité peut servir de fond, pas d'avant-scène.

Le mal, c'est le refus, par l'esprit, de lectures multiples ; mais même pris à la lettre, il est l'absurde assurance de la lecture phonétique des hiéroglyphes ou idéogrammes, confusion entre l'oreille raisonnante et le cœur résonnant.

La liberté disparaît de la circulation, lorsque, à tous les carrefours vitaux, ne se produit plus aucune panne des feux de circulation ; je ne peux mettre à l'épreuve ma liberté que devant la perplexité ou la permissivité de tous les feux, éteints ou éclairés simultanément.

Ils passent leur temps à nouer ou à dénouer des nœuds ; je coupe la corde dès qu'elle devient droite.

Tremper sa plume dans un encrier trop clair signifie pour certains préconiser la clarté.

La vraie clarté répugne les photos, magnétophones et procès-verbaux. La vraie obscurité ne craint ni lampes ni incendies ni lunes.

Dans les repaires des certitudes, on compte sur ses poings. Le dubitatif, dans sa caverne, se contente de points de repère.

L'écriture, c'est un tour de ronde de nuit, dans une maison en train de se figer. Il est bon de pratiquer l'éteignoir des certitudes diurnes, mais il ne faut pas qu'un abat-jour devienne rabat-joie du doute vespéral.

Les uns, les pratiques, ne voient que les choses sans voiles ; les autres, les lyriques, vivent de voiles ; les derniers, les ironiques, s'adonnent au dévoilement, en se moquant aussi bien des choses triomphantes que des

voiles voués à la défaite. L'ironiste est celui qui sait renouveler le voile autour des choses en quête d'échos.

Nier une absurdité peut apporter de la lumière aux autres, jamais à moi-même. L'absurdité de la chose niée se traduit en mesquinerie de la négation. Ne méritent d'être niées que des choses sensées.

Dans l'urbanisme de l'esprit, le doute, contrairement à la foi, s'occuperait de voirie plutôt que d'architecture. Entretenir les impasses, où sont logées des vérités. L'ironie serait au service social : brasser les niaiseries et loger les révélations aux mêmes adresses et sous les mêmes enseignes.

Gymnastique de la rigueur : réussir, brillamment, à employer une incertitude *alternative*, rebelle à l'embrigadement dans des régiments syllogistiques.

Dans ce monde il y a beaucoup plus d'impuretés nettes que de puretés confuses.

Il n'y a rien de connu qu'on ne pourrait pas rendre, derechef, encore plus caché ou secret. Le contraire, évangélique, est bon pour intimider le désordre du menteur, mais non pour intimer l'ordre au mentor.

Mieux je me peins - plus je m'ignore et mieux je me comprends. Et je comprends, que les autres ne me connaissent que d'après caricatures.

Quel sens mettre dans la *dissimulation* de celui qui, sans être cryptomaniaque, avoue ne pas se connaître ? Le même gâchis que l'*authenticité* des sots.

L'art de douter d'un savoir est plus délicat que l'art de le maîtriser. *Si tu veux m'apprendre quelque chose, apprends-moi, en même temps, d'en douter* - Ortega y Gasset - *Siempre que enseñes, enseña a la vez a dudar de lo que enseñas*.

Peut-être, un seul et même chapitre aurait dû comprendre et Ironie et Doute, puisque l'ironie désarme le doute par une feinte clairvoyance.

Même la lumière n'est recherchée aujourd'hui que pour une navigation en toute sécurité : *L'ombre d'un arbre exprime aussi l'azimut et la hauteur du soleil* - Alain - n'importe quelle poubelle aurait rendu le même service ! Mais l'arbre représente le mieux le zénith incertain et la hauteur angoissée de mes ombres. *J'aime l'homme incertain de ses fins, comme l'est l'arbre* - R.Char.

Peu de choses méritent qu'on en ait une opinion, se refuser d'en avoir apporte et de la pureté et de la sérénité ; l'avare en choix s'expose à la misère de la fébrilité, tandis que le sot, qui a une opinion sur tout, exhibe tant de sérénité !

Quels fermeté, ordre et netteté doit-on posséder dans son esprit, pour se permettre un discours enthousiaste sur le doute, le vide et le chaos, qui règnent dans son âme ! Mais il faut y aller de bon cœur.

L'invention est un outil pédagogique plus efficace que le hasard, et les mythes nous forment beaucoup mieux que les fumeuses leçons d'Histoire. *L'histoire n'est que l'art d'établir la préméditation des tuiles qui tombent* - A.Karr. En répertoriant des bosses, elle nous pousse, toutefois, à la

méditation, qui rend, en fin de compte, tout passé imprévisible et tout avenir sans originalité.

Ils écrivent, pour *voir plus clair* ; moi - pour me débarrasser d'une mécanique et horripilante clarté, glissée, par inadvertance, au milieu de mes incertitudes vitales.

Qui peut se permettre de parler de l'*éternel retour* ? - celui qui, à partir de n'importe quel arc chancelant, est capable de construire un cercle équilibré.

L'obscurité des réponses s'évapore souvent dès qu'on réussit à poser une question claire. D'autres prennent l'absence de cette question pour une présence divine. L'obscurité valable est celle qui garde ses points de suspension sous les projecteurs des points d'interrogation. Qui adore un Dieu caché, *deus absconditus* ? - un Athénien païen, St Thomas : *adoro Te, latens Deitas*, ou encore Pascal : *Toute religion qui ne dit pas, que Dieu est caché, n'est pas véritable*.

À l'échelle verticale, la vie de l'esprit, comme celle de l'âme, est fonction de la profondeur du doute sur ce qui existe (la négation ou le nihilisme) et de la hauteur des certitudes sur ce qui n'existe pas (la foi ou l'acquiescement). Le doute doit être plein d'ironie et les certitudes - pleines de tendresse.

Sans l'ironie et le nihilisme, nos certitudes finiraient par éteindre tout regard dans nos yeux. L'art de la conversion ironique, dans lequel Platon voyait le sens de l'allégorie de sa Caverne. La ténèbre de la mort n'embellit ni la lumière de la vie ni les ombres de l'écriture ; elle ne communique qu'avec la folie.

Nietzsche et Heidegger sèment des inconnues à profusion, unifiables avec l'art ou avec la vie, – un vrai régal pour tout herméneute. Mais quel sens peut avoir un commentaire sur tous ces M.Foucault, G.Deleuze, J.Derrida, P.Ricœur, où il n'y a que des constantes ?! - écrits sur écrits sur écrits.

Les idées, incompatibles avec l'édifice langagier courant, sont déclarées pierres irrégulières, dont profitent les bâtisseurs de ruines et les ciseleurs d'écrins.

On sauve une idée en l'enveloppant de mots résistant au temps. L'idée éprouvée par l'exposition en foires a peu de chances de rester juste. Mais *une idée juste, dans laquelle on s'installe, à l'abri des contradictions, ce n'est plus une idée juste, c'est un préjugé* - G.Bernanos. L'idée juste est l'épouse, les préjugés sont des maîtresses. Mais l'art conjugal consisterait à métamorphoser, aux heures critiques, la maîtresse de la maison, la raison, en *folle du logis*, l'imagination, cette *fonction sans organe* (G.Bachelard).

La sagesse et la philosophie devraient s'occuper davantage de filtres que de transformateurs des questions ou amplificateurs des réponses ; la sagesse est la pitié des réponses et la philosophie - l'ironie des questions.

Les hommes vivotant sous *inspiration* artificielle, la certitude devint l'unique élément, qui ne les étouffe plus ; ils n'ont plus envie de plonger dans le doute rafraîchissant.

Les deux yeux, prenant appui par le cerveau, produisent une seule *vue* ; associés à l'esprit - une seule voie ; alliés aux deux oreilles - une seule *vie* ; fusionnés avec l'âme - une seule *voix*.

Les choses, que j'invoque, sont un moyen pour atteindre trois buts bien différents : en mesurant les choses, prouver la qualité de ma vue ; en les évitant, montrer la noblesse de mes contraintes ; en les combinant, produire de ma musique. *Ce que j'en opine, c'est aussi pour déclarer la mesure de ma veuë, non la mesure des choses* - Montaigne. Et l'ironie voudra que, dans mon livre, on mesurera les choses de vue au lieu de voir les choses de mesure.

Le genre prédictif ou prophétique n'a jamais réussi qu'aux imbéciles, l'imprévisible effaçant toute construction raisonnée. La prêtrise à Delphes fut affaire des Béotiens. Mais bientôt les prophètes pulluleront, la marche des hommes empruntant des algorithmes de plus en plus infaillibles. Mais ce seront toujours des imbéciles qui en tireront le meilleur parti, le calcul devenant leur nouvelle obsession.

L'élargissement des incertitudes justifiées, le rehaussement des certitudes gratuites - même combat.

La *relativité*, même restreinte, ne servit jamais un artiste, bien qu'elle se formule en tant qu'une *absoluité*. Le principe d'incertitude n'engendra aucun doute fécond, restant au stade de la perplexité de Zénon. Chercher un écho dans les sciences, c'est réduire à la gravitation l'émoi d'un coucher de soleil. Aucun parallélisme entre les modèles scientifiques et poétiques.

Depuis Spinoza, le *mode* géométrique fut essayé soit pour s'amuser avec son intelligence (L.Wittgenstein), soit pour amuser les autres avec sa bêtise, par exemple : *J'entends par littérature, non un corps ou une suite d'œuvres, mais le graphe des traces* - R.Barthes - elle n'est non plus ni groupe commutatif ni anneau associatif ni idéal distributif. Au lieu d'énoncer des

inepties en analyse discrète, tu aurais dû exercer tes douteuses lumières en synthèses concrètes. Cette définition me rappelle une autre intrusion ébahissante, non pas dans l'algèbre, cette fois, mais dans la théorie des ensembles, d'un ontologue déchaîné : *L'ensemble vide est le nom propre de l'être en tant qu'être* - le nom commun de cet être en tant que néant (un jargon que partagent Hegel et Sartre) étant - l'ânerie, dont se moquent les logiciens et les mathématiciens.

De doute en doute, comme de clarté en clarté, on peut arriver à une passionnante impasse ; le premier parcours promet plus de hauteur au regard, le second – plus de profondeur aux pas. Mais alterner le doute et la clarté promet surtout de la platitude – il faut choisir son degré de certitudes ou d'errances. Des clartés désirables, fécondées par le doute : des idées lumineuses, des feux d'artifice sans jubilés ni dates.

Même le doute est réparti équitablement entre canailles et justes. Mais ce n'est pas la même région - très basse pour les premiers - qui en est frappée.

Aucune empreinte fidèle de mon vrai visage n'est possible ; il ne peut se manifester que par des masques, que je fabrique en fonction de ma vision des rôles à jouer, des scènes à monter et des spectateurs, curieux de mes prodiges.

Un constat : plus les thèmes d'un livre de philosophie sont vaseux, logorrhéiques et aléatoires, plus fréquent y est l'usage des mots : *précisément, exactement, justement, définitivement, démontrer*.

La scolastique, la superstition, l'ignorance – pour moi, l'homme du XXI-me siècle, est-ce un adversaire valable ? C'est ridicule. Pourtant, le seul mérite

de Descartes, de Spinoza, de Hegel fut de s'élever contre ces sottises. Doit-on les admirer aujourd'hui, pour cela ? Ce serait un anachronisme.

Pour ne pas se maintenir trop longtemps dans le mystère, l'homme d'esprit sait inventer des problèmes, qui pèsent lourd. Mais, contrairement aux manants, il sait rejoindre le mystère sur les ailes des solutions.

Dans le noble édifice de l'esprit, les connaissances ne sont que la basse cuisine. Et se passionner pour les limites de ces connaissances, c'est faire de la chimie des calories et des molécules. Tandis que dans la salle d'apparat ou dans l'alcôve trône l'alchimie de l'âme ou du corps.

Quels que soient mon savoir ou ma rigueur, le hasard se faufilera inévitablement dans mes images ou mes idées, que je ne dois jamais prendre trop au sérieux ; l'auto-dérision ironique est un moyen de respecter mon soi inarticulable, mais refusant tout hasard.

Si mon *regard naïf en moi ou autour de moi* (H.Bergson) ne produit pas de système (château, phare, ruines), cela voudrait dire, que mon soi est trop encombré de choses disparates, ou bien que je manque de regard architectural, et que j'ai beau être peintre en bâtiment, je ne serai jamais un peintre. Mieux je me vide des autres, plus systématique sera mon message.

Il faut façonner le doute de l'homme en artiste et la certitude des hommes - en comptable.

Notre vrai soi est un grand muet, comme Dieu ou la réalité ; être d'accord avec soi-même est une ânerie impossible. Mieux on s'interroge, moins on se comprend. *L'homme est un inconnu pour lui-même et il ne sait jamais ce qu'il*

est capable de produire sous une provocation neuve (volé chez St-Augustin) – P.Claudel.

L'absence de sens dans ce qui est grandiose – n'importe quel absurdiste péremptoire peut le clamer. Mais seul un nihiliste est capable de le créer ex nihilo : *Introduire un sens, admis qu'il n'y réside aucun sens* - Nietzsche - *Einen Sinn hineinlegen, gesetzt daß kein Sinn darinliegt*.

L'*absolu* des prêtres, des philosophes, des poètes cesse de fasciner et perd toute sa vigueur aux portes de l'église, de la chaire universitaire, de la chambre de la bien-aimée ; une *relativité* bien restreinte y relève la tête.

Philosopher, ce n'est pas opposer une pensée rigoureuse à une vague doxa, mais savoir réduire, rigoureusement, toute pensée endormissante à l'état de doxa enthousiasmante.

Le passé à inventer a besoin de nos oreilles et de notre nez ; l'avenir, sans énigme, n'a besoin que de nos cervelles. Mnémosyne, lisant le passé en linéaments, doit être plus inspirée que Cassandre, déchiffrant les partitions définitives.

Entre deux partitions de ma mémoire dynamique – les connaissances et les ignorances – se produisent de permanents transferts, des transvasements, un banal – de l'ignorance à la connaissance, et un subtil – de la connaissance à l'ignorance ; le premier enrichit mes moyens, le second me fait découvrir la joie des (re)commencements dans une ignorance étoilée.

Le langage creuse et dédouble l'apparence, elle devient apparence-de et apparence-pour – Pyrrhon. Le langage de conception et le langage de

requêtes, l'arbitraire de l'un, le style de l'autre - tant de raisons d'abstention ironique. Le langage contient les certitudes conçues ; les apparences, c'est l'être perçu.

La punition du trop d'ordre, c'est la robotisation ; quand on en connaît l'horreur, on accepte que, pour l'opinion publique, la *hubris*, le désordre, ne serait punie que par la *némésis*, la justice.

Il y a beaucoup d'hommes, qui auraient pu parvenir à la sagesse, s'ils n'avaient cru y être parvenus - Sénèque - *Puto multos potuisse ad sapientiam pervenire, nisi putassent se pervenisse*. On en connaît les symptômes : cerveau en repos, bras en embarras. La sagesse est dans la hauteur, pas dans la proximité. La vraie méprise est dans le contact mécanique au lieu du regard caressant. La sagesse est un regard suspendu au-dessus du premier désir et qui le suit, dans ses chutes ou envolées, toujours à la même hauteur.

Tu entames ton parcours vital, chargé de connaissances, certitudes ou doutes communs, mais ton commencement doit être personnel : tes doutes ne seraient que des contraintes, et tes certitudes – une mélodie qui t'accompagnerait, en variations imprévisibles. Les *Non* collectifs conduisent au ressentiment mesquin ; garde la grandeur du *Oui* personnel à la merveille du monde. Et n'oublie pas, que parmi les idoles à abattre il y a plus de vérités dégradantes que d'erreurs grossières.

Ce qui compte peut ne pas se compter ; ce qui peut être compté ne compte pas toujours - A.Einstein - *Nicht alles was zählt, kann gezählt werden, und nicht alles was gezählt werden kann, zählt !* La mesure du meilleur est la meilleure des mesures, à usage unique, digital ou analogique.

Les systèmes sont des béquilles à l'usage des impotents - M.Twain - *Systems are crutches for the lame*. Les virils ne sont pas moins boiteux, mais ils trouvent toujours un moyen de transports dans leur cerveau mobile.

L'homme est habitué d'avoir des convictions ; personne ne peut se passer de clients ni de parasites - L.Chestov - *Человек привык иметь убеждения ; все мы не можем обойтись без приживальщиков*. Traitées avec discernement, elles deviennent muses à entretenir ou maîtresses à chatouiller. Sois dogmatique en couloirs et sophiste en boudoir.

Le sage n'affiche son doute que pour les choses essentielles, et le monde, jadis, y prêtait attention, d'où un certain prestige du sage. Aujourd'hui, le secondaire monopolise toutes les oreilles, et même le sage finit souvent par douter, inopinément, de balivernes. *Tout le problème avec ce monde, c'est que le sot est arrogant et le sage plein de doutes* - B.Russell - *The trouble with the world is that the stupid are cocksure and the intelligent full of doubts*.

La philosophie : faire semblant d'ignorer ce que l'on sait et de savoir ce que l'on ignore – Valéry. C'est exactement ce qu'on appelle *docte ignorance* ! L'art d'ignorer les évidences, en les méprisant, et de maîtriser les apories (étymologiquement, les *doutes*), en s'y noyant. Les Grecs avaient déjà un mot, pour désigner la docte (ou feinte) ignorance de Socrate, - l'*ironie* !

La vie est une hésitation entre une exclamation et une interrogation. Dans le doute, il y a un point final – F.Pessõa. Le doute est le talent de plier le point d'exclamation, l'intelligence - le pli du redresseur du point d'interrogation, et l'ironie - le génie de se contenter de la ponctuation, que remplissent hurlements ou bâillements.

Dans chaque problème sérieux, l'incertitude descend jusqu'aux racines - Wittgenstein - *In jedem ernsten Problem reicht die Unsicherheit bis in die Wurzeln hinab*. Ce qui autorise le médiocre à divaguer dans des ramages, le pragmatique - à ne voir que le souci du fruit, le poète - à s'abandonner aux fleurs, et le philosophe - à reconstituer l'arbre tout entier.

Le seul maître, qui nous soit propice, c'est l'éclair, qui tantôt nous illumine et tantôt nous pourfend – R.Char. Bien que le court-circuit m'attire plus que la course au QI, je préfère la voltige au voltage.

Ma force est de n'avoir trouvé réponse à rien – Cioran. Mais que celui qui n'a pas beaucoup *cherché* ne s'en félicite pas ! L'ironie intelligente consiste à savoir réécrire tout point d'exclamation en un nouveau point d'interrogation. L'art de la ponctuation distingue les hommes plus précisément que l'ordre de leurs mots et le poids de leurs points finals.

Quand je vois leur certitude impardonnable de vivre un enfer, je pardonne à ceux qui vivent de *l'illusion du paradis* (S.Weil).

La manie des hommes de tout éclaircir me rend plus précieuse la compagnie des femmes : *Toute femme te conduit vers un brouillard* - M.Tsvétaeva - *Все женщины ведут в туманы*.

Le sot exhibe ses bêtises quotidiennes, le médiocre les camoufle, le subtil les traduit en sagesse purement langagière. La sagesse n'est pas dans le rejet des idées stupides, mais dans l'art de leur relecture intelligente, c'est-à-dire ironique. L'immaturité ou la pâleur des images retiennent le sage d'ouvrir la bouche. La vraie sagesse est dans le ton et le regard et non pas

dans le choix des choses à dire. La bêtise comme l'intelligence se montrent par leur dit ; c'est le non-dit qui leur laisse l'avantage d'un doute.

Ils se vautrent dans leurs doutes, communs et réglementaires, et entendent dans toute voix, solitaire, désespérée et acquiescente, des certitudes arrogantes et insupportables.

On est plus intelligent en devinant une nouvelle opacité plutôt qu'en déduisant une nouvelle clarté.

On aurait dû avoir au moins cinq verbes différents à la place du *penser* du *cogito* : penser dans l'organique (communiquer, faussement, avec le réel, sans passer par un modèle), penser dans le conceptuel (créer des modèles, en apparence arbitraires), penser dans le linguistique (formuler des requêtes du modèle), penser dans l'interprétatif (analyser la requête dans le contexte d'un modèle), penser dans le pragmatique (tirer des conclusions des résultats de la requête). Le premier et le dernier intermèdes, pris naïvement pour *solutions*, sont plutôt de véritables *mystères* de la liberté. Au milieu il n'y a que résolution de *problèmes*, l'obsession, par laquelle se justifient l'inversion robotique : *Je suis, donc je pense* ou ironique : *Je suis donc, je pense*.

L'incompris cache l'incompréhensible, et pour ce motif doit être éliminé – S.Weil. L'intelligence est bien ce chiffon, qui nettoie la vitre en deçà de notre transparence. L'incompréhensible est non seulement au-delà de la vitre, mais il n'y colle pas.

Je sais trop que nous vivons dans un siècle, où l'on ne prend au sérieux que les imbéciles, et je vis dans la terreur de ne pas être incompris - O.Wilde - *I know*

pretty well that we live in an epoch, when only fools are taken seriously, and I live in terror of not being misunderstood. Comprendre, c'est prendre au sérieux ; le contraire s'appellerait aimer. Valéry, qui vivait *entre la crainte de n'être pas compris et la terreur d'être compris*, s'éclairait du même paradoxe.

En abusant d'ironie, on rend le doute - mécanique et plat. L'ironie devrait gonfler les nuances et atténuer ou percer les grosses murailles. Les certitudes sont d'aussi bons matériaux, à condition d'en bien dessiner la même perspective - l'impasse, où se joignent les plus prometteuses des trajectoires. Aboutir à la clarté et y rester - le privilège des sots vivant du désamour.

L'ironie du regard : la liberté du choix de la hauteur, à laquelle l'œil veut bien s'accommoder.

Dans le travail de démolition des illusions ou des certitudes, rien de plus terriblement efficace que le culte du talent, qui abolit toute portée, aplatit toute profondeur et n'érige que la hauteur sans socle.

Je n'ai pas assez de foi pour croire dans le scepticisme.

Le masque de la transparence, masque brodé de routines et d'habitudes, n'est porté que par des sots, orgueilleux, imperturbables et vastes ; les profonds et les hautains se résignent à l'authenticité de leurs visages opaques, animés par un cerveau créateur ou par une âme déracinée.

Tant de compliments au front plissé, *enrichissant les yeux* (Empédocle), divaguants et écarquillés, tandis que les meilleures visions naissent dans les yeux fermés, qui se moquent de la raison frontale et se réjouissent des

images obliques. Dans de hauts regards, libérés de la basse raison. Aucun regard n'embellit la raison, qui ne sait pas divaguer.

Mes ruines sont un compromis entre une église et un tombeau, où s'entremêlent l'ouvert du ciel et le fermé de la terre, le dehors des appelés et le dedans des élus, la verticalité des voûtes et l'horizontalité des racines, le ver du doute et le ver certain.

L'ironie est justifiée par la reconnaissance, que, sous un regard de plus en plus exigeant, la réalité nous échappe à l'infini et aucune certitude finie ne résiste à une quête serrée. *L'ironie est une conscience nette d'un chaos se projetant vers l'infini* - F.Schlegel - *Ironie ist klares Bewußtsein des unendlich vollen Chaos*.

Discuter avec Socrate, douter avec Carnéade, nous reposer avec Épicure, vaincre la nature humaine avec les Stoïciens, la dépasser avec les Cyniques - Sénèque - *Disputare cum Socrate licet, dubitare cum Carneade, cum Epicuro quiescere, hominis naturam cum Stoicis vincere, cum Cynicis excedere*. Vivre heureux en attendant l'injection de cigüe ou l'injonction de Néron.

Sur le marché de vérités, exercent leur travail de sape les mots déflationnistes d'ironie et de doute, et barrent la route à l'inflation des idées sans provision. *La vérité est la chose la plus précieuse au monde. Économisons-la !* - M.Twain - *Truth is our most valuable commodity – let us economize it*.

Le but de l'ironie est de restaurer un esprit innocent et un cœur inspiré – V.Jankelevitch. Car le sérieux, non seulement, détruit tout bonheur, mais engendre de coupables certitudes et décourage les cœurs errants.

Le délire est dans la poursuite d'un but retors, le doute - dans une nette sensation de contraintes. *Le délire est plus beau que le doute, mais le doute est plus solide* - Cioran. L'ascèse des buts se rattrape dans l'esthétique des moyens. *Dans cette vie, le plaisir le plus solide est celui, vain, des illusions* - G.Leopardi - *Il più solido piacere di questa vita, è il piacere vano delle illusioni*.

Pour trouver la *clé* d'une *clarté*, il suffit d'en extraire l'*art* : *cl-art-é*.

Dans l'écriture, le seul domaine, où le mot n'ait pas besoin de définition, est la poésie. Et, en particulier, la philosophie, qui aurait reconnu, humblement, d'être une des branches poétiques. Partout ailleurs, l'incapacité de définir un mot-concept devrait priver l'auteur du droit d'en disposer. Ainsi, dans la philosophie académique, on devrait bannir les mots : la métaphysique, l'être, le néant, la transcendance, la vérité, le sujet, la conscience. Son malheur, c'est que, une fois cette purge effectuée, il n'en resteraient que des platitudes, ce qui correspondrait à sa juste valeur.

La *crainte* de Dieu n'est qu'un *doute* en Dieu, puisque *douter*, étymologiquement, provient de *redouter*, et non pas l'inverse. Les Russes sont étonnamment sages, faisant se voisiner *doute* et *avis* (*сомнение* et *мнение*), et les Allemands – pathétiques, faisant découler *désespérance* (*Verzweiflung*) de *doute* (*Zweifel*).

Avec la même maîtrise, enregistrer et falsifier les certitudes, entamer et dépasser le doute - telle est la méthode aristocratique, qui n'en vise ni la profondeur ni l'étendue mais la hauteur : la recherche d'un langage, qui renverse les piédestaux, pour les dresser sur un autre sol, plus élevé et moins fréquenté.

La perplexité extérieure s'atténue par l'ironie ; mais la perplexité intérieure reste la même, sa source est trop profonde pour être ébranlée par la chute des lourdes certitudes. L'ironie, c'est la maîtrise de métriques et elle s'éprouve le mieux dans les régions tendant vers l'infini ou s'éployant sous nos pieds. Mais dans le médiocre, l'ironie n'est que parodie.

Par l'éloignement, le sot perd la faculté de juger, le profond voit plus clair et le hautain retrouve le vertige.

L'œil des partisans des clartés définitives ne s'accommode qu'à une distance fixe et croit à l'assimilation. Tout nouveau savoir en élargit la superficie. L'habitué des vies en reliefs paradoxaux possède une accommodation élastique, où la falsification et les vérités éternelles dessinent des courbes en profondeur et en hauteur, sans nous appartenir.

Dieu, protège-moi de ces deux terribles certitudes, que je ne supporterais pas : que Tu es ou que tu n'es pas !

Qui dit non à soi-même, ne peut pas dire oui à Dieu - H.Hesse - *Wer zu sich selber Nein sagt, kann nicht zu Gott Ja sagen*. Avec la même perplexité et devant le même autel, il vénère le mystère des deux grands inconnus : Dieu et soi-même.

Dès qu'une chose s'avère être vraie, le Russe cesse d'y tenir et d'y croire et se met à la recherche d'un nouveau mensonge. Le contraire de l'Allemand, *l'homme, qui n'émet jamais un mensonge, sans le croire lui-même* – Th.Adorno - *ein Mensch, der keine Lüge aussprechen kann, ohne sie selbst zu glauben*.

Se chercher ou se fuir sont des ambitions d'une même naïveté : on se trouve par le hasard de la création et l'on est indécollable de son soi, surtout de celui qui est inconnu.

Doute, comme *Zweifel*, viennent de la peur du nombre 2 (qu'on ressent bien dans *redouter*) ; *nirvana* (se débarrasser de *deux* au profit de *l'Un*) suit la même pusillanimité ; seul le russe *сомнение* (*со-мнение* - avis partagé) réconcilie le moi avec l'autre.

Les Anglais voient les choses comme elles sont ; les Français comme elles devraient être ; les Allemands, comme elles pourraient être – Valéry. Les Russes voient les choses comme ils les veulent, soumises à leurs quatre volontés. Dans le domaine des idées, ils veulent exercer le même despotisme, la même incohérence, au nom d'un droit imprescriptible de caresser des chimères. Ni cynisme ni idéalisme ni romantisme, mais caprice, arbitraire, imprévisible.

La solitude a l'avantage de mettre sur le même pied les plus sordides certitudes et les plus lumineux des doutes. On n'attend d'eux qu'un peu de chaleur. La clarté nue est le pire compagnon de la solitude ; heureusement, la solitude est le meilleur pourvoyeur de chaos vestimentaire, qui dissimule tant bien que mal la nudité blessante d'une âme esseulée.

Pour être sincère (ou cachottier), il faut déjà se connaître ; c'est pourquoi la sincérité ou la dissimulation ont un tel prestige chez les imbéciles.

Une souffrance aigüe balaye le doute et fait accepter toute douceur certaine, même prise en flagrante imposture. Le bon douteur est un homme

faisant bombance et débordant de certitudes. Souffrir n'est pas manquer de lumières, mais se trouver sous les feux de ce qui nous abaisse et ne pas savoir s'abriter à l'ombre la plus proche.

Dans une vérité soigneusement enterrée s'installe un sain ver de doute, idéal appât, pour pêcher la fameuse *carpe* shakespearienne.

Le mensonge s'en prend toujours aux vérités de ce jour, infécondes pour les folichons et moribondes pour les barbons. C'est pourquoi il ne vieillit pas, contrairement à la vérité. *La vérité ? Une marotte d'adolescent, ou un symptôme de sénilité* - Cioran (pourtant, toi, dans tes états juvénile et sénile, tu jurais les grands dieux d'écrire pour la *clarté* et la *vérité*, et non pas pour le *style* !). Le mensonge est dans l'escapade, la vérité - dans l'arrêt. Sans mouvement vaincu, point de délices de l'immobilité. *Tant de courses folles, pour rester immobile* - L.Carroll - *It takes all the running you can do, to stay in the same place*.

Ce n'est pas le défaut de preuves qui nous pousse à imposer ou à intimer, mais la vulgarité des preuves. Le contraire est plus banal : chercher à prouver à défaut d'intimer, de s'imposer ou de faire adhérer.

N'importe qui connaît ce sage et plat conseil : *Avant toute chose : soit vrai à toi-même* - Shakespeare - *This above all : to thine own self be true*. On en abuse, pour garder sa fichue ligne droite. Savoir se lover en pointillés, se falsifier, pour dénicher un nouvel égarement, est plus urgent pour qui se cherche.

Avoir besoin d'une vérité, d'une foi, d'une liberté ou les maîtriser - deux cas, qui presque s'excluent ; seul un maître peut se permettre les fastes du

cynisme ou le luxe du scepticisme. La plus précieuse des maîtrises - l'art des contraintes, qui entretiennent une distance irréductible entre moi et l'absolu et en chasse toute familiarité. Le cynisme - liberté du goujat ; le scepticisme - liberté de l'indifférent ; l'ironie nihiliste - liberté enthousiaste, naissant des nobles contraintes !

Les plaisirs non entachés de clarté sont les plus vifs, c'est pourquoi je dois abandonner fréquemment les vérités trop racoleuses et transparentes, en perdant, provisoirement, mon orientation. La répudiation d'un vieux savoir m'ouvre à une nouvelle jouissance.

La maturité du jugement se connaît par la difficulté de croire. Il est très ordinaire de croire - B.Gracián - *La madurez del juicio se conoce por la dificultad de creer. Es muy ordinario creer*. Le successeur immédiat de la maturité est la sénescence, qui se connaît par l'impossibilité de croire. La fleur du jugement est de croire, déraciné, là où d'autres ne songent qu'à croître, bien plantés dans des certitudes.

Ce qu'on croit fait tout le prix de ce qu'on sait – A.Suarès. Irréfutable en monosyllabiques ! En n'allongeant que la cervelle, on voit, que le seul prix du savoir est son acquisition, à l'aide d'un emprunt à la croyance, en monnaie, certes, inconvertible.

Écrire, c'est – qu'on le veuille ou pas – laisser des traces, ce qui dérange mon refus de copies ou d'imitation. Heureusement, les plus significatives de mes traces sont des traces de ce qui n'existe pas.

Les couronnes, les guirlandes, les rondes expliquent le comment, le quand et le où des fêtes ou des deuils communs ; la fleur sans pourquoi, l'étincelle

sans durée et l'étoile sans lieux sont le lot des béatitudes ou des nostalgies solitaires. Les finalités qui ancrent ou les contraintes qui élèvent.

Tout bon philosophe se trouve une bonne source de la consolation humaine : Voltaire – dans l'ironie, Nietzsche – dans la musique, Heidegger – dans la poésie, Valéry – dans le mystère de la création. Rien de plus bête que le pessimisme sceptique. Ce qui est admirable, c'est que la consolation philosophique ne devienne convaincante que grâce à la qualité du langage, de cette seconde facette de toute bonne philosophie. Avec ces deux auréoles, la tragédie humaine gagne en hauteur et en couleurs, sans perdre de son intensité.

Aucune définition opératoire du monde, de la substance, de la liberté, de Dieu n'est possible. Et pourtant, tant de raseurs dissertent sur l'indécidabilité des antinomies kantiennes…

Si, dans le fatras hégélien, la logique reste introuvable, rappelez-vous que, pour ce bavard, elle fut *un royaume des ombres, une image de Dieu, un royaume de la pensée pure*. Dans ce domaine immaculé et majestueux, sans contraintes des négations, connecteurs, quantificateurs, toute élucubration est régalienne, normative.

Aujourd'hui, le philosophe académique, comme l'ingénieur ou l'avocat, possède une demeure, où règnent la sérénité, l'objectivité, la paix d'âme. Que penser de ceux, pour qui *la philosophie est une angoisse, une arrogance, une intranquillité - le philosophe n'a pas de domicile fixe* - G.Spaeth - *философия - тревога, притязание, беспокойство, - философ не имеет пристанища* ?

La vérité est l'obstacle et non pas l'allié de ma recherche de consolations. Dans les questions vitales, l'âme *éprouve* une espérance impossible, là où la vérité, appuyée par l'esprit, *prouve* un désespoir certain.

Et l'esprit et l'âme ont le même besoin d'imagination, fournissant, respectivement, des idées ou des mélodies, des concepts ou des spectres. L'âme imaginative, en compagnie des concepts, les travestira facilement en spectres ; en sens inverse, l'esprit imaginatif, ne se fera pas duper par les spectres, qu'il apprivoisera avec des concepts.

Le feu obscur monte, et l'eau claire descend ; l'air de hauteur doit craindre la clarté et la terre de profondeur – l'obscurité, pour ne pas se trouver en platitude.

En littérature, on reconnaît les lourdauds académiques par la gravité banale des questions, qu'ils se posent explicitement. On reconnaît le poète par la légèreté des réponses, qu'il peint sous forme d'obscures métaphores, que le lecteur illumine par la recherche de ses propres questions – Héraclite, Nietzsche, R.Char.

Kant trouve, que les certitudes philosophiques valent celles de la mathématique ; m'est avis, qu'en plomberie et en menuiserie il y en a de beaucoup plus solides qu'en philosophie ; d'ailleurs je n'en connais pas une seule certitude philosophique.

Ce que je crois est dicté par mon goût, donc par mon âme libre, hors toute aide extérieure. Ce que je ne crois pas est formulé par mon esprit, fabricant de contraintes dans le choix de thèmes publics. C'est pourquoi l'Évangile veut porter secours à l'incrédulité du croyant.

Il est possible de bâtir une représentation cohérente pour l'alchimie ou l'astrologie, où des vérités déroutantes seraient démontrées avec une parfaite rigueur.

Toute personne, qui appliquerait ce savant conseil cartésien : *Pour bien philosopher, il faut se défaire de toutes ses opinions et n'admettre que celles qui sont indubitables*, devrait indubitablement être traitée d'idiot de son village, puisque le taux d'opinions indubitables est pratiquement le même chez les sots et chez les sages, et sa valeur est voisine de zéro.

Ceux qui prétendent avoir trouvé le sens de la vie sont moins bêtes et moins nombreux que ceux qui sont persuadés que la vie n'en a aucun. L'arbre, le papillon, l'ours – ont-ils un sens ?

L'égale inquiétude – avoir l'esprit trop vague ou l'âme trop précise.

Ils regrettent de ne pas avoir suffisamment agi au profit de leur stature sociale ; je regrette d'avoir trop agi, au détriment de mon rêve solitaire.

Dans les visions panoramiques, qu'elles soient partielles ou partiales, on devine la qualité d'un regard atemporel ; dans les vues pointues, terre-à-terre, aussi précises et honnêtes soient-elles, on ne prouve que l'existence des yeux d'aujourd'hui.

Il y a tant de manières, *claires et distinctes*, pour exposer des niaiseries ; toute pensée, neuve, subtile ou rare, rejoindra la platitude, une fois devenue *claire et distincte*. Savoir fuir la clarté définitive, celle des cimetières ou des encyclopédies, est signe même d'une pensée encore en vie.

La plus utile contrainte, dans l'art, est d'éviter la platitude : s'appuyer sur la profondeur et viser la hauteur. *Pour l'artiste, la seule chose à ne pas voir est l'évidence* - O.Wilde - *The only thing that the artist cannot see is the obvious*.

La superficialité obscure est le contraire de la platitude transparente. Une existence harmonieuse est dans la cohabitation complice entre la superficialité (caresses verbales, idéelles ou charnelles), la profondeur (érudite, spirituelle, systémique) et la hauteur (poétique, noble, ironique).

Le fanatique du doute place ses adversaires dans des cloaques des certitudes. Douter est la preuve de la paresse, de la stérilité. Le séjour des doutes, c'est la platitude ; les vraies certitudes se trouvent dans la profondeur (la science) ou dans la hauteur (la poésie).

Les certitudes, même fausses, communes ou superficielles, réveillent, chez un ironiste, un courant sophistique pour les réfuter ; mais les doutes, même sur des sujets majeurs, ne traduisent, chez la gent grave, qu'un prurit dogmatique, pour établir de nouvelles *vérités*.

Index des Auteurs

Adorno Th. 267
Alain 53,252
d'Alembert J. 215
Amiel H.F. 190
Don-Aminado 231
Anaxagore 105
Angélus S. 115,126
Anselme 123,133
Arioste 155
Aristophane 213
Aristote V,17,82,109,131,181,222,238,241
Artaud A. 222
St-Augustin 30,39,73,90,123,126,127,157,215,226,258
Bach J.S. 85
Bachelard G. 177,193,254
Bacon F. 75,235
Badiou A. 101,256
Bakounine M. 203
Barthes R. 120,256
Baudelaire Ch. 57,96
Baudrillard J. 74,111,211
Beckett S. 67,167
Beethoven L. 85
Bélinsky V. IV,19,34
Benjamin W. 182,234
Benn G. II,33,47
Benoît XVI 183
Berbérova N. 25,39,134,174
Bergson H. 54,101,178,214,257
Bernanos G. 13,254
Bias 37
la Bible 28,62
Blanchot M. 248
Blok A. 87,92,223
Borgès J. 128,186
Bouddha 166
Braque G. 50,187
Broch H. 105
Bruno G. 21
Butler S. 132,216
Byron G. 50,51
Camus A. 33,162
Canetti E. 77,159,207
Carnéade 264
Carroll L. 268
Chamfort N. 42
Char R. 129,142,205,229,236,252,261,272
Chateaubriand F.-R. 160,226
Chesterton G.K. 21,37,208,228
Chestov L. 32,32,164,216,234,260
Chomsky 142
Cicéron 52,103,103
Cioran E. VII,VIII,13,19,33,33,87,92,95,104,127,129,133,165,181,188,202,212,229,261,265,268
Claudel P. 24,228,249,258
Cocteau J. 229,248
Confucius II,7,60
le Coran 25,159
Dante A. 9,208
Debray R. 26,189
Deleuze G. 179,254
Derrida J. 254
Descartes R. III,38,56,62,106,110,116,126,131,134,135,141,163,179,186,218,222,230,236,257,272
Dickens Ch. 184
Diderot D. 31,89,91,126
Diogène Laërce 135
Disraeli B. 168
Donne J. 154
Dostoïevsky F. III,3,6,28,42,44,49,87,143,186,208
Maître Eckhart 93,228,240
Eco U. 101
Einstein A. 33,34,91,137,166,237,261
Eliot T.S. 200
Emerson R. 199
Empédocle 264
Enthoven R. 24,228,230
Épictète 22
Épicure 181,264
Euclide 166
Euripide 247
Feuerbach L. 7
Flaubert G. 187
Foucault M. 24,254
France A. 3
Frege G. 142
Freud S. 116,125,185,192,239
Gandhi M. 41
Gibran Kh. 178
Gide A. 32,154,174,228
Goethe J.W. 31,50,87,120,127,173
Gracián B. 5,104,269
Griboiédov A. 74
Grillparzer F. 21,55
Grothendieck A. 209,223

Guénine M. 55
Hamann J.G. 75,79, 206
Hegel G. 20,79,82,101, 110,114,116,121,122, 125,141,177,180,187, 189,206,227,256,257, 271
Heidegger M. 39,49, 88,94,101,112,113, 115,120,131,132,134, 135,167,177,181,208, 212,254
Héraclite 59,60, 82,88,93,98,120, 171,181,205,226,272
Hésiode 186,214
Hesse H. 48,159,173, 267
Hilbert D. 191
Hippius Z. 94
Hölderlin F. 26,205
Homère 35,60, 200
Horace 90,180, 187
Hugo V. 95,152, 220
Hume D. 12,62
Husserl E. 43,107, 120
Ionesco E. 170
Jabès E. 169
Jankelevitch V. 116, 265
Jaspers K. 49
Jésus 36,83, 167
Joubert J. 49,83,180, 188,220
Jünger E. 38
Kafka F. 3,50,152, 186,229
Kant E. V,7,11, 14,34,65,79,87,103, 110,115,116,122,123, 127,142,143,187,222, 224,233,238,272
Karamzine N. 29,192
Karr A. 21,252
Keats J. 55
Kierkegaard S. 66,86
Koestler A. 168
Kojève A. 26,125
Koyré A. 125
La Bruyère J. 56
Lacan J. 15
Lacoue-Labarthe Ph. 35,212
Lao Tseu II,12,13, 202
La Rochefoucauld 232
Lec S. 155
Leibniz W. 36,115, 121,126,187
Leopardi G. 106,199, 265
Lermontov M. 20,159
Levinas E. 215,229
Lichtenberg G. 112
Lucien 56
Lucrèce 85,175
Maistre J. 5,158
Mallarmé S. 91,249
Malraux A. 75
Mandelstam O. 221
Marx K. 35,48,110, 116,125,160,177
Matisse H. 73
Mauriac F. 8
Mencius 122
Michelet J. 183
Montaigne M. 11,13, 59,87,104,145,162, 170,242,255
Montesquieu Ch. 30, 153
Moravia A. 170
Mozart W. 85,204, 207
Musset A. 188
Nabokov V. 97,116, 142,147
Napoléon 91,119
Newton I. 121,166
Nicolas de C. 202
Nietzsche F. V,4,6, 12,17,20,27,28,29, 32,33,36,56,59,61, 63,64,80,82,83, 86-88,91,94,95,104, 105,108,113,120,122, 127,128,136,143,158, 165,175,185,186,190, 212,218,254,258,272
Novalis 31
Ortega y Gasset J. 251
Ovide 37,74, 231
Parménide 81,108, 115,153,181
Pascal B. 4,6,24, 28,41,42,56,60,81, 82,87,154,156,158, 213,253
Pasternak B. 39,43, 53,74,76,87
St-Paul 160,182
Pavese C. 3,242
Paz O. 181
Pessõa F. II,199, 261
Pétrarque 39
Picasso P. 205
Pindare 56,217
Platon VI,14,44, 52,82,83,87,90,108, 110,113,121,131,132, 163,166,181,192,222, 226,230,253
Plotin 30,179, 203
Poe E. 227
Pouchkine A. 181,227
Prichvine M. 58
Properce 187
Proust M. 97,127, 159
Pyrrhon 107,181, 259
Pythagore 56,121, 181
Rabelais F. 5,15,52, 175

Racine J. 158,206
Remarque E.M. 156
Renan E. 31
Renard J. 3,35
Ricœur P. 254
Rilke R.M. 12,38, 38,91,128,132,159, 206
Rimbaud A. 80,91
Rivarol A. 140
Rolland R. 237
Rostand E. 39
Rousseau J.-J. 5,7
Rozanov V. 158
Ruskin J. 34
Russell B. 191,260
Salomé L. 217
Sartre J.-P. 6,13,82, 101,131,167,184,241, 256
Schelling F. 58,116, 219
Schiller F. 31
Schlegel F. 56,79, 108,113,224,247,264
Schnitzler A. 63
Schopenhauer A. 16, 75,79,115,116,123, 127,138,158,177,228
Scriabine A. 147
Sénèque 30,40,53, 226,259,264
Serres M. 88,201
Shakespeare W. 6,50, 268,269
Socrate I,228,260, 264
Sophocle 123
Spaeth G. 271
Spinoza B. 27,56, 82,113,114,116,122, 134,178,178,236,256, 257
Stendhal 158
Suarès A. 38,147, 194,270
Swedenborg J. 203
Swift J. 22,91
Tacite 12,94
Tagore R. 227
Tchaadaev P. 84
Tchaïkovsky P. 79,85
Térence 183
Tertullien 237
Thibon G. 64
Thomas d'Aquin 33, 131,253
Tolstoï L. 5,8,25,50, 230
Tsvétaeva M. 24,87,94, 262
Twain M. 37,227,260, 265
Unamuno M. 54
Valéry P. VIII,12,41, 64,67,73,78,80,82, 86,87,95,99,115,118, 122,127,128,128,146, 148,163,164,179,182, 191,228,235,240,248, 248,260,263,267
Vauvenargues L. 65,85, 238
Vernadsky V. 18
de Vinci L. 95,172
Virgile 85
Visconti L. 153
Voltaire A. 56,94,178, 226,240
Wagner R. 55
Weil S. VII,14,53, 110,189,190,218,262, 263
Wilde O. 91,201, 263,273
Wittgenstein L. 16,35, 79,94,121,122,124, 146,163,177,208,220, 256,261
Woolf V. 183
Zénon d'Élée 121

Sommaire

Avant-Propos I

L'Humilité dans la Vie 3

L'Incertitude dans l'Action 47

Le Ton dans l'Art 71

La Méthode de l'Intelligence 101

Le Vague du Sentiment 151

L'insaisissable Ailleurs 199

Le Remède de l'Ironie 247

Index des Auteurs 275

Ce qui est certain me permet de m'entendre avec les autres ; ce qui est incertain - de m'entendre moi-même. Les sceptiques, qui ne s'intéressaient qu'à l'incertain, étaient peut-être les meilleurs spécialistes du soi.

Le scepticisme n'est justifié que dans l'espoir d'un progrès éthique ; en mystique, il est une pose intenable, puisque tout recoin de l'univers regorge d'éléments fascinants ; enfin, en esthétique, il est une posture trop facile, l'enthousiasme exigeant un talent autrement plus délicat.

Le scepticisme est un manque de sensibilité ou d'imagination ou d'humilité. Leur débordement, provoqué par un soi inconnu, s'appelle nihilisme, créatif et narcissique.

www.philiae.eu/Archives/PDL_Extraits/40_Dou.pdf